

JEAN CHARBONNEAU

**L'ÉCOLE LITTÉRAIRE
DE
MONTREAL**

Ses Origines
Ses Animateurs
Ses Influences

SÉRIE LES



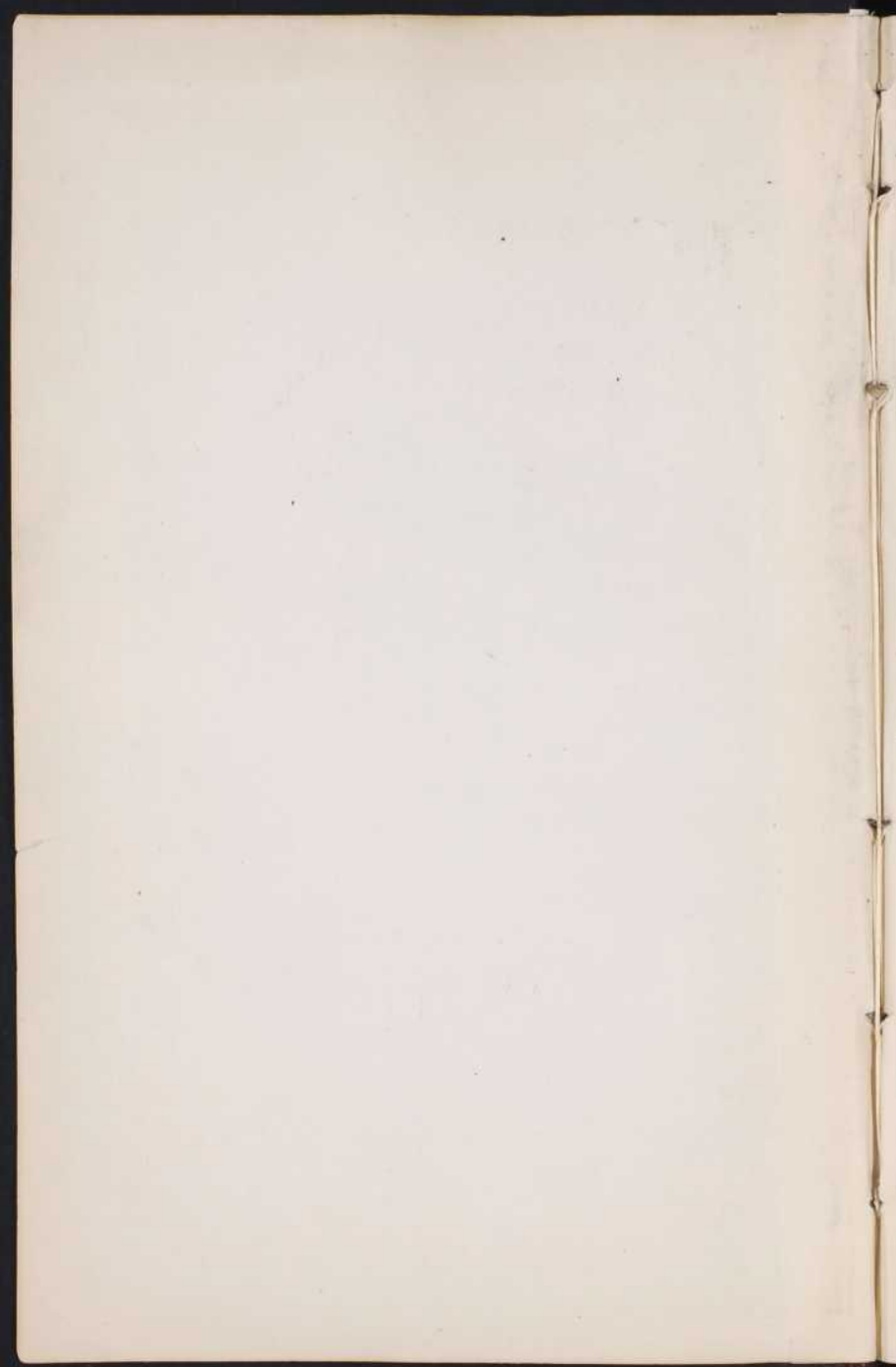
JUGEMENTS

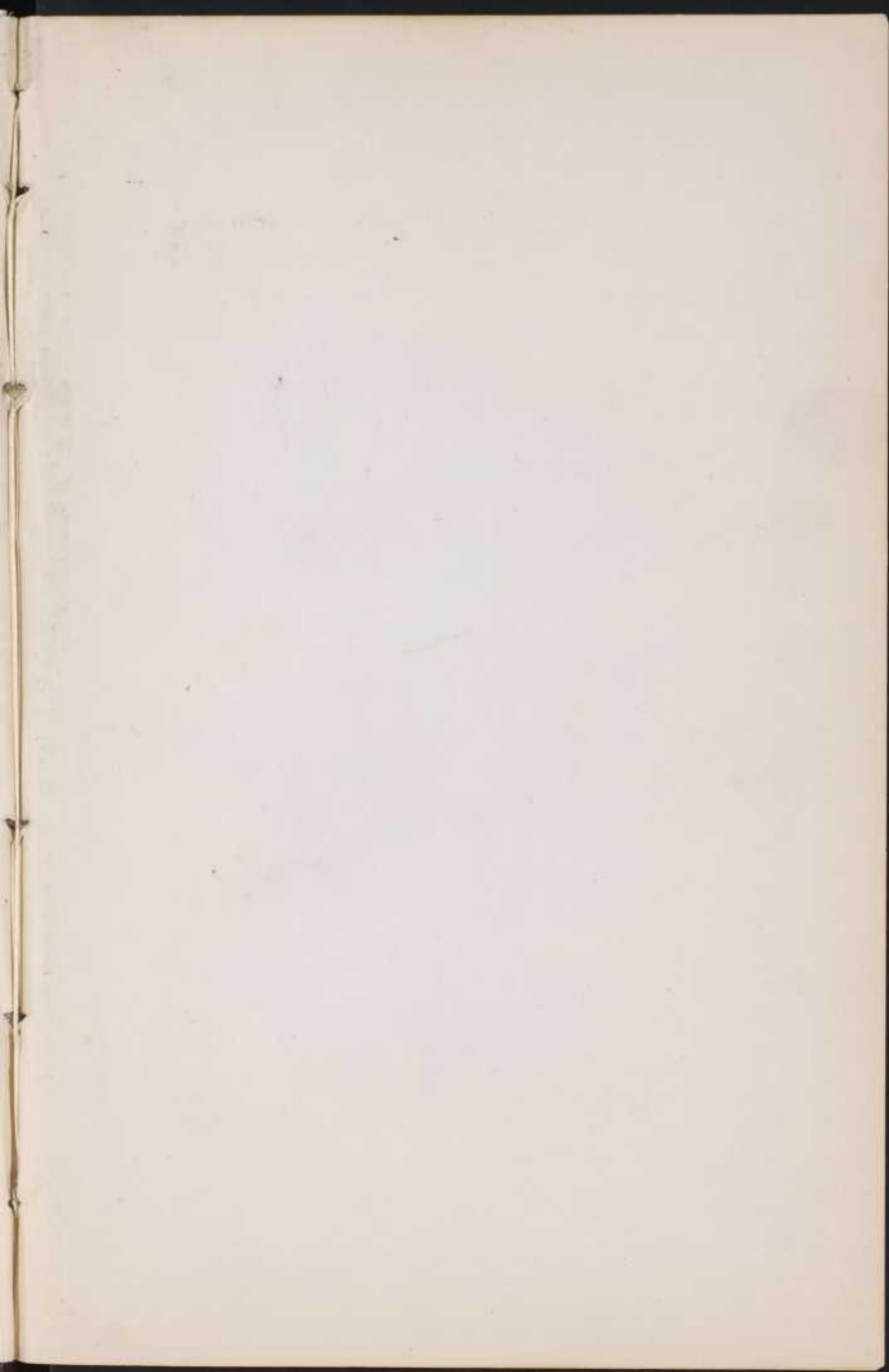
ÉDITIONS ALBERT LÉVESQUE

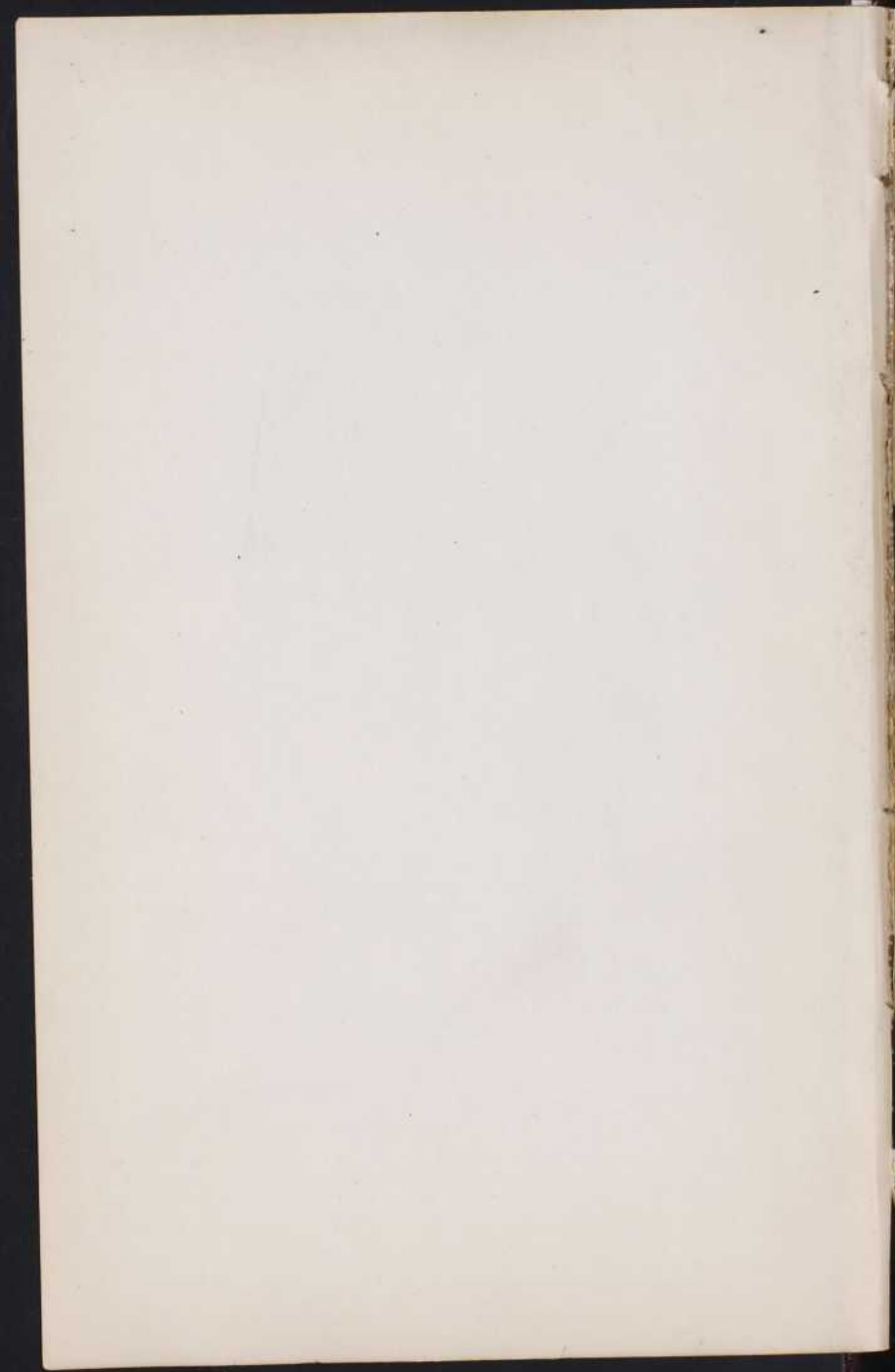


80

77







JEAN CHARBONNEAU

**L'ÉCOLE LITTÉRAIRE
DE
MONTREAL**

Ses Origines
Ses animateurs
Ses Influences

SÉRIE LES



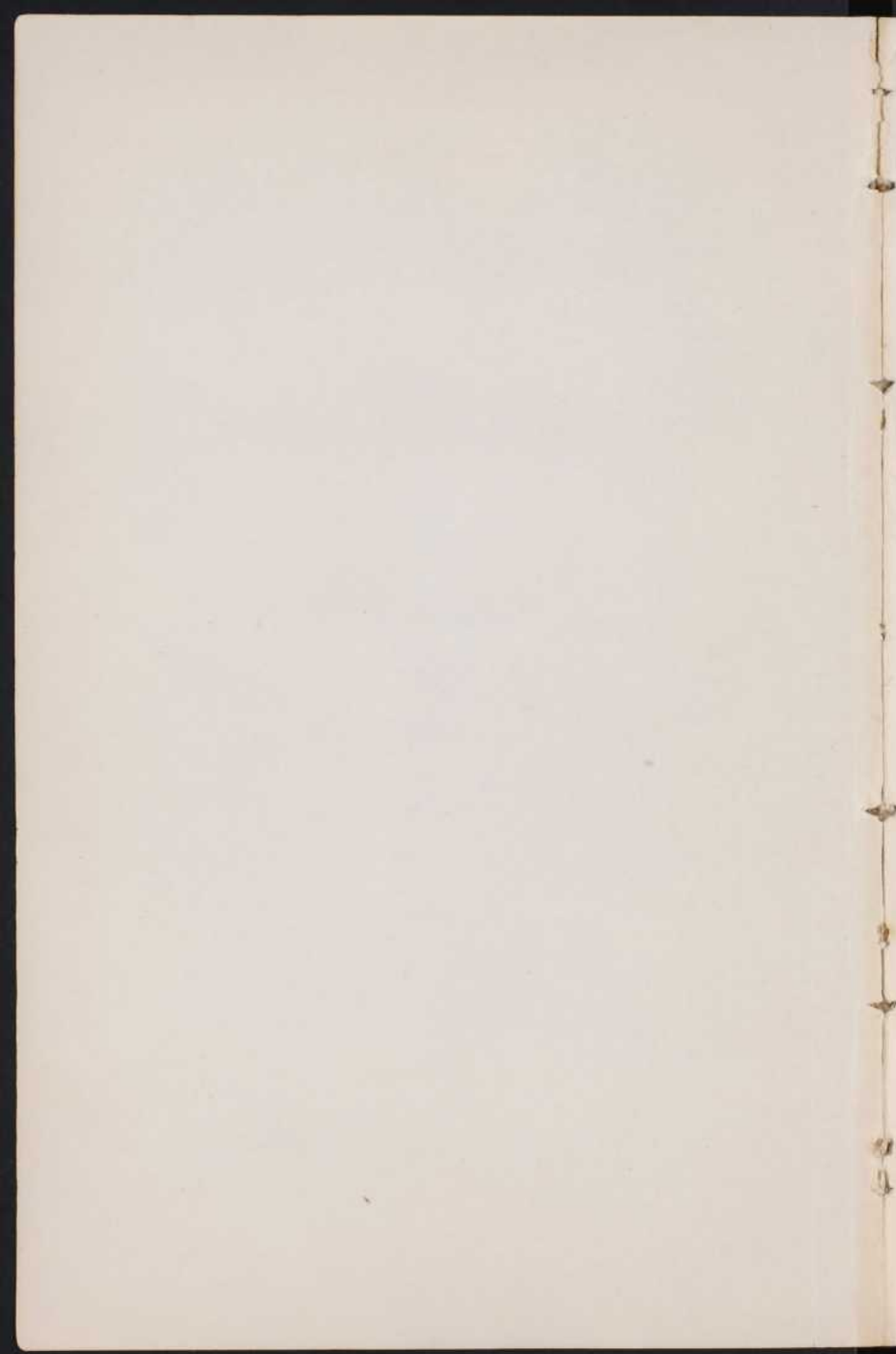
JUGEMENTS

ÉDITIONS ALBERT LÉVESQUE





10, 2143



L'ÉCOLE LITTÉRAIRE
DE
MONTRÉAL

OEUVRES DU MÊME AUTEUR :

Les Blessures (poésies), chez Lemerre, Paris, 1912.

Les Influences françaises, 3 vols.,
chez Beauchemin, Montréal.

Ouvrage couronné par l'Académie française, 1914-16-18.

L'Âge de Sang (poésies), chez Lemerre, Paris, 1921.

Les Prédestinés (poésies), chez Beauchemin, 1923.

L'Ombre dans le Miroir (poésies)
chez Beauchemin, 1925.

La Flamme ardente (poésies), chez Beauchemin, 1927.

EN PRÉPARATION :

Sur la Borne pensive (poésies).

Les Enracinés (poésies).

JEAN CHARBONNEAU

L'ÉCOLE LITTÉRAIRE DE MONTREAL

Ses Origines
Ses animateurs
Ses Influences

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

SÉRIE LES



JUGEMENTS

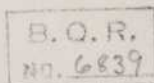
ÉDITIONS ALBERT LÉVESQUE

310910101010
309102-10102

Ps

9105

M62437



PRÉFACE

Il serait facile d'amoindrir le rôle de l'École littéraire de Montréal dans l'histoire de la poésie canadienne autant que de l'exagérer. On ne saurait y voir, sans doute, un de ces larges mouvements qui impriment à l'art ou à la pensée d'un peuple une direction d'ensemble marquée de traits nets et nouveaux.

Ces mouvements ont toujours un chef qui inaugure un courant, une sève esthétique, et qui s'impose par le génie. Ils groupent des partisans qu'unissent des conceptions et des tendances communes. Ils laissent un sillon défini dans le champ qu'ils traversent.

Rien de pareil ne se constate dans l'origine et dans l'action du cercle d'écrivains dont le présent volume retrace les souvenirs. Ce fut une réunion d'esprits juvéniles auxquels l'attrait du beau, la curiosité, l'enthousiasme, tenaient lieu de formation et d'expérience. L'École qui se fondait, ils voulaient s'y instruire eux-mêmes; — ce qu'ils mettaient au fonds commun, c'était des talents variés et même disparates s'exerçant chacun dans leur sphère, sans unité de sens et de formules; — les oeuvres qu'ils créaient étaient des tentatives où s'achevait leur apprentissage de l'art et qui valaient surtout par leur effort sincère.

Mais s'en tenir à cette mesure directe, ce serait méjuger l'importance de l'École comme excitatrice d'énergie et son influence sur notre plus récent progrès.

Elle vint à une période d'inertie où le goût des poursuites intellectuelles s'atrophiait chez notre jeunesse. Depuis vingt ans nul poète n'avait repris la lyre de nos an-

ciens, sans parler des lyres plus modernes dont les sons étouffés nous parvenaient à travers l'Atlantique.

Nous étions en danger de laisser périr, dessécher, le mince filet de sève qui avait tenu jusque là notre littérature vivante. Nous étions en retard de tous les courants qui emportaient, dans l'intervalle, la pensée, l'écriture françaises.

C'est dans cette stagnation que surgit un groupe résolu qui entreprit de raviver chez nous l'intérêt aux choses de l'esprit et d'apprendre à notre langage des formules plus neuves.

Pour la première fois un effort collectif se vouait à ce but, invitait un échange d'idées, de théories, et soumettait ses résultats à l'examen d'une critique commune.

C'est par cette poussée que l'École fut d'un vrai secours à nos lettres débiles : c'est par elle surtout qu'il faut la juger. On glorifie Colomb d'avoir découvert l'Amérique, non pour ce qu'il y a fait, mais pour ce qu'il y a initié. L'École littéraire, à son heure, a secoué notre indifférence, réveillé nos instincts engourdis, et elle a sa part de mérite dans l'essor plus actif qui depuis lors s'est fait sentir chez nous.

M. Jean Charbonneau, qui nous raconte ses débuts et esquisse les portraits de ses premiers membres, est dans un tel sujet plus qu'un historien : c'est son aventure personnelle qu'il revit et rappelle, c'est son oeuvre même qu'il retrace; car il en revendique le premier projet et la mise au jour effective, tout en accordant plein crédit aux camarades qui, avec lui, travaillèrent à sa création.

Il s'en est fait, à travers maintes vacillations, le constant apôtre, et il reste, après quarante ans, l'un des rares fidèles qui lui gardent le souffle de vie.

Il eût donc eu sa place marquée parmi les portraits dont se compose ce volume; nous eussions souhaité trouver à son sujet les notes biographiques et bibliographiques qu'il nous fournit sur ses confrères. Sa modestie l'a empêché de parler de lui-même. Nous savons cependant que M. Charbonneau s'est préoccupé de tout temps de la poursuite du Beau et qu'il en a fait son but idéal et choisi. La poésie a été pour lui plus qu'un délassement fugitif : il l'a cultivée longuement et sérieusement; et le seul nombre de ses rimes lui vaudrait le titre, peu commun chez nous, de "poète de profession".

Débutant en 1912 par "Les Blessures", que publia Lemerre, il a produit successivement quatre autres recueils : "L'Age de Sang", "Les Prédestinés", "L'Ombre dans le Miroir", et la "Flamme ardente". Deux autres entièrement achevés : "Sur la Borne pensive" et "Les Enracinés", verront prochainement le jour.

C'est assez dire l'attrait profond de Jean Charbonneau pour la muse et la somme de veilles qu'il lui a vouée.

Son inspiration est avant tout lyrique, quoi qu'elle se puise au fonds d'une pensée réfléchie et grave. Soit qu'il interroge la nature en ses modes changeants, soit qu'il dégage les symboles de l'histoire et de la légende, soit qu'il creuse les domaines de l'idée pure, c'est à travers le sentiment, l'image, que se projettent ses conceptions.

Elles émanent une lueur irisée, flottante, qui est celle de son rêve et de sa mélancolie. Il ne vise pas à l'ordre serré, à la concision absolue, à ce qui est dans l'expression fixé et inflexible : — son charme est celui de visions errantes et de rythmes berceurs, accordés aux aspects fluides et fugaces de l'univers. Les sentiers de l'âme et ceux des

objets s'y rejoignent et s'y croisent : l'esprit se laisse guider à leurs méandres sans songer au but incertain.

Il circule dans ces strophes, par jets et par éclairs, des idées élevées, des tableaux gracieux ou émouvants, des impressions vives, des maximes d'une sagesse souvent désenchantée. Par ces qualités de substance, Jean Charbonneau se démontre vraiment poète et honore l'École studieuse dont il fut l'initiateur.

Il ajoute à nos thèmes d'inspiration un mode personnel, une manière.

Comme il cite, au cours de ces pages, les confrères auxquels il fut associé, il semble juste d'inscrire ici deux extraits de ses oeuvres qui en révèlent les traits saillants : l'un disant les effluves ardents des renouveaux; l'autre, l'assoupissement que verse à l'âme l'ombre narcotique des soirs :

RÉSURRECTION

Un matin lumineux que dore le soleil
Se lève fièrement sur les plaines du monde,
Prodigue sa clarté réconfortante et blonde,
Sa force inépuisable et son éclat vermeil.
Saison nouvelle ! Ah ! comme mai, dans son ivresse,
Est avide de vivre et reprend sa verdure !
Combien à se vêtir de mousse il met d'ardeur
Avant que le bourgeon des arbres apparaisse,
Présage de la fin du rude hiver ! Les soirs
Sont devenus plus longs, plus calmes; et les heures,
En entourant les toits connus de nos demeures,
Font tomber des parfums de leurs lourds encensoirs.
La source a retrouvé ses chansons printanières;
De partout, dans les champs, c'est le réveil des voix.
L'ombre des feuillaisons enveloppe les bois;

Un suc vital profite aux jeunes pépinières,
Et l'oiseau, revenant de loin, refait son nid.
Dans les guérêts, dans les buissons, dans les allées,
Dans les fleurs des jardins, dans l'herbe des vallées,
C'est un hymne qui passe à travers l'infini !
Résurrection ! Joyeuse extase de revivre !
Rayons trois fois heureux qui réchauffent les champs !
Rythmes des frais matins, lumières des couchants !
Sèves, nouvelles couleurs dont l'univers s'enivre !
Triompher de la mort et provoquer le temps !
Reprendre le chemin dont les hivers voraces
Avaient derrière nous comblé les longues traces !
Retrouver, qui semblaient perdus, les beaux instants
Qui rehaussent le rêve et divinisent l'être !
Monter vers les monts bleus et vers l'horizon clair !
Sentir battre son sang et frissonner sa chair !
Marcher vers l'avenir renouvelé : Renaître !

(La Flamme ardente).

PENSÉE, ENDORMEZ-VOUS.

Pensée, endormez-vous, ne vous réveillez pas.
Tout repose et plus rien ne s'entend sur la route :
Un rustique bouquet se fane entre vos bras ;
Votre souffle est léger et, muet, je l'écoute.
A quoi rêvez-vous donc en ce soir souverain ?
Une pâle lueur vous baigne de son charme.
Peut-être évoquez-vous le dard d'un vieux chagrin :
Sur l'une de ces fleurs on dirait une larme.

*L'heure se sublimise en sa tranquillité;
Le silence devient comme un très pur symbole.
Je reste devant vous, ô ma divinité,
Attentif, immobile et sans une parole.*

*Quelques rayons de lune éclairent vos cheveux;
Votre bouche, tantôt qui paraissait fermée,
Semble à présent vouloir exhaler des aveux.
Me parlez-vous, me parlez-vous, ô bien-aimée ?*

*Mais non : vous n'êtes plus qu'une ombre dans le soir;
Le mystère vous a chastement enlacée.
Vous vous taisez; je viens auprès de vous m'asseoir . . .
Dormez, reposez-vous de vivre, ô ma Pensée !*

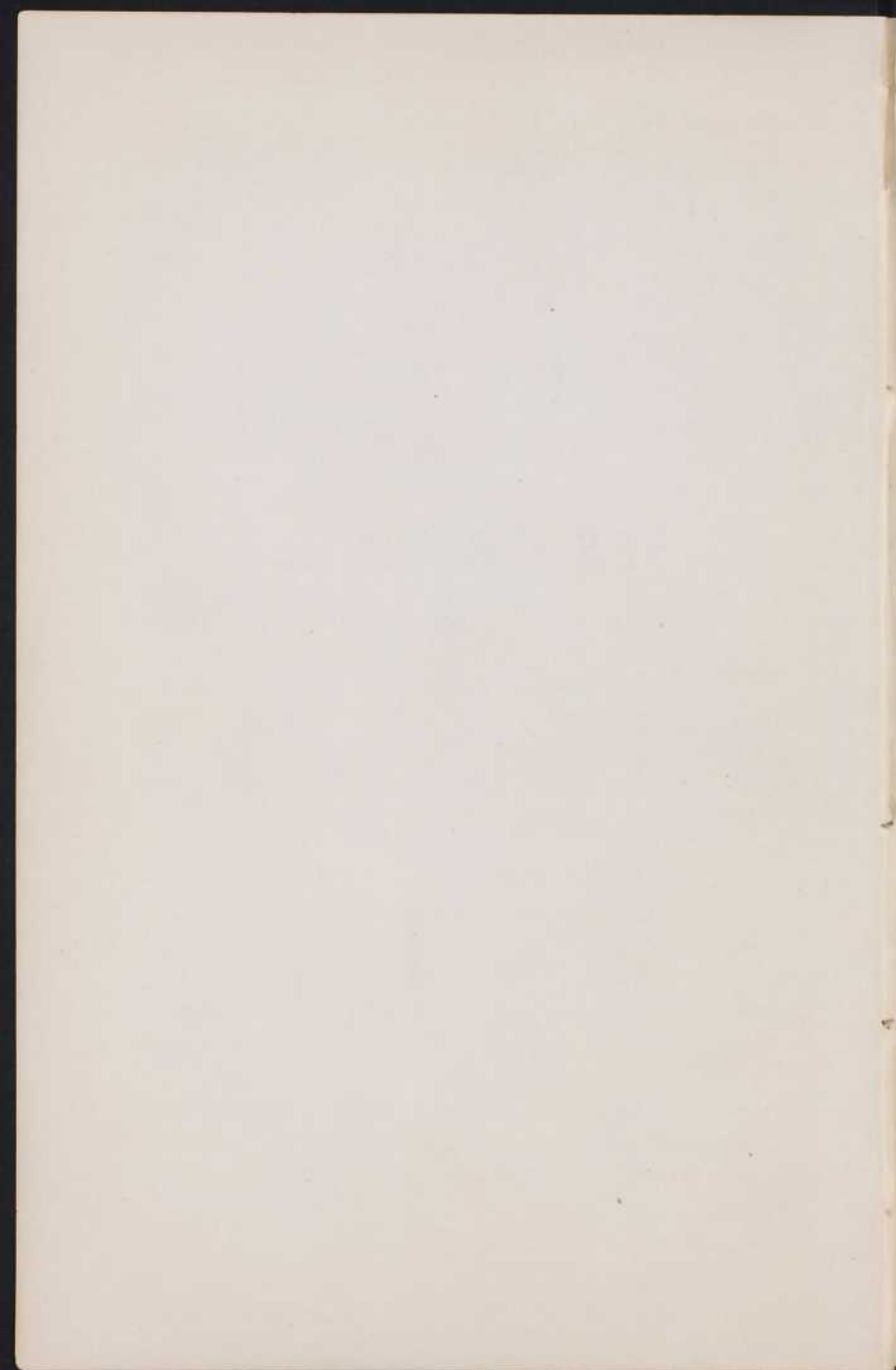
On peut s'attendre, après ces lignes, à voir l'auteur traiter de son École en philosophe et en poète au moins autant qu'en simple narrateur. Ces études, à côté de leur part d'histoire et de critique, sont des analyses d'âme et des essais de théories. D'aucuns pourraient vouloir une méthode plus physique, mais alors l'analyste ne serait plus Jean Charbonneau.

Il faut d'avance accepter le genre : les réflexions abstraites, les thèses psychologiques, suivant et commentant les faits. Les biographies romancées sont à la mode : pourquoi pas les mémoires quintessenciés ?

Louis Dantin.

PREMIÈRE PARTIE

SES ORIGINES





LES ORIGINES DE L'ÉCOLE LITTÉRAIRE DE MONTRÉAL.

I

LES mouvements littéraires ont une cause déterminée dans l'époque où ils naissent. Ils se manifestent selon l'état des esprits, généralement à une heure de décadence où des formules, tenues pour spécieuses par le plus grand nombre, imposent la nécessité d'en créer de nouvelles, et où une école périmée après avoir épuisé tout le fond de ses modes artistiques se complait trop à des idées rebattues.

Lorsque André Chénier déclare : "Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques," certes, il lance un manifeste qui deviendra célèbre et en qui se reflètera son œuvre entière; mais ce vers a aussi une signification précise, car il nous rappelle que l'auteur de cet "Hermès" réussissant une tentative pleine de conséquences pour l'avenir, veut dicter les prolégomènes d'une prosodie nouvelle; et ce geste nous apparaît comme une rénovation de la poésie française à un moment dangereux où la littérature s'étiole, où le classicisme se meurt de l'abus de ses moyens.

A cette époque où les romantiques français veulent être de leur temps, refusant de marcher désormais sur les traces des Romains et des Grecs, ils s'insurgent contre des règles antiques, mais prolongent, en somme, la pensée de Hegel qui, en Allemagne, ayant opposé aux formes classiques et symboliques la nécessité du développement de l'esprit humain, se concentre en lui-même pour y découvrir cette sensibilité que le passé recherchait dans la représentation des faits extérieurs.

Cette lutte de l'esprit, en révolution contre l'état de toutes sociétés et à des époques diverses, a une histoire. Pour la bien comprendre, il est nécessaire de se placer dans le milieu et à l'heure où chacun des événements qui la composent s'est accompli.

Comme tout phénomène physiologique se rapporte à un principe de causalité, toute manifestation de l'esprit remonte aussi à des raisons rattachées à des faits que l'on peut disséquer et expliquer.

Qu'ils s'imposent par une orientation nouvelle des esprits ou qu'ils naissent dans un milieu quelconque, les mouvements littéraires ont un sens que l'on peut approfondir si l'on veut se donner la peine d'étudier les circonstances qui les ont provoqués et leur ont facilité l'essor.

* * *

Ceci dit, demandons-nous quel était l'état des esprits chez nous en l'an de grâce 1895, au point de vue purement littéraire ?

Suivant l'exemple de la mère-patrie qui adopte elle-même le romantisme quand l'œuvre de ce dernier est consommée dans les autres pays, nos écrivains de la génération de 1860 et d'un peu après, sont des romantiques

acharnés, alors que le romantisme a commencé, en France, à céder son empire à l'école parnassienne, au naturalisme et même, un peu plus tard, au symbolisme.

Ce visible attachement à un romantisme fin de siècle se déteint sur toutes les productions de nos devanciers.

Les livres et les revues littéraires, peu nombreux, comme à toutes les périodes de notre histoire littéraire depuis cent ans, s'imprègnent d'un caractère résolument romantique.

La tribune où passent tour à tour des orateurs imbus de l'exemple des Berryer, des Guisot et des Montalembert, reflète la grandiloquence, au sens péjoratif du terme, de ces illustres représentants d'une époque politique et religieuse.

Le journalisme qui dirige nos destinées n'échappe pas à cette emprise, et jusque dans les moindres feuilles quotidiennes, s'accuse une tendance voulue à l'imitation, leur style étant le pastiche souvent maladroit des écrivains français de la même génération. Pour ne citer que les plus connus, Honoré Beaugrand dans "La Patrie", Louis Fréchette, comme poète et journaliste, dans ses productions en vers et en prose, Arthur Buies lui-même, pourtant original et indépendant, sont des romantiques de vieille souche, semblant ignorer ou dédaigner les écoles d'avant-garde qui, déjà, fleurissent de leur temps. "L'Opinion publique" et "Le Monde illustré", les journaux les plus lus alors, s'apparentent à certains de leurs congénères français restés fidèles au passé.

Depuis longtemps, nos poètes se conforment à une promiscuité de routine, semblent avoir donné leurs derniers efforts, étalant leurs produits nés d'un fond commun, c'est-à-dire, se cramponnant à de vieux poncifs empruntés

au Coppée de la pire manière, surtout à Victor Hugo ou aux bousingots post-romantiques.

Il suffit de feuilleter une anthologie de l'époque pour nous en rendre compte. Nous y retrouverons un certain nombre d'épigones du romantisme expirant parmi lesquels Fréchette et Lemay, les plus célèbres depuis 1860.

On y remarque également les noms de Louis Fiset, d'Alfred Garneau, de Bazile Routhier, de l'abbé A. Gingras, d'Adolphe Poisson, sans oublier F.-X. Garneau, Joseph Lenoir et, évidemment, Octave Crémazie, bien que ces derniers représentent une génération antérieure. Toute cette poésie justifie alors le reproche adressé par Théophile Gautier aux poètes d'avant la réaction de 1830 en qui il trouve toute "l'aridité de la versification descriptive et didactique en usage à cette époque."

Sans exception, nos poètes d'alors sont aussi les esclaves d'un même courant de pensée et de sensibilité, d'une sorte de régionalisme sans grand intérêt, sont imbus d'un patriotisme ardent, si nous le voulons, mais dont l'allure ne présente rien de bien neuf depuis Crémazie.

Ces strophes d'exaltation descriptive subissent l'influence d'un romantisme vieilli et méritent, hélas ! le qualificatif de parentes pauvres, n'apportant à l'art qu'une bonne volonté de le bien servir.

Elles donnent trop raison à Léon Daudet quand il déclare qu'il y a de par le monde "une littérature de la soumission et de l'obédience", dont les adeptes s'évertuent à suivre un modèle avec une bienveillance empressée, sont soumis à des influences trop maîtrisantes, ne voulant même plus être des valeurs qui se cherchent, puisque, depuis longtemps, ils ont abdiqué toute spontanéité et toute individualité dans leurs moindres efforts.

* * *

Devant tous ces faits, la génération de 1895 s'émeut avec raison. Sans prétendre innover, — elle n'en aurait ni l'ambition ni les moyens, — elle veut se créer un nouveau milieu; elle respire comme un souffle de la liberté des Jeunes Frances de 1830 et rêve d'une bataille rappelant les beaux jours d'Hernani.

Longtemps soumise au joug des aînés, — elle le prétend du moins, — cette jeunesse acquiert un fond commun d'idées, entendons qu'elle veut avoir le droit de s'exprimer librement et d'ouvrir ses ailes vers de nouveaux horizons.

Elle crie son admiration pour les nouvelles écoles françaises. Elle sera parnassienne, naturaliste ou symboliste, selon ses préférences, conservant encore avec piété un culte à Victor Hugo dont le prestige n'a pas cessé de rayonner, même en cette fin du XIXe siècle.

En ces derniers jours du XIXe siècle, la littérature se laisse emporter par des courants divers. Les esprits, sans cesse ballottés par les vagues capricieuses, mais régulières, des mouvements spiritualistes et réalistes, se divisent et se combattent.

Ces mouvements influent sur plusieurs générations qui s'imprègnent de leurs lois et qui en subissent l'ascendant.

Le monde assiste à une évolution telle qu'on n'en vit jamais dans l'histoire de la poésie française. De nombreuses écoles naissent et meurent. De quel côté tourner les yeux et comment choisir ? En retard assurément sur les parnassiens et sur les symbolistes qui ont déjà fourni leur plus grand effort vers la fin du XIXe siècle, et qui se ressentent d'une décrépitude prochaine, notre jeunesse enthousiaste est hantée par le désir du renversement des anciennes valeurs.

Elle se croit naïvement en possession de tous les divins secrets de l'art sous le prétexte qu'elle abdique le passé.

Qui n'a pas fait ce rêve ?

Pouvait-elle, d'ailleurs, ne pas s'éblouir devant l'incomparable tableau que présentent des œuvres merveilleuses sculptées dans le marbre immortel par tant de parfaits artistes ? Qui ne s'émerveillerait devant les beautés renouvelées de la Grèce antique avec André Chénier; des lumières fulgurantes de l'exotisme d'un Leconte de Lisle; de la poésie quintessenciée et brumeuse d'un Baudelaire, d'un Rollinat, d'un Rodenbach, d'un Rimbaud, d'un Verlaine ?

Les jeunes hommes de 1895 se croient capables d'imposer chez nous l'influence de l'école parnassienne et même du symbolisme qui a donné à la France tant de relief. L'heure est arrivée où ils se sentent le besoin de sonner l'olifant. Toutes les innovations seront acceptées pourvu qu'elles donnent une nouvelle orientation à notre littérature.

Une semblable entreprise n'est-elle pas empreinte de témérité ? Certes, cette génération est isolée et sans protection. Les cénacles manquent où l'on communierait sous les espèces d'un même enthousiasme.

Elle n'est guère préparée à la lutte; elle est timide. Et en raison de cette timidité, elle est perplexe. Elle aime pourtant le combat; elle est pleine de cette ambition inhérente à l'âge privilégiée des vingt ans; mais elle se sait tenue en suspicion par la plupart de ses contemporains que ses audaces étonnent, qui se gaussent de sa sotte vanité et de l'illogisme de ses prétentions.

Faut-il lui donner tort ou approuver sa tentative ?

Le recul du temps qui fait voir les choses sous leurs vé-

ritables angles, nous a appris à la juger avec modération et sagesse.

Assurément, nous devons lui pardonner cette exubérance juvénile, quand nous savons combien l'histoire littéraire de toutes les époques offre de ces exemples et nous montre, à l'aurore de la vie, la jeunesse éprouvant une soif ardente de gloire.

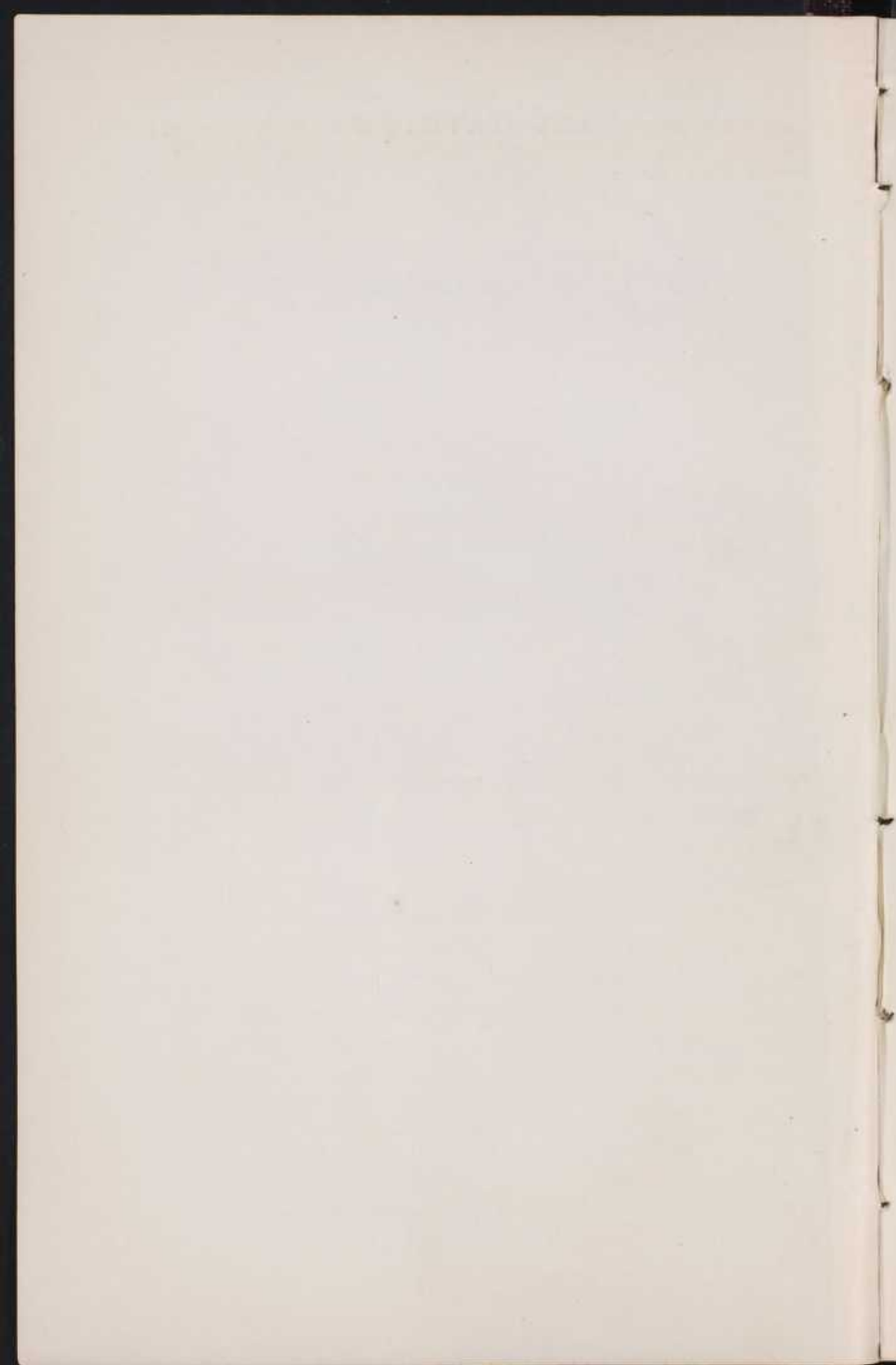
Rien ne nous semble donc plus louable que cet amour de la Beauté qui embellit les jours et ouvre les plus brillantes perspectives. Cette jeunesse qui souvent "déjeunait d'aurore et qui soupait d'étoiles," selon l'expression du pauvre Nelligan, était pourtant loin d'être optimiste dans ses écrits.

Si nos poètes de cette époque trahissent dans leurs poèmes des influences chères aux aînés; si on y remarque une sorte d'exaltation de la personnalité, on y trouve aussi ce pessimisme tendancieux qui se dilue dans l'atmosphère de la fin du XIXe siècle. Mais ceci n'est qu'une question de courant et d'école.

En les évoquant, il nous revient comme l'écho d'une inquiétude gauchement exprimée peut-être, mais sous laquelle se dissimule l'intention certaine de se libérer des entraves qui avaient si longtemps retenu toute une génération dans la routine.

Une ère nouvelle allait-elle apparaître ?







II

FONDATION DE L'ÉCOLE

Ses premières réunions; ses animateurs; "La mansarde".

EN l'année 1895, par un soir de novembre, Jean Charbonneau et Paul de Martigny, alors étudiants en droit, assistaient, par hasard, à un banquet politique au "St. Lawrence Hall", à Montréal, où devaient parler des tribuns renommés de l'époque.

Ils se trouvaient dans un milieu qu'ils n'avaient guère l'habitude de fréquenter, parce que, comme tous leurs congénères en littérature, ils s'étaient toujours éloignés de la chose publique; mais, avec une parfaite dignité, ils écoutèrent, durant trois ou quatre heures, d'interminables discours assaisonnés de "canadianismes", d'anglicismes et de lieux communs.

Depuis le ministre le plus huppé jusqu'aux comparses du parti politique alors au pouvoir, tous, dans des haran-

gues débitées avec emphase, construisaient des réseaux de voies ferrées, traçaient des routes, creusaient des canaux gigantesques, exaltaient jusqu'au délire la prospérité ininterrompue d'un Canada regorgeant de richesses, de moissons et de minerais, depuis, surtout, le glorieux triomphe, aux dernières élections, d'une politique "sage et éclairée."

Ajoutons à ce flot d'éloquence fulgurante les anathèmes lancés à l'adresse du parti de l'opposition au parlement, coupable de toutes les bassesses, et capable, s'il revenait au pouvoir, de semer derrière lui les calamités, la ruine, toutes les maladies, tous les crimes que seuls les pestiférés et les bandits peuvent répandre sur des populations paisibles et laborieuses.

Ces diatribes s'accompagnaient de toasts répétés et d'applaudissements irrépressibles, au milieu d'une épaisse fumée et d'interruptions de certains convives à qui le champagne prêtait des gestes pleins d'exubérance.

Atterrés de ce verbiage solennel, nos jeunes hommes ne cachaient pas leur mécontentement et évoquaient la douce mémoire de Verlaine :

Fuis de plus loin la pointe assassine,
L'esprit cruel et le rire impur
Qui fait pleurer les yeux de l'azur,
Et tout cet ail de basse cuisine !
Prend l'éloquence et tord-lui le cou ! . . .

Bercés d'habitude des belles cadences du rythme, — parce qu'ils avaient accoutumé de fréquenter les muses, — ils subissaient difficilement cette éloquence de pacotille où la pénurie des idées s'agrémentait d'un style haché des hans du porteur d'eau.

Or, comme apparemment, ces fraternelles agapes paraissaient devoir se prolonger d'une façon inquiétante, ils résolurent de s'enfuir discrètement et d'aller se communiquer ailleurs leurs impressions sur la façon dont on parlait la langue française dans notre Province.

A cette époque, nombre d'étudiants et d'artistes fréquentaient le café "Ayotte", situé rue Sainte-Catherine, à l'ouest de la rue Saint-Denis.

C'est à cet endroit que notre génération tenait généralement ses conciliabules et fulminait contre l'état lamentable de notre littérature. C'est là que se rendirent Jean Charbonneau et Paul de Martigny.

Comme on peut s'en douter, ils ne manquèrent pas de se confondre en protestations véhémentes contre les tortionnaires de la belle langue française qu'ils venaient de subir. Leur indignation était à son comble. Longuement et avec une marque de profonde tristesse, ils s'apitoyèrent sur l'avenir intellectuel de notre pays; ils déplorèrent avec amertume la solitude déprimante dont étaient obligés de s'entourer nos écrivains clamant leur détresse du haut de leur tour d'ivoire.

Ils se disaient : "Mais au banc de la société, reniés par nos propres concitoyens, enlisés dans l'inaction, subissant le contact déprimant d'un mercantilisme envahisseur, ne faisons-nous pas figure de parents pauvres à qui on refuse obstinément le bénéfice du talent ? Que deviendra notre province dans cinquante ans si nous continuons ainsi à sacrifier les intérêts de notre langue aux nécessités matérielles du moment ? Que deviendra notre jeunesse perdue dans le désert de l'indifférence et du dédain ? N'a-t-elle pas le droit, comme dans toute nation civilisée, de s'insurger contre les attaques journellement répétées des

philistins dont la bêtise solennelle la fait pâlir de rage et d'impuissance ?

Pourrait-on lui enlever le privilège de travailler librement au perfectionnement de ses valeurs ? N'a-t-elle pas assez souffert des quolibets blessants à l'adresse des "écrivailleurs imbéciles" — c'est l'expression dont on se sert — passant leurs jours et leurs nuits à coucher du noir sur du blanc sans toucher "le moindre maravedis" pour le fruit de leurs sacrifices vains et de leur inutile labeur ? N'a-t-elle pas pour divine mission — elle le croit du moins — de répandre le culte des lettres et de leur brûler l'encens sacré ? L'heure n'a-t-elle pas sonné où il faudrait tenter un ralliement des intelligences, des bonnes volontés, de les grouper solidement et de leur imposer la tâche — en dépit des défaitistes et des éteigneurs d'étoiles — de travailler à sauver notre langue française du marasme où elle est malheureusement plongée ?"

Tels furent à peu près les propos que se tinrent jusqu'à une heure fort avancée d'une nuit de novembre, en l'année 1895, Jean Charbonneau et Paul de Martigny, animés de cette foi ardente qui pousse les conquistadors à la recherche des mondes nouveaux, sans s'inquiéter des tempêtes futures.

De cet entretien était née l'École littéraire de Montréal.

* * *

Ses premières réunions.

Le lendemain, dès qu'ils eurent pris conscience de la gravité d'une pareille entreprise, ils en confièrent le secret à un camarade d'alors, Louvigny de Montigny. Déjà lancé dans le mouvement littéraire, ce dernier les fit se rencontrer avec certains écrivains connus qui comprirent im-

médiatement l'importance de créer un milieu où se grouperaient les adeptes d'un cénacle futur.

Intimidés, nos jeunes prosélytes se sentirent mal à l'aise lorsqu'ils franchirent le seuil de l'étude de Germain Beaulieu et de E.-Z. Massicotte, deux nouveaux avocats en quête de clientèle. Mais devant une extrême bienveillance et devant surtout le plus favorable accueil, leurs appréhensions tombèrent bientôt. On doit supposer avec quelle chaleur et quelle conviction ils défendirent leur cause.

La personnalité de Beaulieu et de Massicotte s'était depuis longtemps affirmée par la publication, dans certains périodiques, d'œuvres que la jeune génération jugeait définitives et qui plaçaient leurs auteurs sur un piédestal qu'elle voulait bien leur dresser. Aussi, leurs conseils furent-ils accueillis avec déférence. On convint sur place de lancer des invitations à tous les hommes de plume connus et inconnus du public, les conviant à une sorte de banquet spirituel — qu'on nous pardonne cette expression prétentieuse — où l'on parviendrait, par des arguments irrésistibles, à les convaincre de la nécessité de créer un groupe littéraire comparable tout au moins — excusez du peu — à l'illustre Académie française.

Sans songer aux conséquences du lendemain, ces jeunes gens se comportaient comme le constructeur d'un édifice qui, avant d'en avoir jeté les fondations, en élèverait le toit, car on avait compté sans la nécessité d'un local digne des distingués collaborateurs qu'il faudrait recevoir dans des circonstances aussi solennelles. Cependant, le hasard, quelquefois serviable, favorisa ces heureux débuts. Le chevalier B.-A.-T. de Montigny, magistrat intègre, écrivain estimé de sa génération, devant les instances de son fils Louvigny, nous fit autoriser à tenir une première réu-

nion dans la salle des audiences de la Cour du Recorder, située alors en l'hôtel de ville de Montréal.

Par un soir de novembre 1895, Jean Charbonneau y exposa les grandes lignes d'un programme futur. Un comité fut chargé de rédiger une constitution. L'assemblée était présidée par J.-G. Boissonneault, un poète d'occasion complètement oublié aujourd'hui. Quelques jours plus tard, à une séance présidée par J.-W. Poitras, le comité fit rapport de son travail; mais ce projet de constitution relaté dans de nouvelles archives fut irrémédiablement perdu avec ces dernières dont nous avons tenté en vain de retrouver les vestiges.

Dans cette enceinte d'une cour de délinquants où s'étalait la misère, où défilaient tant de déshérités, des jeunes hommes, épris d'idéal, venaient sacrifier sur l'autel de l'Art. Devant ce tribunal arrosé de tant de larmes, des esthètes remplis d'espoir, clamaient leurs droits à la vie, chantaient leur joie et vantaient les satisfactions promises aux amants des belles illusions. Divin mirage ! Quelle mystérieuse et grande force emporte la jeunesse vers l'inconnu ! Pour la comprendre et la juger avec toute l'intensité d'émotion qui convient, il nous faut l'exhumer de la brume d'une époque disparue, tourner nos yeux vers l'amas indécis de nos souvenirs.

Par un retour sur le passé, nous évoquons les chers espoirs de cette jeunesse qui se leurre des menteuses promesses du destin, et qui, la plupart du temps, ne saisit de la réalité que les brillantes apparences. Que d'énergie ne dépense-t-elle pas souvent à la réalisation de projets que ses contemporains jugent avec une sorte de défiance concertée ? D'ailleurs, toute innovation hardie inspire tou-

jours de la défiance. Le génie même est éternellement en butte aux railleries faciles des jaloux et des envieux.

La génération de 1895 savait à quoi s'en tenir sur l'état des esprits à ce moment, mais elle semblait planer au dessus des quolibets de la foule. Elle se sentait confiante en l'avenir et proclamait hautement ses droits à la défense de la langue française en ce pays. Ce fut peut-être son plus beau titre de gloire. A cette volonté de servir, elle ajoute la prétention et la juste ambition de créer des œuvres et de surpasser ses aînés. Dans un mouvement lyrique, elle le proclame fièrement en ces soirs de novembre 1895, devant trente ou quarante jeunes hommes, la plupart des moins de vingt-cinq ans qui, presque tous, s'étaient rendus à l'appel des fondateurs du groupe pour satisfaire une simple curiosité de spectateur, et dont le grand nombre, d'ailleurs, ne revint plus aux réunions suivantes. Faut-il s'en étonner ?

Croyant à un destin privilégié, les initiateurs du mouvement de 1895, comme tous les jeunes hommes esclaves de leurs illusions, s'imaginaient que leur génération devait désormais se nourrir de rêves qui seuls embellissent l'existence. Quelle erreur ! Le rêveur — ils semblaient l'oublier — éloigné des contingences, est un être à part, manquant de sens pratique et, par conséquent, inutile. C'est et ce fut l'opinion courante. Dans nos époques de matérialisme intense, il vaut mieux être armé pour les luttes journalières. L'action l'emporte sur le rêve, si l'on peut encore se servir de ce truisme. Il ne faut donc pas s'étonner de l'attitude de ceux-là qui répondirent à notre premier appel.

Si l'idée d'un pareil mouvement remplissait de dépit un bon nombre qui ne l'avait pas conçu, on ne vit pas moins

naître en même temps une sorte de doute averti sur ses destinées futures, car on semblait l'accueillir avec déri-
sion plutôt qu'avec confiance.

Le tâtonnement des débuts de la plupart de nos entre-
prises indique, d'ailleurs, que nous sommes des individua-
listes à qui la collectivité répugne. Nous ne cherchons pas
à nous comprendre, n'ayant nullement le besoin de nous
rencontrer et de nous connaître. Nous sommes plutôt en-
clins à la dispersion et à l'isolement. Nous n'avons ja-
mais su nous serrer les coudes, étant ennemis de la cohé-
sion. C'est pourquoi, chez nous, des cercles ont rarement
pu se former où des écrivains de toutes catégories pour-
raient travailler au succès d'une même cause.

* * *

Ses animateurs.

Après une première réunion, tenue en novembre 1895,
une dizaine de camarades, au plus, étaient restés fidèles
à l'École littéraire en formation. Comme on le verra dans
la suite, s'ils en furent les inspireurs, ils en restèrent
aussi les animateurs.

Germain Beaulieu, Jean Charbonneau, Georges-W. Du-
mont, Albert Ferland, Paul de Martigny, Gustave Comte,
Emile Nelligan, Hector Demers, Charles Gill, Gonzalve
Désaulniers, W.-A. Baker, Albert Laberge, Henri Des-
jardins, Joseph Mélançon (Lucien Rainier), Wilfrid La-
rose, Arthur de Bussièrès, Englebert Galèze (Lionel Lé-
veillé), Alphonse Beaugard, Albert Dreux (Albert
Maillé), Jules Tremblay, Ernest Tremblay, Joseph La-
pointe, Léon Lorrain, Damase Potvin sont les noms insé-
parables de l'existence de l'École littéraire, à son origine
et plus tard. Aux diverses époques où nous la voyons

évoluer, ils l'ont sauvée d'une mort certaine et ont perpétué, dans nos fastes littéraires où elle restera, à n'en pas douter, une des pages les plus émouvantes de la vie intellectuelle du Canada français, surtout, si on veut bien la juger avec impartialité, maintenant qu'en raison de l'éloignement, il nous est permis d'en comprendre l'histoire pleine de sens, assombrie cependant par des vicissitudes et des incidents auxquels les choses d'ici-bas sont exposées.

Dès sa naissance, l'École est soumise à la triste nécessité de mendier un peu partout une indispensable hospitalité. Elle est née pauvre : elle l'est restée au cours de son existence. Elle est avide de liberté. Fièbre de son indépendance, elle la cultive avec une satisfaction hautaine, l'entretient avec un soin jaloux, et l'on proclame partout que, comme les désespérés de ce monde, à qui la faculté de vivre est un trop lourd fardeau, elle en viendra à se suicider tant elle montre d'indifférence, de désintéressement même, disons le mot, à l'endroit des mécènes qui la veulent sauver malgré elle et à tout prix d'une déchéance qu'on lui prédit.

Que voulez-vous ? Elle redoute les promiscuités et les contraintes. Durant les cinq années qui suivent, elle est nomade. Elle a continué de l'être. Elle s'installe dans une mansarde, — comme cela est bien romantique, — elle a son domicile comme un simple citoyen, elle a pignon sur rue, se carre dans des fauteuils dorés, au milieu de riches lambris, rêve dans l'atelier d'un peintre-poète, pérore dans la chambre d'un ou de plusieurs de ses membres, s'épanouit, à un moment, dans les murs décrépits d'un château historique, accepte les salles d'une assurance mutuelle, occupe les bureaux enfumés de deux journaux influents, se prélassé dans les salons d'un club fashionable et, enfin,

dans l'enceinte du Conservatoire Lassalle où elle a ses meubles et sa modeste bibliothèque.

Elle reçoit l'hospitalité de tout le monde, mais elle ne reste pas en place. Elle vagabonde. Enfant gâté, elle boude le public qui l'accueille avec bienveillance; elle est le prodigue à qui l'on pardonne pourtant ses incartades, parce que, si devant le moindre revers elle semble se décourager quelquefois, elle reprend vite conscience du rôle qu'elle veut jouer dans la cité de nos lettres.

Essayons de la suivre à travers les péripéties de sa déjà longue carrière. De la série de ses revers multipliés, tâchons de dégager une leçon, de découvrir ses qualités et ses défauts; demandons-nous surtout quelle place elle occupera dans notre histoire littéraire au point de vue de l'influence certaine qu'elle exerça sur une ou peut-être plusieurs générations d'écrivains, et des résultats qu'elle a donnés en œuvres de valeur.

* * *

"La mansarde".

Nous appelions "*mansarde*", la chambre de notre camarade Louvigny de Montigny. Elle était située au quatrième étage de la résidence du chevalier B.-A.-T. de Montigny, sur l'ancienne Montée du Zouave, à l'ouest de la rue Saint-Denis. C'est là que nous eûmes nos premières réunions, celles que nous pouvons compter comme importantes à l'époque de la fondation de l'École.

Cette mansarde s'étendait tout le long des combles flanqués de fenêtres étroites par où, le jour, nous recevions une lumière indécise et d'où, le soir, nous arrivaient quelques pâles rayons de lune. Dans cet ancien grenier, transformé en cabinet d'étude assez confortable, mais sans luxe,

nous ressemblions à ces anachorètes exilés du monde extérieur, sortes de contemplateurs reclus au sommet d'un mont.

Notre bibliothèque se composait de quelques bouquins préférés acquis au prix de nombreux sacrifices. Guy de Maupassant cotoyait Alphonse Daudet et Flaubert, Bourget, Balzac, Baudelaire, Leconte de Lisle, Verlaine, et Victor Hugo, le dieu, y trônaient solennellement.

A ces réunions on remarquait, une fois la semaine, les mêmes figures, et habituellement s'y retrouvaient Germain Beaulieu, Jean Charbonneau, Louvigny de Montigny, Paul de Martigny, Joseph Melançon, Henri Desjardins, Georges-W. Dumont, Albert Ferland, E.-Z. Massicotte et quelques autres.

Malgré l'œil vigilant du chevalier de Montigny, par certains soirs, nous hissions clandestinement jusqu'à une des étroites fenêtres, et au moyen d'une longue corde, un panier rempli de bouteilles de bière blonde achetée chez l'épicier du coin, notre complice. Puis, avec solennité, assis en tailleurs autour de la grande chambre, chacun des convives muni d'un de ces récipients sommaires, en absorbait le contenu au moyen d'un chalumeau de paille. Semblables à ces fumeurs orientaux silencieusement inclinés devant un narghileh, nous laissions vagabonder nos esprits, nous exposant les derniers produits de nos rêves embellis d'un optimisme qui rassérène l'âme.

"Et ceci se passait dans des temps très anciens."

A cette époque, nous nous destinions à l'étude soit du droit, soit de la médecine, soit du notariat. Certes, nous envisagions l'avenir avec assez d'indécision, car tous, nous ne brûlions pas d'un amour sans borne pour nos futures professions. Tous nous étions dévorés par le démon des

lettres et nous aspirions à devenir les émules des grands poètes. Qui n'a pas été atteint de cette orgueilleuse ambition ? Notre enthousiasme n'avait d'égale que notre sincérité et il nous semblait que rien ne dût faire obstacle à la réalisation d'une haute destinée.

Hélas ! combien ont persévéré dans cette carrière décevante d'écrivain ? Combien parmi nous que les lettres attiraient ont pu réaliser leur rêve extravagant ? L'avenir s'est chargé de répondre.

Durant ces premières années, de 1896 à 1899, aucune œuvre ne voit le jour, si ce n'est quelques poèmes sans importance et certains articles sans réelle valeur que nous signions généralement d'un pseudonyme.

Sans aucun doute, la jeunesse est pleine de confiance en elle-même. Si elle promet plus qu'elle ne donne, il faut bien admettre qu'elle n'est pas seulement l'esclave de ses seules prétentions et que sa morgue est plutôt d'apparat. Elle nous inspira quelquefois dans nos décisions futures, car malgré son inexpérience, elle ne commet pas que des erreurs. Elle nous éclaire sur la route de la vie et nous dicte d'utiles leçons. Les impressions ressenties à vingt ans sont des matériaux que ne dédaigne pas l'âge mûr. L'homme conserve en lui ces précieux talismans; il les couve secrètement. Plus les impressions de sa jeunesse ont eu d'emprise sur lui, plus ses œuvres futures s'en ressentent, et bien souvent, elles s'épanouissent en beauté.

Si, en ces premières années de l'École littéraire, peu d'œuvres s'écrivent, les jeunes d'alors ont néanmoins travaillé à se créer de nouveaux modes d'expression. Ils ont subi l'influence d'un milieu qu'ils se sont imposé et qui leur apportera une salutaire transformation. Leur but fut de se séparer nettement du passé. Ils y ont réussi.

S'ils doivent leur formation au voisinage quelquefois trop visible des écrivains français de la dernière heure; si, bien souvent aussi, ils se sont égarés dans de vaines discussions, ils ont en même temps apporté à la critique de leurs œuvres un caractère de sévérité utile, car en ceci, ils aidèrent grandement à la culture de dons innés et apprirent que, par un labeur acharné et méthodique, on en arrive à donner plus que des promesses. Reconnaisant au début l'importance d'une collectivité gagnée par l'émulation des bonnes volontés et des dispositions natives, ils comprirent les dangers de la dispersion et de l'isolement qui sont des entraves à la réussite d'une noble cause. Ils s'en sont d'ailleurs toujours souvenu.

Ils se sont rappelé les admirables paroles de Bouchardy à son ami Théophile Gautier, qui font revivre les beaux jours et les espoirs de cette jeunesse romantique unie dans un confraternel amour de l'Art. Combien elles sont touchantes ces paroles, et combien cette époque en ressentait l'ardente sincérité !

"Ce plus beau de tous les rêves, écrit-il, nous l'avons fait les yeux ouverts et l'esprit plein de foi, d'enthousiasme et d'amour. Saintes et belles réunions que celles où chacun était pour le frère qui aime, l'ami qui se dévoue et le compagnon de route qui fait oublier la longueur et la fatigue du chemin. La plume, le pinceau, la lyre étaient nos seules armes, les grands maîtres nos seuls dieux, et l'art le seul drapeau que nous voulions faire flotter et défendre."

Quarante années près séparent les fondateurs de l'École littéraire de ces jours où ils fréquentaient la "mansarde", mais l'impérissable souvenir qu'ils en ont gardé subsiste encore vivace, et les survivants de cette époque en resser-

rent des liens que le temps n'a jamais brisés. Ils ont vécu ensemble les heures dorées de la jeunesse. Elle a fait naître en eux une parenté plus durable que celle du sang : la confraternité des âmes qui s'unissent dans la plus sainte des aspirations.

Des malentendus ont pu surgir qui ont assombri quelquefois les jours clairs, mais nous sommes forcés quand même, et comme malgré nous, de regretter cette époque lumineuse où nous travaillions dans un même sentiment, où nous vivions de la même vie, où nous nous aventurions sur la route tourmentée de l'Idéal divin, où rien ne comptait que la pratique de l'art pour l'art, où nous nous plaçons au-dessus des contingences, au sein de cette humble mansarde, solitude que notre enthousiasme transformait en un palais de rêve. Inclignons-nous devant ce passé. Soyons fidèles à nos souvenirs qui sont les plus précieux de nos patrimoines intellectuels, et disons-nous avec Théophile Gautier : "Être jeune, intelligent, s'aimer, se comprendre, et communier sous les espèces de l'art, c'est concevoir la plus belle manière de vivre, et tous ceux qui l'ont pratiqué en ont gardé un éblouissement qui ne se dissipera pas."





III

LES ARCHIVES DE L'ÉCOLE

Premières étapes; Nouvelles étapes; "Les Soirées du Château de Ramezay"; Au ralenti; Renouveau; Vue d'ensemble et déclin.

Premières étapes : vie intérieure.

CONSULTONS, maintenant, les pages éparses des archives de l'École littéraire, feuillets jaunis de cahiers où sont relatés d'une façon bien incohérente et sommaire les comptes-rendus de ses séances. Ces archives qui embrassent un espace de trente années, seraient depuis longtemps dispersées aux quatre vents si Germain Beaulieu, esprit averti, n'en avait conservé la plus grande partie avec un soin jaloux, ce dont nous lui sommes reconnaissants.

Le laisser-aller, la monotonie de ces cahiers écrits à bâtons rompus, nous portent à croire que les premiers secrétaires de l'École, peu impressionnés par ses débuts incertains et chancelants, doutaient de sa survivance possible.

Comme toutes les institutions du genre qui eurent peu de durée dans notre histoire littéraire, la nôtre, apparemment, semblait devoir se dissoudre très vite, peu de nos camarades nous ayant prêté leur appui après un premier appel. Sauf deux d'entre eux : Jules Tremblay et Alphonse Beauregard dont les rapports indiquent un souci de l'ordre et de l'exactitude, la plupart des secrétaires de l'École, au cours de son existence, paraissent peu se soucier de relater les faits détaillés de ses réunions dont l'intérêt immédiat ne se peut découvrir qu'en lisant entre les lignes de pages décousues, souvent pleines d'obscurité et de contradictions.

Pour les comprendre, il faut avoir vécu et observé de près ces jours déjà lointains. En relisant ces feuillets détachés, il nous faut donc leur donner le mouvement qui leur manque, en exhumer le sens précis, leur insuffler une âme afin d'en pénétrer les secrets et relier toute une série d'événements qui nous dévoilent la vérité. D'ailleurs, ils ne nous révèlent pas tous les faits d'importance majeure. Bien des souvenirs y sont oubliés qui se rattachent à l'existence même de l'École et que nous voudrions reconstituer. D'autres ne nous apprendraient rien en raison du but que nous nous proposons d'atteindre; de même que l'historique des nombreuses réunions de l'École, espacées sur une longue période de temps, ne présenteraient, en réalité, qu'un mince attrait pour le grand public.

Ces réunions n'offrirent d'intérêt que pour les mem-

bres de notre cénacle qui en vécurent l'intime réalité ambiante et en respirèrent l'atmosphère. Si on en excepte les événements typiques relatés plus haut et dont nous affirmons la stricte authenticité quand aux origines de l'École, les mois de novembre et de décembre 1895, et les six mois de l'année 1896 ne nous fournissent pas de matière suffisante pour qu'on s'y arrête longtemps. D'ailleurs, les cahiers où furent relatées les premières heures de l'École sont disparus, nous l'avons dit. Ils ont existé; or, d'après nos souvenirs, même s'ils nous étaient parvenus, ils ne nous révéleraient aucun fait intéressant.

Indubitablement, l'idée primordiale de créer un milieu littéraire, idée qui prend corps et qui, dans la suite, groupe une collectivité importante, se présente d'abord sous l'apparence d'une ébauche assez indéfinie. La réalisation sans doute possible de ce projet fait naître certaines perplexités, certains embarras. Devant les difficultés auxquelles se heurte un mouvement littéraire de cette envergure, cette collectivité indécise, nous pouvons le comprendre, dresse des plans évasifs et travaille à prendre conscience d'elle-même.

Le temps passe. Les réunions hebdomadaires n'ont aucun caractère particulier, n'apportent aucun incident remarquable, si on en excepte les assemblées tenues au cours de l'hiver de l'année 1896 chez Germain Beaulieu, qui habitait alors au numéro 77a de la rue Saint-Hypolithe, à Montréal, aujourd'hui avenue Colonial. Le printemps venu, nous nous revoyons dans la "mansarde" de la "Montée du Zouave" qu'habitait Louvigny de Montigny. Nous en avons déjà parlé. Puis, les vacances éloignent les membres de l'École les uns des autres. On ne les retrouve au complet qu'au mois de septembre 1896, sans local toute-

fois, sans dénomination définie, sans constitution encore et, évidemment, avec la ferme intention de reconsidérer leurs projets interrompus. Et ce sera pourtant l'époque où l'École devinera l'importance du rôle qu'elle doit jouer dans la suite.

* * *

Les premiers cahiers des années 1896-97 nous apprennent qu'à la date du 10 septembre, une réunion plénière a lieu chez le docteur Pierre Bédard, rue Ontario. Une grande solennité règne et on procède à une élection régulière. Fait remarquable : Germain Beaulieu est élu président. Cette élection rencontre l'approbation unanime, car Beaulieu a le sens des réalités, se dit-on. Il saura mener à bien les destinées de l'École et la mettre en évidence. L'avenir a confirmé cette opinion. Dans son discours d'usage, Beaulieu met en lumière quelques traits importants du passé. Si l'École a fait le pas décisif en 1895, déclare-t-il, elle est cependant loin d'avoir opéré des prodiges.

"Sans domicile connu, elle est nomade depuis les premiers jours, obligée de demander asile à ses membres. Pourtant, ajoute-t-il, nonobstant ses vicissitudes passagères, espérons-le, il ne faut pas que les énergies s'émoussent. D'ailleurs, depuis l'an passé, on a travaillé ferme et l'on a beaucoup produit." Déjà, vers le 24 septembre, quinze membres figurent au tableau d'honneur, parmi lesquels on remarque de nouveaux noms. Le nombre en est imposant pour un début, mais la qualité des nouveaux venus justifie leur quantité.

Arthur de Bussièrès, l'auteur posthume des "Bengalis", pose sa candidature à l'École par l'envoi de trois sonnets :

"Glaces polaires", "Couchant d'automne", et "Comparaison". Charles Gill, plus connu alors comme peintre, fait pressentir, ce soir-là, les qualités du poète qui écrira plus tard le "Cap Éternité" dans un poème intitulé : "Les Courtisanes". Une noble ferveur se manifeste, tous étant animés d'une ferme intention de travailler sans relâche, ce qui fait dire à Beaulieu dont les conseils sont fort écoutés : "Que nos poètes se mettent en garde contre une imagination trop vive, contre un travail trop hâtif. Souvent, hélas ! nos écrivains antérieurs ont fait preuve d'un manque visible d'érudition. Presque toujours, le fond trop pauvre dépare leurs ouvrages, l'inspiration y est chancelante. Or, toute notre littérature, depuis les origines, s'en est ressentie. Il faudrait, à l'avenir, remédier à cette carence déplorable dont nous avons été affligés à notre détriment."

Justifiées par l'expérience du passé, ces remarques ne manquent pas d'émouvoir profondément à une époque où l'on déplore plus que jamais l'état stagnant de nos lettres et le règne néfaste de "vieux poncifs" qu'on s'est évertué à dénoncer depuis la fondation de l'École. Ces paroles de Beaulieu sont un stimulant ou plutôt un palliatif, puisqu'elles laissent effectivement une empreinte sur les esprits.

La séance du premier octobre en est une preuve. On y lit plusieurs travaux qui subissent un examen sévère. On y risque des expressions d'opinions, dans le but sans doute d'impressionner le timide Arthur de Bussièrès admis officiellement membre de notre cénacle. En réalité, on cherche plutôt à stimuler les bonnes volontés. A cet effet, propose-t-on, les assemblées de l'École se feront plus fréquentes : elles auront lieu hebdomadairement, tradition

heureuse qui s'est, d'ailleurs, continuée presque sans interruption au cours de son existence.

La fréquence de ces réunions obligera évidemment nos membres à travailler davantage, bien que nous n'ayons pas encore de programme arrêté. Le 8 octobre, on émet l'intention d'instituer des concours littéraires et de continuer la série des conférences commencées par Germain Beaulieu, notre président.

Un autre événement d'importance ajoutera plus de solennité à nos séances. On a obtenu des autorités de l'Université Laval une salle où se tiendront nos assemblées régulières. Germain Beaulieu, jaloux de nos prérogatives, et voulant jouir d'une indépendance chère à tous, affirme cependant avec fermeté que si nous acceptons de l'Université Laval l'hospitalité qu'elle veut bien nous offrir, nous conserverons quand même notre liberté d'action, et jamais nous ne subirons d'influence contraire pouvant nous détourner du but que nous nous sommes proposés d'atteindre. L'assemblée approuve ces propos pleins d'énergie éclairant sans détours les raisons qui ont présidé à l'origine de l'École. S'ils sont lourds de sens et de conséquences pour l'avenir, ils ne manquent pas d'avoir une répercussion sur l'esprit de nos congénères présents et futurs, jaloux d'une fière indépendance d'idées, et s'étant toujours appliqués, dans la mesure de leur force, à devenir des personnalités en créant des œuvres distinctes les unes des autres : fait dont, à tous points de vue, nous nous sommes réjouis aux différentes phases de l'existence de notre groupe.

* * *

Une série de conférences inaugure l'automne de 1896. On a choisi les thèmes les plus variés, en tenant compte

que l'École se compose d'écrivains s'intéressant à tous les mouvements littéraires, à tous les courants d'idées anciens et modernes. Alternativement, on y écoute des conférences de Gustave Comte, le 26 octobre, sur "la Grèce antique"; d'Albert Ferland, le 5 novembre, sur "le Laid et le Ridicule"; une étude d'Albert Desloges, le 13 novembre, sur "Paul Bourget", où la tenue morale du célèbre romancier est rabrouée avec force arguments, sujet qui n'était pas encore épuisé à cette époque.

Mais dans ces joutes, on évite les conflits de sentiments, on respecte les opinions, et l'on soulève des discussions où l'art tient évidemment la première place. Nous lisons que Jean Charbonneau, le secrétaire, dresse une liste des conférenciers qui, à tour de rôle, commenteront, à partir du 10 décembre, les idées les plus courantes, les plus universelles, les plus propres à instruire, comprenant une vue d'ensemble sur les mouvements scientifiques, sur les philosophies, sur les sciences naturelles, sur l'histoire de la littérature, sur les arts, sur notre histoire du Canada.

En dépit de la variété imposante des sujets qui figurent au programme un peu chargé, admettons-le, la poésie domine dans toute sa majesté. En effet, depuis quelque temps, les poètes redoublent d'émulation et affirment l'intention de se donner une allure plus originale, tâchant à renouveler leur propre fond, à raffermir la forme de leurs poèmes, s'inspirant des procédés modernes dans la conception de leurs œuvres. Décidément, depuis le début de l'année 1896, l'École s'oriente vers une vie nouvelle.

En 1897, le 10 février, on reçoit officiellement Emile Nelligan dont le bagage littéraire se résume encore à des ébauches où se trahit l'inexpérience. Pourtant, les poèmes "Berceuses" et le "Voyageur" lus à cette séance, sont des

pièces où s'affirment des dons exceptionnels. Ce même soir, où la poésie réclame la première place, comme d'habitude d'ailleurs, on continue cependant la série des conférences commencées en 1896.

Un courant généreux anime les membres de l'École qui, mise en confiance, parle de s'occuper de la publication d'un livre : "Le livre d'or de l'École littéraire", ou plutôt les futures "Soirées du Château de Ramezay". Ce projet, plusieurs fois agité, n'est pas immédiatement mené à bonne fin.

Entre temps, l'élection du 10 mars 1898 reporte Germain Beaulieu à la présidence et donne un nouveau secrétaire : E.-Z. Massicotte. Cette réunion présente un cachet d'importance inaccoutumé. On y annonce un événement qui aura de sérieuses conséquences, nous le constaterons bientôt. La société numismatique de Montréal nous ouvre les portes du Château de Ramezay. Nous y tiendrons désormais nos séances hebdomadaires.

Dans un décor imprégné du passé de notre histoire, nos délibérations prendront un caractère d'une belle gravité. Les archives mentionnent une première réunion au Château de Ramezay en date du 22 avril 1898. À cette époque, la plus importante peut-être de son histoire, vingt-deux membres fréquentent nos réunions. Ce sont : Germain Beaulieu, président; E.-Z. Massicotte, secrétaire; Jean Charbonneau, Firmin Picard, rédacteur de l'ancien "Monde Illustré", Louis-L. Béliveau, G.-W. Dumont, qui fut un digne trésorier pendant de longues années; Arthur de Bussièrès, Albert Ferland, Henri Desjardins, le docteur J.-M. Legault, Wilfrid Larose, Alban Germain, Gustave Comte, Alphonse Gingras, Raoul Leduc, J.-G. Boissonneault, le docteur Pierre Bédard, Gonzalves Désaulniers,

J.-A.-M. Denault, Charles Gill, L. de Montigny, et Emile Nelligan. Si nous remarquons le nom de Gonzalve Désaulniers sur cette liste, c'est qu'il fut admis à l'École à une séance du 29 avril 1898, à laquelle, fait remarquable, Louis Fréchette fut en même temps élu président d'honneur. A la fin de cette année, si on y ajoute Antonio Pelletier, Hector Demers et A.-H. de Trémaudan, membre correspondant, les archives mentionnent vingt-cinq noms.

Imposante assemblée de jeunes esthètes qui manifestent non seulement une grande ferveur, mais qui fournissent déjà des travaux d'une valeur inégale, sans doute, pleins des promesses assurément et où se révèlent des qualités réelles.

De septembre 1896 à juin 1898, dans un espace de deux années, par conséquent, l'École tient trente-trois séances régulières. Il y est lu cinquante-huit poèmes environ et vingt-trois travaux en prose. Vingt-six conférences y sont données sur les sujets que nous avons mentionnés précédemment, huit critiques sous forme de conférences, sans compter les discussions libres que le hasard fait naître en bien des occasions sur l'universalité des mouvements dans toutes les sphères de l'activité humaine.

Les quelques années qui vont suivre donneront aussi des preuves d'une grande activité et seront fécondes en travaux de toutes natures, nous le constaterons bientôt. L'École est remplie d'espoir. En 1898, elle continue à tenir ses séances au Château de Ramezay sous la présidence de Germain Beaulieu, réélu le 14 septembre. Elle sent ses forces s'accroître, puisqu'elle deviendra bientôt un corps reconnu par les autorités publiques, Gonzalve Désaulniers, Wilfrid Larose et E.-Z. Massicotte ayant été chargés offi-

ciellement de lui rédiger une constitution et de lui donner un nom définitif. Les réunions sont de plus en plus nombreuses et présentent un caractère de vitalité exceptionnelle.

Le 6 novembre 1898, forcé par des circonstances indépendantes de sa volonté, Germain Beaulieu démissionne comme président. On doit procéder sans retard à une nouvelle élection. Après trois ballottages qui donnent un nombre égal de voix à G.-W. Dumont et à Jean Charbonneau, on remet l'élection au 25 novembre suivant. Wilfrid Larose est alors élu président à l'unanimité des suffrages.

Grâce à l'esprit pratique et entreprenant de ce président, l'École va connaître de nouveau une ère de prospérité, un des moments les plus représentatifs peut-être, le plus efficace sans doute de toute son existence, puisqu'alors, placée décidément devant le grand public, elle créera ainsi une impression de force et de cohésion comme on n'en connut jamais dans le passé, comme n'en laissa guère aucun groupe littéraire, et sa visible activité aura une répercussion non seulement au sein de notre cénacle même, mais sur la jeunesse du dehors qui en suivit l'évolution.

* * *

Nouvelles étapes : séances publiques.

Pendant tout le temps que le Château de Ramezay abrite l'École, elle jouit d'un prestige certain. Quoi qu'on en dise, Wilfrid Larose, le nouveau président, à qui on ne put jamais refuser une énergique détermination dans l'accomplissement de ses actes, et qui possédait à un haut degré le sens des réalités, pose, dès l'ouverture de l'année

1898, les grandes lignes d'un programme chargé, mais qu'il entend mettre à exécution.

Au début du mois de septembre, on décide d'inaugurer une série de conférences publiques. Le président annonce officiellement que Louis Fréchette, notre premier conférencier lira son drame "Véronica" à une première soirée littéraire de l'École fixée au 29 décembre prochain. Entre temps, plusieurs poètes choisissent minutieusement les poèmes qui feront les frais de cette soirée. Henri Desjardins dira "La Chanson du Fer" et "Proverbe"; Arthur de Bussièrès, "Les Voix du Destin" et "Soirées allemandes"; Emile Nelligan, "l'Idiot aux Cloches" et la "Romance du Vin"; Albert Ferland, "Le Poète" et "Question folle"; E.-Z. Massicotte, "La Rose de la Bouche" et "Timidité"; Gonzalve Désaulniers, "La Fille des Rois", "Caprice" et "Le Roc Percé"; Jean Charbonneau, "Valse de Chopin" et "Le Vase grec"; enfin, Charles Gill dira "Sonnet à La-martine" et "L'Aigle".

Le 14 décembre, — pour ne pas perdre de temps, — on propose la lecture de dix pages du dictionnaire par semaine, dans le but d'initier les membres de l'École aux secrets de la philologie et d'augmenter ainsi le bagage restreint de leurs connaissances.

Puis, la question des cours privés vient à l'ordre du jour. Plusieurs conférenciers s'inscrivent. Ce sont : Jean Charbonneau qui parlera de l'histoire de la littérature; G.-W. Dumont, de l'histoire du Canada; Gonzalve Désaulniers, de l'architecture, la peinture et la sculpture; E.-Z. Massicotte, de la botanique; et Arthur de Bussièrès, de l'astronomie. Comme on peut le constater, la variété d'un pareil programme — peut-être prétentieux — fait en tout cas augurer une année fructueuse.

Enfin, la veille de la séance publique, le 28 décembre, le président nous fait part des invitations adressées à tout notre public intellectuel. On augure un succès sans précédent.

L'École ne fut pas déçue. Ceux de notre génération se rappellent encore avec émotion cette première soirée publique qui eut lieu dans une des salles antiques du vieux Château de Ramezay, le 29 décembre 1898. Un auditoire sélect s'y était réuni. Comme à la "première" d'une pièce longtemps attendue et à laquelle on a fait "l'article", on s'était disputé les places. Cet empressement s'explique d'abord par la présence, ce soir-là, de Louis Fréchette.

L'auteur de la "Légende d'un Peuple" portait, à cette époque, le nom plein de responsabilité de "poète national", et l'on peut comprendre la curiosité du public à venir entendre lire un drame romantique : "Véronica". Mais Fréchette n'était pas le seul attrait de cette soirée. On avait voulu connaître les jeunes poètes dont les œuvres n'avaient pas encore connu la publicité, pour la plupart, du moins. L'enthousiasme avec lequel on les accueillit, les acclamations de cette foule sympathique nous démontrèrent l'importance qu'elle attachait à de semblables manifestations intellectuelles.

Plusieurs poètes, avec la sincérité de leur âge, venaient chanter leur joie de vivre; d'autres, imbus de romantisme, étalaient leurs douleurs ou leurs ressentiments. Mais il n'importe. Ce fut l'apothéose de la poésie sous toutes ses formes, et l'auditoire écoutait religieusement emporté par la cadence des rimes. Ce fut, en tout cas, la consécration de l'École. Le lendemain, la presse sans restriction ne lui ménagea pas les louanges et les encouragements.

"La Patrie" de Beaugrand déclarait : "Ce qui distingue ces travaux, c'est l'originalité réelle. Dans tout ce qui a été dit hier, il y avait une pensée personnelle et personnellement exprimée. A dater d'aujourd'hui, grâce à l'École littéraire, les "jeunes barbares" que Buies a fouaillés sont morts. De leur cendre est sortie une pléiade d'artistes convaincus et consciencieux."

L'éloge eut une répercussion dans le grand public. L'École exultait. À telle enseigne que, remplie d'un légitime orgueil devant un pareil succès, elle annonça une autre soirée dans le large amphithéâtre du Monument national pour le 24 février suivant. Le choix d'une salle plus vaste, mais surtout le nom du conférencier y avait attiré encore une foule considérable. L.-O. David était ce conférencier. On a dit avec raison que l'écrivain régionaliste "ne traduit pas seulement le reflet de tous les aspects du sol natal, mais qu'il réalise une foule d'impressions ancestrales." Il est, comme l'ajoute Maurice Barrès, l'aboutissement des morts. Il en propage la parole et inspire un patriotisme dont il nous a transmis la flamme immortelle.

L.-O. David qui la voulait perpétuer de génération en génération, parce qu'il aimait sa race d'un amour sans borne, parla, ce soir-là, d'une époque inoubliable de notre histoire, celle de Papineau et de Lafontaine, ces géants qui, à l'époque la plus angoissante de notre existence nationale, se firent les ardents défenseurs de l'idée française en Amérique. À l'intérêt que présentait une pareille conférence, s'ajouta la verve juvénile de toute une pléiade de poètes que le public accueillit encore avec les marques de la plus authentique cordialité.

Encouragés par un pareil accueil, nous revenions au Château de Ramezay et, le 7 avril 1899 suivant, Jean

Charbonneau présentait une étude sur le symbolisme en France. Imbu de la théorie de l'art pour l'art, pénétré de la beauté des formes parnassiennes et inspiré par sa fidélité à des procédés qui lui étaient chers, il exprima avec véhémence des opinions subversives sur un mouvement littéraire d'une époque qui a depuis, comme on le sait, simplement rénové la poésie française. Pleine de ferveur, la jeunesse blâme aujourd'hui ce qu'elle louera demain. Jean Charbonneau n'a pas manqué depuis de répudier les idées défendues alors.

Souvent peu respectueuse pour les innovations hardies, la jeunesse se heurte à des idées préconçues avec un entêtement qui fait sourire, mais qui nous porte quand même à l'absoudre. A vrai dire, notre public lettré de cette époque plus peut-être que celui de nos jours, ayant reçu une éducation plutôt classique, recherchait l'ordre avant tout, la simplicité et la clarté qui ont fait naître tant de chefs-d'œuvre et contribué à la gloire de la littérature française; il était peu disposé à admettre l'opportunité d'une réaction qui, d'après un critique, "s'efforçant de scruter les secrètes affinités des choses avec l'âme", emploie, pour communiquer avec le monde extérieur, des modes d'expression obscurs où le symbole joue un rôle de premier plan. Parce que opposé à de pareilles théories, le conférencier fut écouté attentivement et avec toute la bienveillance qu'on accorde à la jeunesse enthousiaste et combative.

Cette conférence fut suivie de la lecture de quelques contes de Louis Fréchette, de nouveau l'invité de l'École, et de plusieurs poèmes chaleureusement accueillis.

Enfin, pour clore la série, le 26 mai de la même année, Wilfrid Larose commentait un discours alors célèbre aux

États-Unis, de Chamcey Depew, sénateur américain, prononcé au collège Eastman de New-York. Ces commentaires, hors-d'œuvre parfaits, débités dans une enceinte où le rêve doit l'emporter sur l'action, étaient un étrange plaidoyer contre toute idée spéculative. L'éducation technique, au dire du conférencier, doit contrecarrer l'esprit de recherche scientifique ou les inclinations artistiques qui n'apportent, d'ailleurs, que profondes déceptions et ne réussissent à faire de l'homme qu'un inutile, ennemi du sens pratique, cette arme serviable lui procurant ici-bas les richesses matérielles et une puissance de domination qui en fera le dieu de l'univers. Sans doute, l'auditoire interpréta diversement ces aphorismes présentés avec un flegme imperturbable; mais Larose, pince-sans-rire à toute épreuve, ne s'émut pas outre mesure et termina au milieu d'un silence significatif.

Ironie des choses ! Emile Nelligan était présent, ce soir-là. Sans laisser le temps au public de se remettre d'un malaise certain, il lança tout d'un trait, comme en manière de protestation, les strophes de quelques-uns de ses poèmes. Troublant contraste ! Lorsque le poète, crinière au vent, l'œil enflammé, la voix sonore, clama :

Les cloches ont chanté; le vent du soir odore . . .

Et pendant que le vin ruisselle à joyeux flots,

Je suis si gai, si gai, dans mon rire sonore,

Oh ! si gai, que j'ai peur d'éclater en sanglots,

ces vers vibrants de sa "Romance du Vin", ce fut un délire dans toute la salle. Des acclamations portèrent aux nues ces purs sanglots d'un grand et vrai poète.

Et ce fut comme un chant du cygne, car les séances publiques de l'École avaient vécu. Mais le souvenir en

persista longtemps. Le public regretta ces manifestations intellectuelles, à un moment visible de transition où l'École devait s'entourer d'une atmosphère favorable à son développement et d'une élite disposée à s'intéresser au but qu'elle se proposait d'atteindre. L'intéresser à nos travaux devenait aussi pour l'École comme la condition de sa durée et comme le moyen le plus sûr d'empêcher le ralentissement de ses forces vives.

Le fait de clamer dans le désert ne doit et ne peut produire qu'un vain écho jamais entendu. Tout groupement intellectuel quelconque appelle l'encouragement d'une élite capable de le comprendre et de l'aider, comme tout livre demande des lecteurs qui en retiennent les beautés et en répandent les idées. Tout groupement intellectuel doit répandre des idées que le public partage ou réprouve. C'est par la diffusion de leurs œuvres et par la connaissance qu'on en acquiert que les jugements se forment sur la valeur des écrivains, sur les conceptions artistiques d'une époque.

En amenant peu à peu le public, le nôtre, à suivre le progrès intellectuel d'un moment, nous comptons l'habituer à considérer la littérature non comme un passe-temps, mais comme inhérente à notre existence nationale. Amener peu à peu une élite à suivre la marche progressive de nos efforts intellectuels, c'était, d'après nous, créer une collectivité agissante et apte à encourager les productions de nos écrivains, à les lire et à travailler à leur diffusion. Nous rêvions de continuer ces séries de conférences et de créer ainsi ce milieu où nous aurions joué le rôle que joue actuellement l'Alliance française en notre province; mais en raison précisément de ce milieu et de l'époque même où nous vivions, des circonstances, des difficultés à vain-

cre, nous ne pûmes donner suite au projet opportunément conçu, malgré toute la bonne volonté qui nous animait. Nous l'avons toujours regretté.

* * *

"Les Soirées du Château de Ramezay".

L'historique de ces quatre séances publiques nous ayant un peu éloignés des réunions hebdomadaires de l'École, il nous faut revenir au début de janvier 1899. Jusqu'aux vacances, on siège régulièrement au Château de Ramezay. Outre l'admission de Antonio Pelletier, le 3 février, et de Hector Demers, le 17 du même mois, notre cénacle, tout en augmentant son effectif, devient une corporation, la cité de Montréal lui ayant octroyé, en mars, les privilèges auxquels toute société a droit lorsqu'elle en fait la demande.

Toujours active, l'École manifeste un regain d'effervescence. Chacun de ses membres devra présenter des travaux de tendances et de formes variées, en prose ou en vers, et qui seront lus aux séances ultérieures. Nous revivons des jours fructueux. Il s'effectue un substantiel labeur, puisqu'il a été décidé de publier un volume collectif dont le titre choisi est d'abord "L'École littéraire, 1898-99", mais qui deviendra définitivement "Les Soirées du Château de Ramezay".

Sans interruption jusqu'en juin, un grand nombre de pièces de tous genres sont soumises, critiquées, acceptées ou refusées. La publication prochaine d'un livre est pour nous un véritable stimulant. Tous, dans la mesure de notre talent, nous voulons y figurer avec honneur. Aussi, l'émulation ne manque pas de faire naître un bon esprit

de cohésion et maintient la ferme volonté de provoquer un événement littéraire d'une importance exceptionnelle.

Le 9 septembre 1899, l'École reprend ses séances au Château de Ramezay. Wilfrid Larose se voit confirmé dans la charge de président et E.-Z. Massicotte reste secrétaire. Un comité de critique est chargé de juger en dernier ressort les travaux qui devront faire partie du prochain volume. Il se compose de Wilfrid Larose, de E.-Z. Massicotte, de Jean Charbonneau, de Charles Gill auxquels on adjoint Germain Beaulieu, de nouveau revenu, après une longue absence forcée. En même temps, on décide que seuls les membres de notre groupe auront le privilège de collaborer à ce livre qui devra, annonce le président, paraître aux environs de janvier 1900.

Le comité travaille sans relâche. Toutefois, le 6 du même mois, comme certains retards se produisent dans l'apport des pièces promises, et afin de hâter la publication du livre, il est proposé que Wilfrid Larose, le président, en assumera les responsabilités financières. Il en aura la propriété exclusive, moyennant l'obligation de sa part d'en distribuer certains exemplaires aux collaborateurs et une centaine aux journaux. Mais en dépit de toute la vigilance apportée à sa mise en page, le livre ne paraîtra qu'au printemps de 1900.

"Les Soirées du Château de Ramezay", recueil de forme anthologique, et considéré dans le recul des ans, présente plutôt un intérêt de curiosité. En réalité, il ne donne que l'impression d'une suite d'essais trahissant pour la plupart l'inexpérience de la jeunesse. Il ne s'applique à défendre ni système ni aucune école en particulier : il est éclectique et dénote des tendances diverses. Nous pourrions peut-être risquer l'opinion qu'il ouvre une ère nouvelle, si

l'on fait le procès de cette époque où notre littérature croupit dans un état voisin de l'inertie. Il atteste sûrement de bonnes intentions. Les poètes qui y figurent sont loin d'avoir donné la pleine mesure de leur talent. L'avenir nous le démontrera. Tous y accusent des préférences et défendent assez gauchement des procédés qui leur sont chers. Ils veulent ajouter quelques richesses à notre littérature. Les nouvelles écoles françaises passionnent cette génération, la nôtre, dont les yeux se sont desillés devant le panorama grandiose de cette fin du XIXe siècle.

Visiblement, nos jeunes écrivains ont subi des influences trop opérantes qui traversent leurs essais, mais ils démontrent aussi, et avec une attendrissante bonne volonté, qu'ils cherchent à s'orienter vers des conceptions plus hardies et plus vivaces que celles de leurs devanciers. Ils éprouvent, et c'est à leur louange, comme une sorte de crise de conscience devant le relâchement déplorable de nos lettres à cette époque; ils prennent position afin de relever les courages abattus et s'insurgent contre la coupable indifférence des contemporains à l'égard de toutes productions intellectuelles.

En préfaçant ce livre, Charles Gill en a souligné en peu de mots la noble intention : "D'autres souvenirs plaisent dans l'enceinte de ces murs du Château de Ramezay, dit-il. Il s'y attache comme la hantise de toute une époque glorieuse. Les plus grands sont là dans leurs cadres. Monsieur de Montcalm ! tout n'est pas fini ! . . . Monsieur de Lévis ! nous avons ramassé les tronçons de cette épée, et nous en avons fait des styles. Certes, en la brisant, vous ne croyiez pas que l'on apprendrait à écrire et à penser en français à Ville Marie en mil neuf cent !"

Apprendre à écrire et à penser en français en l'an mil neuf cent, comme à toutes les époques de notre existence nationale, telle devait être notre journalière ambition, et tous, nous voulions démontrer l'importance que présenterait une œuvre publiée à un moment propice. Gill se faisait donc l'écho de l'École littéraire et exprimait dans sa préface nos plus intimes pensées.

Il ajoutait : "Les fleurs sacrées des bords de la Seine que nous voulons cultiver ici, ont à souffrir de la neige et des grands vents; pourtant, si elles sont chétives, l'espèce en est bonne : elles s'acclimateront. Nous verrons à ce qu'elles ne meurent pas." Ces paroles sont, à cette époque, un énergique appel à l'initiative d'un groupe, à l'idéal de toute une jeunesse. Elles donnent raison à nos amis de France qui déclarent que notre apport intellectuel à la mère-patrie est le signe même de la survivance française dans les colonies et, par conséquent, "une prolongation d'une vie meilleure de l'humanité."

* * *

Au ralenti.

La publication des "Soirées du Château Ramezay" reste donc le principal événement de l'année 1900. Peu après, notre cénacle éprouve une sorte de ralentissement que, d'ailleurs, les circonstances justifient. L'éloignement involontaire de plusieurs de ses membres est une cause de la diminution de ses forces actives. Les réunions s'espaçant. D'ordinaire suivies régulièrement, on se voit dans l'obligation, pour quelque temps, du moins, de les réduire à deux ou trois mensuellement.

Dans la suite, le travail de chaque séance s'accomplit avec moins d'activité. Appelée ailleurs, une partie de

cette jeunesse se disperse. Les nécessités de la vie la divise. Il semblerait qu'on se désintéresse des destinées de l'École. Il n'en est rien pourtant. Ceux de la première heure ne l'abandonnent pas au découragement. Comme pour en stimuler l'enthousiasme, Honoré Beaugrand, alors directeur de "La Patrie", nous reçoit chez lui avec une courtoisie toute française. Le geste bienveillant de notre hôte démontre clairement qu'au dehors on n'hésite pas à encourager notre groupe qui mérite qu'on s'y intéresse.

Le silence momentané de l'École n'indique certes pas qu'elle se refuse à affronter de nouvelles aventures et qu'elle abdique tout droit à l'existence. Si des raisons indépendantes de sa volonté obligent plusieurs de ses adeptes à s'éloigner d'un cénacle qu'ils ont fréquenté avec amour, d'autres, plus en mesure de l'appuyer, travaillent à sa survivance.

Vers 1901, l'École se voit sans local, les portes du Château de Ramesay lui ayant été fermées. Cet incident ne l'empêche pas pourtant de reprendre des forces et de combler le vide causé par la disparition de certains de ses membres. Elle en vient peu à peu à compter dans son sein une vingtaine environ d'écrivains, nouveaux et anciens, nombre qu'elle n'avait jamais atteint depuis sa fondation.

Si, apparemment, moins de travail semble s'accomplir au cours des années qui vont suivre, et si l'École paraît s'isoler, il ne faut pas croire cependant qu'elle s'étiole. Des œuvres se préparent dans la solitude du cabinet, et ceci est de nature à démontrer qu'elle ne se meurt pas. D'autres causes concourent aussi à son ralentissement. Il faut tenir compte que, dans notre milieu, où la littérature ne nourrit pas son homme, il est bien difficile, sinon impossible, de maintenir longtemps une agglomération de jeunes

esprits en un groupe homogène entièrement et journellement dévoué à la cause des lettres. Nous en avons eu la preuve lors de la fondation de l'École.

Comme nous le disions plus haut, beaucoup de jeunes hommes parmi ceux de la première heure ne se rendirent à notre appel que pour satisfaire une simple curiosité de spectateur et ne revinrent jamais à nos réunions. Cela se comprend par le fait que pressés de nous entourer très vite de néophytes, nous nous étions adressés à tout le monde, à tous ceux, du moins, que nous croyions capables de tenir convenablement une plume. Une semaine ne s'était pas écoulée que le plus grand nombre nous avait désertés pour ne plus revenir. Ballottés par des courants divers, presque tous se sont éloignés d'un milieu qui ne pouvait guère leur offrir de satisfactions matérielles. Faut-il les en blâmer ?

Les mêmes raisons qui se manifestent dans tous les pays entravent l'essor de tout groupe en formation. Ne doivent-elles pas nous apparaître, dans l'ordre ordinaire des choses, comme inévitables ? Une série d'autres causes, d'innombrables circonstances qui tracent une route aux uns, orientent aussi les autres vers des destinées contraires. Toujours et partout, l'éducation première, les impressions reçues, le milieu où s'ébat l'adolescence, les nécessités du moment, tout concourt à imprégner fortement les imaginations et exerce sur les volontés une contrainte à laquelle nul ne peut échapper. Il se dilue dans l'atmosphère où nous vivons des effluves mystérieux dont notre âme reçoit comme une profonde empreinte et qui influent sur notre vie entière.

Ainsi se créent les destinées. Tous nous devons suivre une voie souvent opposée à nos goûts, selon l'heure et

l'époque dans laquelle nous avons évolué, selon les influences subies et selon l'état moral et intellectuel de l'époque où nous vivons. En outre, il n'est pas donné à tout le monde de se livrer à la culture des lettres. Si quelques-uns des premiers de l'École à sa formation manquaient de vocation littéraire, il n'en faut pas accuser le destin. Nous ne naissons pas avec les mêmes talents, avec le même tempérament; il arrive que, contre tout avertissement préalable, certains jeunes hommes se croient les aptitudes qui leur font défaut et que, malheureusement, ils dévient de la voie qui semblait leur être assignée.

Remarquons-le aussi en passant, — et il est bon d'en parler ici, — l'inégalité des talents dans la composition des groupes n'est pas un fait nouveau dans l'histoire des littératures qui doive nous surprendre. De tous temps, les groupes se sont composés d'éléments divers, ce qui est loin de présenter un manque d'équilibre ou un signe de faiblesse dont il faille tenir compte. Depuis sa fondation, l'Académie française, la plus représentative dans l'espèce, s'est souvent entourée de personnalités sans éclat, sans relief et dont la génération suivante oublie et les noms et les œuvres. L'Académie n'en représente pas moins les traditions françaises dans ce qu'elles ont de plus pur et de plus durable. De toute évidence, un groupe ne saurait se composer que de génies, loin de là, ce qui lui conférerait une prééminence qui demeure hors de tout pouvoir humain.

Afin d'illustrer ces vérités, disons que des écrivains de la classe de W.-A. Baker, l'auteur du "Disque d'Airain", s'ils ne nous donnent pas la complète jouissance que nous offre la poésie portée à un haut degré de perfection; si, dans l'ensemble de leurs œuvres, ils ne sont pas, dans le

vrai sens du terme, absolument représentatifs d'un groupe, d'une idée ou d'une époque, ils n'en restent pas moins dignes de respect, parce que, comme Baker, par exemple, ils furent des passionnés de l'art sous toutes ses formes, des éclectiques épris de la pensée universelle, celle qui n'a pas de patrie parce qu'elle doit rayonner dans toute âme avide de vérité; parce que, dès les premiers balbutiements de l'École en formation, ils furent des enthousiastes sincères, rêveurs perdus dans la contemplation de toutes les beautés, s'ils ne les ont pas traduites en des formules définitives.

L'œuvre d'un historien qui se nomme Georges-W. Dumont, ne souffrirait, certes pas, de comparaison avec ces constructions magiques dont les ouvriers ont exhumé, à force de les chercher, les faits profondément ensevelis dans le passé; mais un homme comme Dumont demeure quand même un précieux auxiliaire, parce que toute sa vie, sans surseoir, il n'a cessé d'apporter à notre groupe sa journalière collaboration, sa bonne foi, son optimisme réconfortant, sa sincérité, son désintéressement et le meilleur de ses forces vives.

Des poètes de la catégorie des Antonio Pelletier, des Alphonse Gingras, des Denys Lanctôt, des Alfred Déloges, des Henry Desjardins, etc., qui n'ont pu donner leur pleine mesure, ou d'autres même qui manquaient de vocation artistique, n'ont rien ajouté à la gloire de notre groupe naissant ou à son rayonnement futur; mais leur seule présence, leur encouragement, leur jeunesse combative et souriante nous furent un précieux appui dans l'accomplissement d'une œuvre que le destin semblait vouer peut-être à un échec certain, tant il est vrai que les groupes subis-

sent les perturbations auxquelles sont exposées les choses humaines.

Et pour en revenir à ce que nous exprimions plus haut, ajoutons que l'intention d'un groupe ne doit pas être, d'ailleurs, celle de se croire arrivé à la perfection par la seule agglomération d'éléments contraires ni de ne posséder que des phénomènes intellectuels, mais de se vouer plutôt à atteindre un but, de solliciter la coopération d'un certain nombre de bonnes volontés, d'une collectivité de talents divers travaillant à réaliser une ambition et, conséquemment, à se donner une commune orientation pour le progrès de l'ensemble.

Il faut affirmer que cette loi universelle de l'inégalité des valeurs dans la composition des académies, des groupes et des écoles, inhérente à leur existence, puisqu'ils tirent leur force d'éléments disparates, est comme le souffle indispensable qui préside à l'harmonie de l'ensemble. Donc, à l'existence des groupes durables, bien des causes en retardent l'éclosion complète, et produisent des ralentissements qu'aucune volonté humaine ne saurait entraver. Privilégiés doivent nous apparaître les cénacles capables de surmonter les difficultés sans nombre que les circonstances dressent sur leur route, et d'arriver quand même à se survivre.

* * *

Renouveau.

Nous sommes en 1901. Comme nous le disions, la dispersion d'un bon nombre de nos membres, l'absence momentanée de plusieurs autres, tout contribua à entourer l'École littéraire d'un silence prolongé. De cette date au 9 octobre 1904, aucun signe n'indique au public

qu'elle tient des séances régulières. Elle ne se révèle par aucune manifestation extérieure non plus. Pourtant, elle existe toujours.

D'après nos souvenirs, le travail alors accompli nous prouve qu'elle est loin de n'avoir donné que des promesses. Plus que jamais elle lutte et veut maintenir sa place au soleil. En dépit du nombre restreint de ses membres, la plupart orientés vers des destinées contraires, elle s'élève à ne pas devenir la proie définitive du grossier matérialisme dont la poignante emprise est un obstacle à toute spéculation de l'intelligence. Devant l'abandon où elle se trouve, elle a sans doute réfléchi sur cette dure vérité que, dans notre pays, plus qu'en tout autre, peut-être, la pratique de l'art sous toutes ses formes est un jeu qui présente ses dangers, parce qu'elle ne rencontre pas l'approbation du grand nombre. Il faut, certes, avoir la vocation pour s'y livrer complètement.

Nos compatriotes, en effet, — et ils ne se privent pas de se prononcer à ce sujet, lors de la création de notre groupe, — n'admettent pas qu'un jeune homme destiné aux diverses professions en honneur dans notre province de Québec, puisse, en même temps, s'adonner librement à la littérature. En France, ce fait est connu depuis longtemps, les hommes de profession, les politiques et bien d'autres, sont parfois des penseurs considérables, des philosophes reconnus, des littérateurs célèbres, et se font une réputation qui dépasse souvent les frontières. Il est inutile d'en donner des exemples pris dans le dernier siècle. Mais, chez nous, une sorte de défiance avertie trouble les esprits. On se méfie d'une alliance de la politique, du droit ou de la médecine avec la littérature.

On nous apprend à devenir plutôt des hommes d'action et non des rêveurs, parce qu'on s'imagine que l'action s'oppose résolument à l'empire du rêve, et que les œuvres de l'intelligence deviennent surtout comme des produits livrés à tout hasard pour la seule satisfaction des oisifs. Vers 1895 et vers 1900, cette opinion lourde de conséquences et accréditée chez nous, y avait depuis longtemps déjà force de loi et y exerçait une contrainte traditionnelle.

Mais en dépit des opinions et de l'état des esprits, ceux de nos contemporains restés fidèles à la culture des lettres, rêveurs incorrigibles, confiants en leur étoile, travaillent avec ardeur à l'élaboration d'une œuvre future et, se plaçant au dessus des préjugés courants, vont de nouveau se sacrifier pour le triomphe de ce qu'ils ont l'audace d'appeler une noble cause. Ce désintéressement nous indique assez qu'un souffle régénérateur va animer l'École et la ressusciter de ses cendres, si l'on admet qu'elle est déjà morte. Ces écrivains ont peiné dans l'ombre, leurs œuvres nous le prouvent, car elles ont conquis une place enviable dans notre histoire littéraire.

Mais poursuivons. Au cours de l'année 1904, sept importantes réunions sont tenues, et plus que jamais on s'intéresse au sort de notre cénacle. Les plus tenaces s'essaient à lui infuser du sang nouveau et, profitant de l'expérience du passé, apportent un dévouement qui a pour effet de remonter les courages chancelants. Après donc plusieurs années de calme, à la date du 9 octobre 1904, neuf membres de l'ancienne École se retrouvent : Charles Gill, Gonzalve Désaulniers, Jean Charbonneau, G.-W. Dumont, Hector Demers, L.-J. Doucet, Albert Ferland, Germain

Beaulieu et Albert Lozeau qui n'appartient à notre groupe que depuis peu de temps.

Fraternité des âmes, disions-nous. Heures précieuses où tous les anciens restent unis dans la plus sainte des aspirations et où ils travaillent ensemble à atteindre un idéal commun. Tels se sont rencontrés, en 1904, ces fondateurs de l'École demeurés fidèles à la même cause.

C'est sous le coup d'une commune émotion qu'un soir du mois de novembre suivant, nous nous réunissions chez le poète Lozeau, l'auteur du "Miroir des Jours". Les archives n'en rapportent pas les incidents, mais nous nous rappelons combien cette rencontre nous avait encore une fois unis dans une touchante fraternité. Un malaise étrange, en effet, nous envahit et nous contraignit à la vue de ce malade incurable que nous savions condamné pour toujours à la torture, et nous avions gardé un mélancolique souvenir de cette soirée.

Durant les années 1905 à 1908, nouveau silence. Aucun événement important ne s'est produit, car les archives restent muettes sur cette période obscure. A une séance convoquée le 7 juin 1908, chez Jean Charbonneau, on propose de changer le nom de l'École en celui d'académie canadienne. Ce projet avorte. On remet aussi en lumière la question des conférences publiques : la proposition n'a pas de suite. Plusieurs projets semblent devoir être mis à exécution et l'espérance renaît. On réveille l'idée de publier un nouveau volume collectif; on émet même l'intention d'écrire l'histoire de notre groupe depuis sa fondation.

Un comité est instantanément nommé composé de Jean Charbonneau, de G.-W. Dumont et de Germain Beaulieu, qui s'occupera du futur volume collectif. Charles

Gill demande que l'on commence immédiatement la lecture des poèmes et des travaux en prose de l'œuvre projetée. Elle portera le titre de "Soirées du Château de Ramezay", (deuxième série). Gabriel Hanotaux, de l'Académie française, sera prié d'en faire la présentation et Gonzalve Désaulniers en écrira la préface. L'année 1908 est en partie consacrée à la préparation du nouveau volume. Nouvel avortement d'un projet plein de promesses. En dépit de ces déceptions ajoutées à des tergiversations sans résultats, cette nouvelle année nous fait quand même entrevoir une renaissance de l'École qui revoit les beaux jours du passé.

Elle va en effet retrouver l'éclat de sa splendeur première, grâce à l'élan qu'elle se donne en augmentant le nombre de ses membres et par la publication d'une revue, ce qui va encore une fois la signaler à l'attention publique. Entre temps, le 20 septembre, Germain Beaulieu revient à la présidence. Trois poètes nouveaux entrent à l'École et lui apportent l'appui de leurs dons précieux. Ce sont Albert Dreux, Englebert Galèze, (Lionel Léveillé), et Alphonse Beauregard, les deux premiers admis le 18 octobre, et le dernier, le 27 novembre suivant. Notre groupe va se retrouver au grand complet, car il ajoutera bientôt à sa liste d'autres noms dont le prestige ne manquera pas de lui être profitable.

Le 28 octobre, on décide donc la publication d'une revue sous la direction absolue de l'École. On en discute les grandes lignes le 2 novembre. Un comité est institué, le 20 novembre, qui en assumera la rédaction, composé de Jean Charbonneau, d'Albert Ferland et de Hector Demers, le secrétaire en ce moment. Le premier numéro devant paraître dans les premiers jours de 1909, n'est, de

fait, lancé dans le public que le 22 janvier 1909. Le secrétaire de la rédaction est Germain Beaulieu. Charles Gill en rédige l'article-programme. Revue mensuelle, elle portera le nom de "*Terroir*".

Un autre évènement vient renforcer le prestige de l'École. En cette année 1909, Germain Beaulieu, alors secrétaire du bureau de direction de la société mutuelle d'assurance "Les Artisans", en obtient l'hospitalité pour ses camarades toujours nomades et sans local. Cette société avait alors son siège d'administration angle des rues Notre-Dame et Saint-François-Xavier. Une salle spacieuse nous permit de réunir confortablement les anciens et les nouveaux membres de notre cénacle. Un bien-être inespéré provoqua une recrudescence de nos enthousiasmes.

Malheureusement, l'existence du "*Terroir*" fut de courte durée. (Onze numéros). On trouve facilement la cause de son insuccès dans le fait qu'un nombre très restreint d'abonnés participe à son expansion. Le public, le grand public encourage fort peu de pareilles revues littéraires en raison de leur allure et de leurs tendances qui n'intéressent qu'une élite choisie. Il n'aime guère les journaux dont la tenue est aussi exclusive et qui refusent obstinément, comme le "*Terroir*", d'insérer dans ses colonnes les annonces commerciales ou autres si rémunératrices en toutes occasions. Il sacrifie la tenue artistique d'un journal à l'information tapageuse, à l'actualité, pourvu qu'on la lui présente sous une forme sensationnelle, et pourvu qu'on étanche sa soif jamais satisfaite du fait divers même dénaturé au détriment de la vérité.

La poésie, quelle que soit sa valeur intrinsèque, à tous les moments de notre histoire littéraire, subit une désaf-

fection au profit de préoccupations étrangères à sa diffusion. L'art sous toutes ses formes comme les subtilités de toute spéculation de l'esprit ont toujours fort peu passionné les gens de chez nous. Le côté utilitaire de l'existence présentera sans cesse plus d'attrait que la prétendue nécessité du pain de l'intelligence. Devant certains problèmes dont la solution immédiate satisfait les masses affamées, l'art se débat dans le rôle humiliant de parent pauvre à qui on jette les restes d'un banquet. Avant de nous livrer aux exercices intellectuels, nous nous complaisons de préférence dans la recherche des satisfactions matérielles.

Cela, d'ailleurs, s'impose comme une loi naturelle et profonde qui s'expliquera éternellement au sein des sociétés humaines. Dans un temps comme le nôtre où, a-t-on dit, tout est consacré "au rapport des choses", il faut admettre que "la place du poète se réduit toujours davantage, que la poésie flotte aux confins de l'indéfinissable, et que, peut-être, est là sa véritable patrie." S'il en est ainsi dans nos temps modernes, ne craignons pas de remonter à quarante années en arrière pour y trouver aussi le règne de l'indifférence et de l'histrionisme, chez nous comme dans tous les pays du monde.

Au passé comme au présent, chez les peuples riches en écrivains de toutes natures, la poésie demande une élite qui a des loisirs. Prétendrons-nous avoir chez nous une élite qui a le loisir de s'adonner au culte du Beau, quand nous savons qu'elle se livre à des passe-temps considérés comme plus utiles et plus rémunérateurs ? Pour attirer l'attention de notre public en général, nous ne le savons que trop, il faut posséder soi-même le véritable sens pratique, le flair de ses exigences du moment et se mettre au niveau de sa compréhension intellectuelle.

Or, comme conclusion pratique, une revue ou un journal qui veut réussir, ne doit guère s'adresser qu'au grand nombre. La grande circulation dépend de l'attention apportée à satisfaire l'appétit de tout le monde. C'est une garantie du succès. En France même où les revues abondent, comme nous le savons, elles n'atteignent la grande circulation que parce qu'elles s'appliquent à présenter de la variété, de l'universalité; elles étudient toutes les actualités, les opinions, parce qu'elles scrutent les réactions et dissèquent les événements; parce que toutes les questions politiques ou autres y sont agitées, parce que toutes les idées y défilent dans un immense panorama, parce que les tendances intellectuelles s'y étalent. Aussi, chacune d'elles recrute un public particulier qui en propage l'influence. Mais en France comme ailleurs, une revue où, mensuellement, collaborent vingt poètes, est, la plupart du temps, vouée à un échec certain. Ce commencement de siècle nous en a fourni de fréquents exemples.

Ne nous apitoyons donc pas outre mesure sur notre cas, quand nous savons que le même phénomène se produit dans d'autres pays où les revues uniquement consacrées à la poésie ne peuvent souvent échapper à l'insuccès, où les éditeurs à la mode avouent leur impuissance à vendre — en des périodes normales — les recueils de vers portant une signature connue ou même célèbre. Ajoutons qu'à des époques antérieures à la nôtre, l'empire du réel eut le pas sur l'empire de "l'indéfinissable", pour nous servir d'une expression chère à un critique moderne.

En outre de toutes ces raisons, le "*Terroir*", né dans un milieu indifférent, fut une entreprise de peu de durée parce que, comme toutes les revues de son genre, il ne reçut pas l'appui matériel suffisant qui lui assurât les

moyens de survivre et aussi, il faut bien le dire, parce qu'il ne répondait pas aux besoins d'un public désintéressé et, par conséquent, peu soucieux de son succès. Les journaux exclusivement littéraires — et ce fait est depuis longtemps admis — n'ont jamais pu se maintenir longtemps chez nous.

Si on en excepte "L'Opinion Publique" et le "Monde Illustré" dont la tenue spéciale à l'époque où ils parurent leur assura une assez durable expansion, aucune revue de ce genre ne put lutter avantageusement avec les grands quotidiens où notre peuple trouve la substance suffisante à sa soif de connaître.

Revue de cénacle, "*Le Terroir*" ne profita donc qu'aux membres de l'École. Il leur servit de tremplin, si nous admettons que le fait de soumettre leurs travaux littéraires à une rédaction collective fut un adjuvant profitable à leur perfectionnement intellectuel et artistique.

* * *

Quoi qu'il en soit, tous les membres de l'École littéraire ont, durant l'année 1909, collaboré régulièrement à cette revue. Sans défaillance, ils ont formé un bel ensemble, manifesté un noble désintéressement et gardé une haute tenue. L'expérience s'ajoutant à leur volonté de faire mieux, ils ont témoigné de leur amour d'une œuvre dont ils prévoyaient l'heureuse réussite, car le "*Terroir*" eut pu devenir une grande revue qui se serait imposée comme l'expression des opinions artistiques de cette époque, si ses collaborateurs en avaient pu maintenir l'équilibre, si l'encouragement du public leur avait permis de s'y consacrer plus complètement et si leur travail avait été plus rémunérateur. Mais il n'en fut pas ainsi. Sans cesse

hantés surtout du souci de se vouloir sauver d'un naufrage certain, ils finirent par s'épuiser.

Au cours de l'année, l'École s'adjoint les noms de Joseph Lapointe, de Jules Tremblay, de Ernest Tremblay, de W.-A. Baker, d'Albert Laberge, de Gustave Comte, revenu de nouveau parmi nous, de Léon Lorrain, de Damase Potvin appelé bientôt à Québec comme représentant du journal "La Presse". Cette recrudescence de forces nouvelles apporte l'espoir de faire face à l'orage. Aussi, presque exclusivement consacrée à la rédaction du "*Terror*", cette époque est féconde en incidents. On travaille ferme. Outre une collaboration suivie, plusieurs projettent de publier de nouvelles œuvres personnelles. La matière ne manque pas, conséquemment, à la revue qui s'alimente de production variées d'une belle allure, pour la plupart, et révélant des artistes presque en possession de leurs moyens.

C'est aussi le moment où l'École élabore le projet de se donner une constitution nouvelle dont les quarante articles sont rédigés par un comité spécial. Le 10 avril, elle prend force de loi et fera désormais partie des archives. Encouragée par ce bel élan des énergies et dans le but de redorer son blason, l'École décide de déléguer auprès de Sir Lomer Gouin, alors premier ministre de notre Province, Jean Charbonneau, Germain Beaulieu, Gonzalve Désaulniers et Ernest Tremblay, afin d'obtenir du gouvernement une subvention suffisante à la location d'une salle où notre cénacle pourra en toute liberté tenir ses séances hebdomadaires et, au besoin, y donner une série de conférences publiques.

Sir Lomer Gouin, attentif aux problèmes de l'éducation et du progrès de nos lettres canadiennes, informe les dé-

légues qu'il approuverait volontiers l'acquisition de la propriété Perreault, située angle des rues Saint-Denis et La-gauchetière, à Montréal. Là, le Conservatoire de musique et l'École littéraire pourraient s'installer convenablement. On y créerait une bibliothèque. Une annexe avec amphithéâtre y serait même ajoutée où auraient lieu nos séances publiques.

Ce projet rencontra-t-il l'assentiment du cabinet ? Il faut supposer qu'il se heurta à de sérieuses objections, car il n'eut pas de suite. Sans se rebuter, l'École s'agite. Elle se réunit pendant les vacances de 1909 afin de ne pas retarder la publication du "*Terroir*". En juillet, elle siège en l'hôtel de ville; en août et en septembre, elle tient ses séances dans un des bureaux de la "*Presse*"; en octobre, elle se réunit chez Jean Charbonneau.

De nouveau, elle vagabonde. Une campagne en faveur de la réforme scolaire dans toute sa plénitude menée par Germain Beaulieu, et son attitude relativement surtout à la gratuité de l'enseignement obligatoire, lui ayant attiré une condamnation de l'Ordinaire, il est forcé de démissionner comme secrétaire des Artisans, et l'École décide alors de ne pas accepter davantage l'hospitalité de cette société. Comme par le passé, elle demande asile à tout le monde.

Aux élections d'automne, Jean Charbonneau redevient président et les réunions auront lieu chez lui jusqu'à nouvel ordre. A une séance du 18 novembre, la question de l'allocation du gouvernement que nous n'avions pas encore reçue, revient sur le tapis. On demande audience à Sir Lomer Gouin qui rencontre une nouvelle délégation composée, comme précédemment, de Jean Charbonneau, de Gonzalve Désaulniers et de Ernest Tremblay.

Jean Charbonneau rappelle au premier ministre le passé si tourmenté de l'École, ses déboires, ses nombreux travaux. Il exalte ses aspirations, met en lumière ses luttes ininterrompues, son opiniâtreté à ne pas vouloir mourir, son ferme désir d'être un exemple aux générations futures qui devraient perpétuer sa pensée et son œuvre. Mais afin de poursuivre son entreprise, sans précédent dans nos annales littéraires, pour conserver les nobles traditions de la langue française en Amérique, l'École a besoin de l'appui financier du gouvernement. Avec un aide aussi puissant, elle continuera sa marche en avant et participera largement à l'évolution intellectuelle du pays.

Gonzalve Désaulniers corrobore éloquemment les paroles du président et demande à Sir Lomer Gouin une subvention de mille dollars. Le premier ministre, que Désaulniers gratifie du titre de mécène des lettres, promet son sûr appui, lorsqu'il se rend compte que subventionnée par le gouvernement, l'École devra s'imposer comme institution nationale et être officiellement reconnue comme telle. Peu après, elle reçoit effectivement cette allocation. Ce geste lui assure une consécration définitive.

En conclusion, nous pouvons affirmer que l'année 1909 finit en apothéose, puisque l'École est maintenant en mesure de prendre pour toujours une place de premier plan dans notre histoire littéraire et de survivre dans la mémoire des hommes.

Nous avons donc travaillé à nous rendre dignes des belles paroles que Charles Gill avait tracées dans la préface du premier fascicule du "*Terroir*" : "Il faut périr dans le souvenir de la postérité, dit-il; mais nous ne périrons pas dans le souvenir de la Pensée, la Pensée qui demeure après l'effort vers la perfection, après la disper-

sion de l'être, après l'oubli de nous; la Pensée dont l'envergure embrasse la suite des âges, la Pensée qui ne compte pas les battements de son aile à la mort des peuples, mais à la mort des civilisations, et qui monte d'une nuit vers une aurore, du temporaire au définitif, de la création à Dieu. Nous ne périrons pas, quelque faibles qu'aient été nos humbles balbutiements, si nous avons contribué à l'essor séculaire et formidable de l'humanité."

* * *

Vue d'ensemble et déclin.

Comme nous l'avons déjà souligné, l'historique complet des réunions intermittentes de l'École à la lumière de ses archives, n'apprendrait rien au public qui serait de nature à le renseigner sur l'existence de notre groupe, réunions, d'ailleurs, d'un caractère particulier et dont le mérite se trouve dans l'intention louable de la part des membres de l'École de surmonter les obstacles journaliers et de créer des œuvres de valeur. Comme dans toutes les réunions ou les séances, si nous voulons, de ces genres de cénacles littéraires, l'effort qui s'y manifeste ne présente souvent qu'une somme de travail imperceptible pour l'extérieur. Elles sont d'une monotonie et d'un manque d'intérêt certain pour quiconque n'a pas eu l'occasion de les suivre semaine par semaine et de se rendre compte sur place de leur utilité pratique.

En disséquant les archives de l'École littéraire, nous nous sommes bornés à mettre en lumière les faits les plus saillants, ceux qui méritaient notre attention, ceux qui, suivant l'époque et le milieu où ils se sont accomplis, prenaient pour nous une importance exceptionnelle, ceux qui, à une certaine phase de notre existence littéraire, compo-

saient comme une suite logique d'événements dont les conséquences ne sauraient être méconnues dans l'avenir.

Dans l'ensemble de ces événements qui conditionnent la raison d'être de l'École, nous devons, en effet, nous arrêter davantage sur les heurts qui en ont retardé la marche, sur les réveils brusques, sur les arrêts apparemment inexplicables, sur les sursauts qu'elle éprouva dans sa marche, comme si, mue par un ressort caché, elle se sentit le besoin d'obéir aux ordres d'une particulière destinée.

De 1895 à 1900, nous avons vu qu'un silence prolongé entoure l'École qui s'agite pourtant dans l'ombre sans qu'un symptôme d'effervescence ne vienne trahir cette agitation même. Comme la mer se gonfle graduellement sous l'empire d'un caprice atmosphérique pour porter au loin les clameurs de ses flots, et reprend bientôt son calme, mais pour recommencer toujours et toujours son gigantesque labeur, l'École, plus modestement sans doute, plongée dans l'inaction pour un temps, refait tout-à-coup sa course interrompue, publie des livres qui attestent un travail latent dans son sein, et, sous l'influence de causes diverses, retombe bientôt dans une accalmie prolongée.

De 1900 à 1907, mêmes recrudescences des volontés, mêmes dépressions des enthousiasmes momentanées, mêmes symptômes de faiblesse, mêmes tentatives afin de reprendre des forces, même silences angoissants suivis de réactions visiblement profitables, puisque du commencement de ces époques jusqu'à 1912 environ, l'École, par étapes, trahira ses plus dangereuses défaillances ou retrouvera la plus grande somme de ses énergies.

Si nous consultons ses archives encore une fois, nous y voyons que, depuis 1895, neuf ou dix présidents et autant de secrétaires se sont succédés à l'École. En voici la liste

reconstituée : Germain Beaulieu est élu la première fois le 18 septembre 1896, et reste président jusqu'en mars 1897. Louvigny de Montigny et Jean Charbonneau sont successivement secrétaires durant cette période. Germain Beaulieu est réélu président en mars 1898 avec E.-Z. Massicotte comme secrétaire; mais ayant démissionné, Beaulieu est remplacé à la présidence par Wilfrid Larose, élu le 18 décembre 1898, avec E.-Z. Massicotte comme secrétaire.

Le 8 septembre 1899, Wilfrid Larose est réélu et Massicotte reste secrétaire jusqu'au 10 novembre, alors que Hector Demers le remplace temporairement.

De 1904 à 1905, Albert Ferland agit comme président et G.-W. Dumont comme secrétaire.

En 1907, Jean Charbonneau est élu président ayant L.-J. Doucet comme secrétaire.

Le 23 septembre 1908, Germain Beaulieu redevient président et Hector Demers secrétaire.

En août 1909, Beaulieu ayant démissionné, G.-W. Dumont est élu à la présidence et L.-J. Doucet redevient secrétaire temporairement. Le 28 octobre 1909 suivant, Jean Charbonneau est réélu président et Jules Tremblay devient secrétaire.

Le 19 octobre 1910, Gonzalve Désaulniers est élu président et Jules Tremblay reste secrétaire.

En 1911, Hector Demers est président avec Alphonse Beaugard comme secrétaire, ce dernier ayant été élu le 3 mai.

Enfin, le 3 avril 1912, Hector Demers ayant démissionné, Charles Gill devient président et Jules Tremblay est secrétaire pour bientôt être remplacé par Alphonse Beaugard.

Après 1912, plusieurs élections donnent de nouveaux présidents. Nous ne croyons pas devoir en fournir la liste.

En 1910, sous la présidence de Gonzalve Désaulniers, quatre séances tenues dans les premières semaines de cette année remarquable, semblent présenter un caractère d'importance exceptionnelle. Elles ont lieu chez Jean Charbonneau. Cependant, l'École regrette le calme décor du vieux château de Ramezay. On décide de faire des démarches auprès de la société numismatiques qui nous donne une autre fois l'hospitalité. Six ou sept séances y sont tenues, et, de nouveau, nous reprenons notre liberté.

Pour un temps, le groupe revient chez Jean Charbonneau, demande asile au journal "La Patrie", est l'hôte du club canadien, rue Lagauchetière, s'installe chez Gonzalve Désaulniers, et enfin se trouve dans ses propres meubles au Conservatoire Lassalle où nous nous réunissions un peu plus d'une année. Puis, recommençant de nouveau nos pérégrinations, nous retournons un peu plus tard à "La Patrie", mais, cette fois, pour nous former en deux groupes en dissidence à propos d'intérêts passagers, ce qui n'entraîne pas, d'ailleurs, de conséquences graves.

En dépit de ces vicissitudes et de certaines querelles de clocher, — c'est le secrétaire Jules Tremblay qui nous l'apprend, — l'École n'a jamais témoigné d'une si grande activité intellectuelle. Durant l'année, elle a tenu, dit-il, trente-deux séances au cours desquelles soixante et neuf travaux, en prose et en vers, ont été soumis à la critique.

Quelle institution chez nous pourrait fournir la preuve d'une somme d'effort comparable ? L'École littéraire, relate encore Jules Tremblay, dans un de ses rapports, célèbre, cette année, le quinzième anniversaire de sa forma-

tion. Que de chemin parcouru depuis 1895 ? Ces trois premiers lustres ne sont-ils pas de nature à nous faire espérer une survivance certaine ? Il ajoute : "Dès 1909, s'est levée une ère nouvelle, après une longue période d'inaction apparente qui suivit la publication des "Soirées du Château de Ramezay".

Des tendances plus précises, des réactions personnelles et fructueuses démontrent heureusement chez la plupart de nos poètes et de nos prosateurs le ferme désir d'être des personnalités visiblement représentatives d'une époque qui a vu naître le journal "Le Terroir". Pourtant, en dépit des efforts ininterrompus et la manifestation d'un bel élan, cette revue substantiellement et moralement encouragée au début par le public restreint qui lit, mourut d'elle-même, pareille aux éblouissantes lumières d'une pièce pyrotechnique; elle s'éteignit faute du combustible qui doit alimenter toute flamme et qui lui manqua en un temps où elle menaçait de disparaître. En d'autres termes, faute de fonds suffisants, sa publication fut retardée, puis, un jour, son dernier numéro parut comme un noble défi adressé à ceux-là mêmes qui, ayant promis leur appui, se détachèrent comme par enchantement d'une œuvre si pleine de promesses. Sans se décourager, elle essaye de vivre par de nouveaux moyens; mais l'indifférence d'un public adonné à des préoccupations utilitaires et ne s'embarrassant pas de lectures, laisse se débattre inutilement une jeune collectivité littéraire vouée désormais à ne compter que sur ses propres forces.

Malgré ce contretemps et par une coïncidence heureuse, une soudaine allocation du gouvernement vient remonter les courages chancelants, efface les dettes occasionnées par la publication de notre revue et encourage momenta-

nément nos écrivains qui rêvent de publier des œuvres personnelles. Mais la somme obtenue du gouvernement est-elle suffisante et proportionnée aux exigences du moment ? Après des tergiversations, après des hésitations bien justifiées, après même des silences que l'on doit comprendre, l'École songe encore et quand même à remonter plus librement vers des altitudes jusqu'alors inconnues.

Elle lutte. Au cours de cette même année, elle divise entre quatre de ses membres une somme de cent vingt dollars qui, pourtant, même si on l'attribuait à une seule œuvre, ne présenterait qu'un faible soutien à sa publication. Il ne faudra donc pas seulement compter sur l'encouragement peu rémunérateur du public, mais sur les subsides du gouvernement plus en mesure d'ouvrir largement sa bourse et d'apporter efficacement son appui.

Son passé, l'esprit de travail qui l'anime, confère à l'École un titre à l'encouragement des pouvoirs publics. Cet appel s'impose davantage quand on sait que plusieurs d'entre nous veulent publier leurs œuvres. Déjà, Louis-J. Doucet a écrit "La Jonchée nouvelle"; W.-A. Baker, "Prose et Pensées"; Englebert Galèze, "Le Chemin de l'Âme"; Albert Dreux, "Les Soirs"; et Jean Charbonneau a en portefeuille "Les Blessures", qu'il rêve de faire éditer à Paris. Une dizaine d'autres volumes sont en préparation. Des concours s'instituent encouragés par de généreux mécènes.

L'École a révisé sa constitution. Et pourtant, il est un fait indéniable : nous avons trop négligé d'affirmer notre existence comme corps; nous avons manqué de l'énergie indispensable à la poursuite de notre entreprise; nous avons commis l'irréparable erreur, peut-être, de nous ef-

facier dans les occasions opportunes où nous aurions certainement triomphé de bien des obstacles.

Devant une situation aussi précaire, il faudrait au moins de toute nécessité que, sans retard, nous obtenions d'autres subsides du gouvernement. Là est le moyen de nous sauver d'une débâcle imminente. Nous le répétons. Chaque jour, des écrivains canadiens manifestent de belles aptitudes dans le domaine artistique, mais ils ne sauraient se développer avantageusement sans les ressources pécuniaires indispensables à la diffusion de leurs œuvres.

Des poètes, des prosateurs de toutes catégories nous soumettent, même du dehors, des travaux d'un mérite réel, mais nous ne pouvons pas leur apporter l'encouragement matériel dont ils ont besoin. Il est de notre devoir de demander l'aide des gouvernements, à une époque où les lecteurs se comptent, où la poésie est ridiculisée, où la littérature est considérée comme elle le fut toujours en notre pays : "une quantité négligeable."

Si nous avons rapporté en substance ces propos du secrétaire Jules Tremblay, c'est qu'ils illustrent bien les opinions que nous avons souvent exprimées dans ce livre et sur lesquelles nous ne reviendrons jamais assez. Ces paroles impressionnèrent vivement, mais elles restèrent sans effet. Un relâchement se produisit quand même. Après l'année 1910 si brillante à ses débuts, l'année 1911 est d'un calme inquiétant. L'École tient plusieurs séances où il n'y a pas quorum.

Non cependant qu'on y demeure absolument inactif, puisque des conférences publiques y sont données. Le 15 mars, au Conservatoire Lassalle, devant une assistance sympathique, Jean Charbonneau présente une étude sur les Parnassiens. Des poésies d'Alphonse Beauregard, de

Hector Demers, de L.-J. Doucet, d'Englebert Galèze, de Charles Gill, de Gonzalve Désaulniers, de Jules Tremblay y sont lues par les élèves du Conservatoire. Les journaux commentent cette soirée littéraire dans le sens le plus élogieux.

Le 18 avril, une autre conférence est donnée par Léon Lorrain sur "Jean Lionet, ami du Canada" et la poésie y tient encore la place d'honneur. Puis, le silence se fait de nouveau. Devant cette accalmie, Jules Tremblay, toujours en éveil, poursuit sa campagne et obtient une subvention de mille dollars accordée à l'École par le gouvernement. Elle décide alors de retourner au Conservatoire qu'elle avait abandonné faute de fonds. Cette fois, elle est à l'abri pour quelques mois encore.

Bientôt pourtant, l'indécision renaît. Malgré l'encouragement du gouvernement, cette période est féconde en péripéties contraires à notre existence comme groupe. Si plusieurs poètes font éditer leurs œuvres, encouragés par les dons généreux qu'on est en mesure de leur fournir, les puissants appels de la vie quotidienne, l'éloignement forcé de certains de nos membres dont les conseils et l'appui sauraient être si précieux dans des circonstances difficiles, une suite d'événements dus au hasard, peut-être, tout enfin concourt à la désagrégation de l'École qui, contre sa volonté, semble s'étioler.

Sans doute, en présence d'un état de choses apparemment incontrôlable, l'effusion des premiers jours de 1912 se refroidit. Un petit nombre de fidèles restent qui luttent quand même contre le destin avec un courage sans cesse renouvelé. On cherche de nouveaux moyens d'action, et bien que l'École s'abstienne maintenant de tout

contact extérieur, elle ne cesse de faire preuve d'un dernier reste de vigueur.

Miracle ! A cette époque indécise, les derniers survivants publient de nouvelles oeuvres qui sont de nature à nous entourer de plus de lustre. Malgré des courants contraires à sa destinée, notre cénacle garde encore conscience de son réel prestige; il s'évertue à resserrer les liens sacrés qui unissent une poignée de jeunes hommes qu'une secrète et forte influence maintient dans une confraternité rassurante. Ce qui nous renforce davantage, c'est qu'à cette époque même, nous comptons encore dix-huit membres parmi lesquels on remarque : Charles Gill, le président alors, Lionel Léveillé, Alphonse Beauregard, G.-W. Dumont, Gonzalve Désaulniers, Jean Charbonneau, Germain Beaulieu, Albert Dreux, J.-A. Lapointe, Albert Laberge, Léon Lorrain, Jules Tremblay, Ernest Tremblay, W.-A. Baker, Damase Potvin, Hector Demers, E.-Z. Mas-sicotte et L.-J. Doucet.

Ah ! nous le voyons bien : l'École dispose d'une élite remarquable; elle s'est grandement accréditée auprès du gouvernement de notre Province, et elle est en train de devenir une institution nationale. Mais profite-t-elle de ces avantages exceptionnels ? Si elle montre par intermittence une belle ténacité, une volonté ferme devant les obstacles; si elle veut se survivre; si, à cette époque même, elle voit apparaître un nombre respectable d'œuvres; si, en raison du prestige certain acquis dans le passé, l'École, on ne saurait le contester, a conquis ses lettres de noblesse et s'est placée au premier rang des groupes du genre; si, après 1912, elle tient encore des réunions importantes et continue chez les uns et chez les autres ses pérégrinations, comme aux jours premiers de son existence, il nous faut ad-

mettre franchement que les temps sont quand même changés.

Nous constatons avec tristesse que le juvénile enthousiasme qui présida à l'épanouissement de ses forces vives ne paraît plus se manifester avec la spontanéité de jadis. Elle décline rapidement. Or, ce déclin ressortit invariablement à la dispersion de la plupart de ses meilleurs éléments, à l'impossibilité souvent de pourvoir à ses intérêts immédiats, aux difficultés de maintenir et de continuer une coopération qui fait généralement les groupes puissants.

Qu'on nous pardonne cette franchise. Nous n'apportons ici aucune intention de blâme. Loin de nous la pensée du moindre reproche. Et disons-le à son honneur : si, en raison de l'époque où l'École fit son apparition, il faut tenir compte du milieu où elle évolua et où elle eut à lutter chaque jour dans une solitude forcée; si elle eut à souffrir de l'indifférence d'un public qui semblait entretenir autour d'elle comme une sorte de conspiration du silence; si l'on se rend à cette évidence — et ceci est d'une importance exceptionnelle — qu'en notre pays la littérature est plutôt considérée comme un agréable passe-temps, et qu'en cette fin du XIX^{ème} siècle, comme à toutes les époques de notre histoire littéraire, aucun écrivain ne put jamais vivre du produit de ses œuvres et que, conséquemment, il ne put se faire une carrière qui lui assurât une parfaite indépendance et matérielle et intellectuelle; si l'on veut bien admettre qu'en un pays neuf et orienté vers des préoccupations utilitaires qui l'absorbent et l'éloignent de toute spéculation de l'esprit, les jeunes hommes sont irrésistiblement emportés par des puissances auxquelles ils ne sauraient résister; alors, et en raison de toutes ces cau-

ses, inclinons-nous avec respect devant la force miraculeuse de résistance que notre groupe manifesta durant plus d'un quart de siècle, livré sans cesse à sa seule initiative, possédant des moyens d'action plus que réduits et maîtrisé par une suite d'événements qu'aucune puissance humaine ne pouvait et ne devait détourner.

Et ainsi les années passèrent. La patine du temps commençait à sillonner les fronts. Un complet silence se fit. L'École avait apparemment accompli son œuvre. Et nous fermons les pages qui ont relaté dans leur ensemble les jours les plus remarquables de ses origines. Nous laisserons à d'autres le soin d'écrire la suite de son histoire, s'ils en ont les loisirs et le courage. Mais, en fait, les jours d'après 1912 présentent-ils assez d'intérêt pour arrêter l'attention ? Nous ne le croyons pas. Quoiqu'il en soit, ajoutons que des débris de feuillets d'archives nous sont restés de cette époque d'après 1912, où nous apprenons que l'École tente de nouveaux efforts afin de retrouver son ancien lustre, mais, qu'en somme, aucun résultat important n'a été obtenu de ses tentatives.

Sous l'apparence d'une rénovation, elles ressemblent fort à celles des premiers jours de 1895. De jeunes écrivains, nouveaux venus, s'inscrivent parmi des noms anciens que nous retrouvons jusqu'à la dernière heure. Des opinions contraires s'affrontent. Sans s'accorder cette mutuelle confiance qu'on doit espérer dans des circonstances difficiles, on s'aborde avec des airs de défi. Il ne semble pas qu'une pareille fusion doive produire des fruits certains, au contraire. A plus d'une séance, on ne manque pas de soulever d'ennuyeuses disputes entre les anciens et les nouveaux, ce qui correspondrait à la querelle fameuse des anciens et des modernes, querelle qui, évi-

demment, provoque d'inutiles discussions plutôt qu'elle ne fait naître l'occasion d'un ralliement salulaire.

Ironie des choses ! Par une imprudence injustifiable, ou par un hasard malencontreux, l'École laisse s'introduire dans son sein un groupe turbulent et hostile qui sèmera de déplorables discordes délibérément concertées. Cette intrusion d'éléments étrangers à un moment où il faudrait se serrer les coudes répand le désarroi. Heureusement, ce malaise créé par un pédantisme de mauvais aloi, est de courte durée et amène des démissions en bloc; mais on en a ressenti comme une impression de dégoût et d'indicible tristesse. Nous pouvons affirmer que l'École en subit un affront qu'elle ne devait jamais oublier.

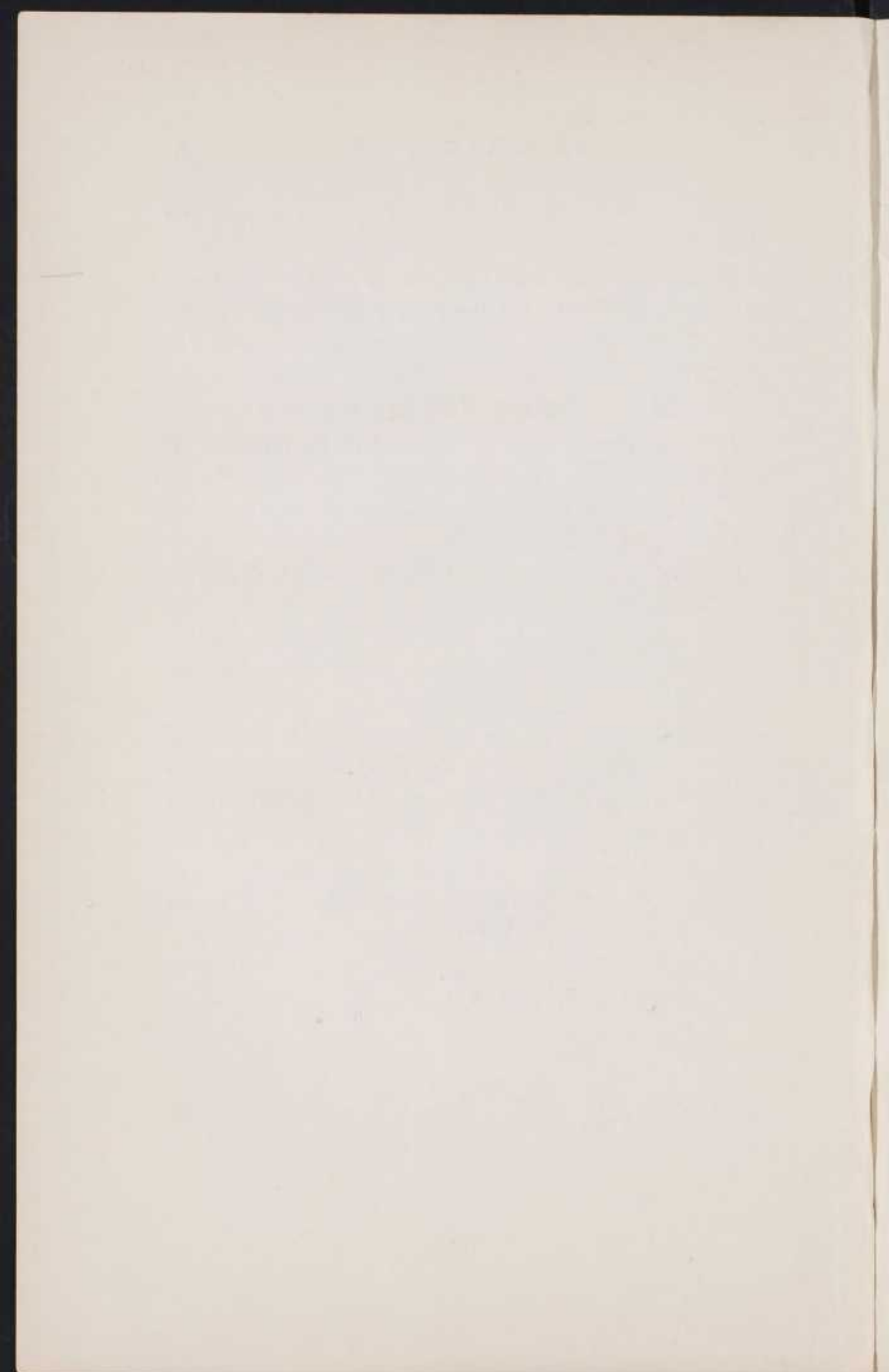
Peu à peu, cependant, le calme se rétablit; mais il semble néanmoins que cet incident a causé une blessure dont on ne s'est pas guéri. Le vide se fait. Comme à certaines périodes de son existence, l'École n'est plus fréquentée que par quelques anciens, par quelques nouveaux aussi qui, comme les naufragés d'un navire en perdition, se cramponnent désespérément à son épave. Comme palliatif à ce désemparement, elle publie, en 1925, un nouveau volume qui porte le nom de "Soirées de l'École littéraire de Montréal". Nous ne croyons pas devoir en faire ici l'appréciation.

Un coup d'œil jeté sur les archives nous permet de constater que, vers la fin de 1926, plusieurs des anciens parmi les fondateurs se réunissent encore à la demeure de Germain Beaulieu qui fut notre premier président comme il présida aux destinées de notre groupe depuis 1896. Puis, ce fut, par intermittence, des réunions où n'assistait qu'un petit nombre d'anciens et de nouveaux.

Après un long intervalle, les plus anciens se sont, un soir, retrouvés.

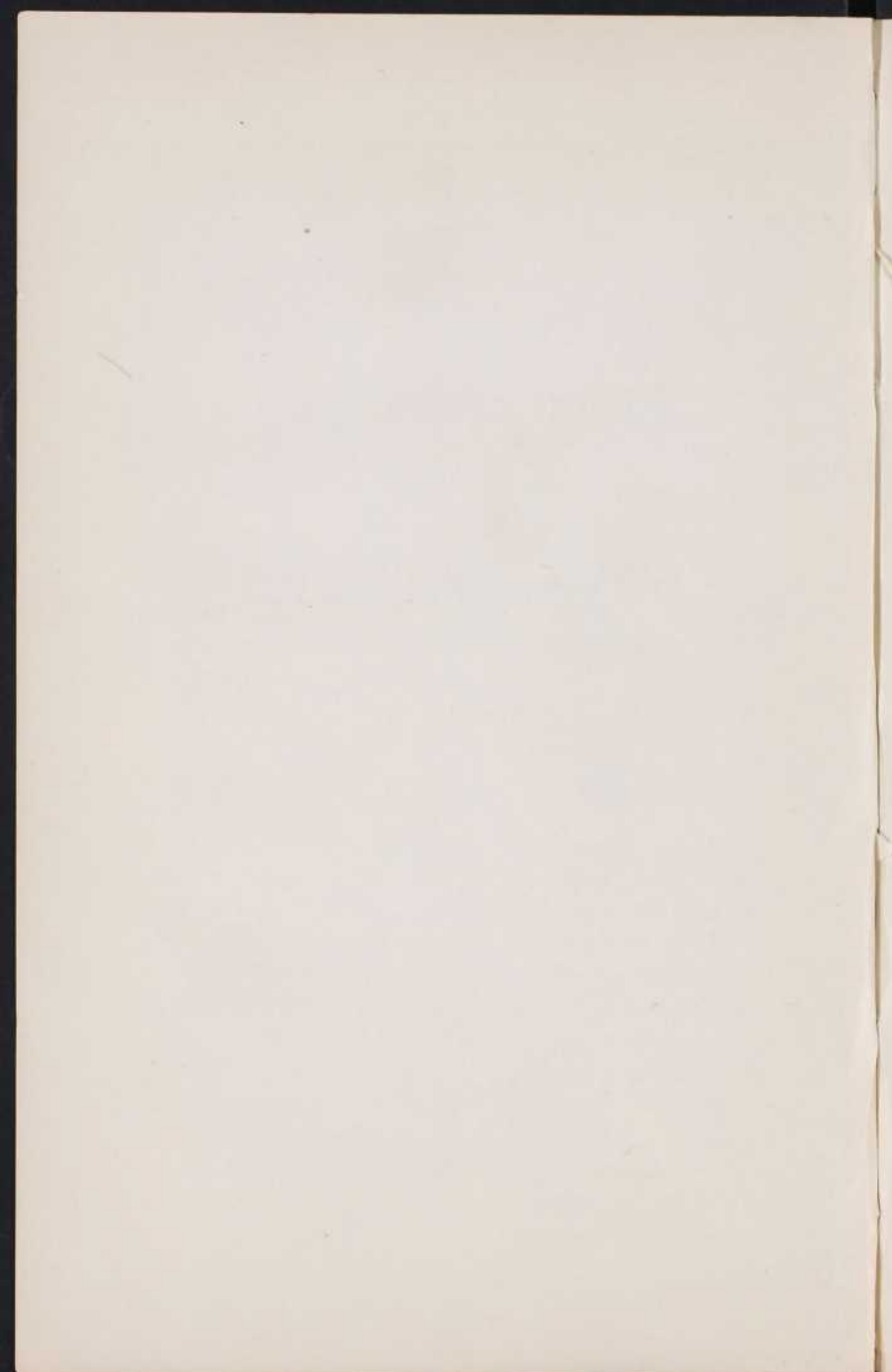
Le 20 novembre 1932 et le 24 janvier 1933, ce fut Gonzalve Désaulniers qui, par un retour des choses, réunit chez lui Lucien Rainier, Jean Charbonneau, Albert Laberge, Germain Beaulieu, Albert Ferland, G.-E. Dumont et W.-A. Baker. Enfin, le 18 juin de la même année, chez Jean Charbonneau, se rencontrèrent de nouveau les anciens membres de l'École parmi lesquels nous remarquons : Germain Beaulieu, Jean Charbonneau, Gonzalve Désaulniers, Lucien Rainier, Albert Ferland, G.-W. Dumont, Albert Laberge, E.-Z. Massicotte, W.-A. Baker et Lionel Léveillé.

Profondément émus, ils évoquèrent les temps enfuis. Des paroles prononcées au début de ce livre nous sont revenues à la mémoire. C'est avec des larmes dans les yeux que nous nous disions : "Les heures dorées de la jeunesse vécues ensemble font naître une parenté plus durable que celle du sang : la confraternité des âmes qui s'unissent dans la plus sainte des aspirations." C'est pourquoi, en ces soirs évocateurs, nous sentant encore véritablement des frères, nous les survivants de la première heure de l'École littéraire, nous étions heureux d'être restés fidèles à nos souvenirs et d'avoir gardé de notre passé "un éblouissement qui ne se dissipera plus."



DEUXIÈME PARTIE

SES ANIMATEURS





PROLOGUE

L'École littéraire de Montréal fut, comme on a pu le constater, l'œuvre de quelques animateurs. La plupart d'entre eux ne se contentèrent pas d'inspirer, de stimuler les efforts de leurs confrères, mais ils se firent un devoir de donner l'exemple, d'écrire et même de publier leurs œuvres littéraires.

Plusieurs de ces écrivains, représentatifs de l'époque de 1897, doivent arrêter particulièrement notre attention parce qu'ils reflètent l'ensemble des tendances de la plupart de leurs contemporains ou qu'ils représentent, par leur manière, par le fond de leurs écrits, par leur style même, par la forme de leurs vers et aussi de leur prose, les diverses écoles artistiques adoptées, à cette époque, par le grand nombre, dont se sont réclamés les poètes, les prosateurs de leurs temps et même la génération suivante. Nous voulons parler d'un premier groupe de pionniers, à vrai dire, qui se composent surtout des personnalités littéraires suivantes : Germain Beaulieu, Jean Charbonneau, Charles Gill, Émile Nelligan, Albert Ferland, Lucien Rainier, Paul de Martigny, E.-Z. Massicotte et Gonzalve Désaulniers.

Le premier qui, avec un sens très large des réalités, a su maintenir si longtemps le renom de l'École et contribué dans une large mesure à perpétuer la pensée française en Amérique; Jean Charbonneau dont Louis Dantin a tracé un vivant portrait; Charles Gill, romantique né, parnassien dans sa dernière manière; Nelligan, artiste étrange, capricieux, névropathe, respirant par contagion le parfum quintessencié d'un Baudelaire, symboliste à la façon d'un Rimbaud, imbu aussi des procédés fantaisistes du sombre Rollinat ou du mélancolique Rodenbach; Ferland, épris de la nature canadienne, tourmenté de la perfection de la forme et de la pensée pure; Lucien Rainier, mystique, symphoniste à la manière de Le Cardonnel, poète profond et sensible; Massicotte, exhumant les traits cachés de l'histoire de son pays; De Martigny, épris de l'exacte observation des faits; et enfin, Désaulniers, lamartinien convaincu, pathétique, chanteur inspiré du terroir, bel ouvrier du vers nourri de la sagesse antique qu'il emprunte à la Grèce.

Dans des œuvres de maturité, tous nous reportent aux rêves qu'ils avaient déjà vécus dans leur jeunesse et qui nous mettent bien en relief les secrètes ambitions de l'École littéraire; tous sont animés d'une noble ferveur et de pensées généreuses qu'ils ont, en partie du moins, réalisées.

* * *

Ce qui les distingue les uns des autres, c'est, en effet, l'indépendance manifestée par chacun des membres de l'École littéraire dans leurs modes d'expression comme dans leurs pensées, et nettement visible dans toutes leurs productions. Ils n'ont jamais subi l'ascendant ni des uns ni des autres. Si l'on étudie les aspirations communes de ces

jeunes hommes, on constate que leurs procédés d'art ne dénotent ni contrainte ni sujétion qui les auraient fait s'imiter les uns les autres.

Portés quelquefois à d'identiques inclinations, et partageant volontiers une semblable préférence pour certaines écoles littéraires périmées ou d'avant-garde, ils s'appliquent à en tirer des avantages tout personnels. Aussi, cherchent-ils à se créer une personnalité. Cette légitime ambition est le signe d'une grande probité. S'ils subissent des influences, — et ils en subissent, — ils n'essaient jamais de les imposer à leur entourage, cherchant à en tirer profit pour eux-mêmes, en en prenant seuls la responsabilité.

Chacun a son caractère propre. Nous pourrions nous en rendre compte, afin de connaître l'aspect général de ce groupe composé d'éléments divers, en relisant les œuvres qui en sont sorties, et en analysant les différents types apparus au cours de l'existence de l'École, en cherchant à en comprendre le caractère et les tendances. C'est ce que nous nous proposons d'entreprendre ici sous un certain angle. Le nombre de ces types importe peu.

Quelques individualités représentatives d'une époque suffisent à en expliquer l'orientation artistique et les courants d'idées. L'individualité en littérature possède sa fin en elle-même, a-t-on dit. Conséquemment, tout homme qui veut être une personnalité visant à atteindre un but, doit travailler à devenir une conscience qui se possède, une valeur, et pour y arriver, il doit aussi chercher à se donner un caractère.

C'est aussi par cette opération qu'un groupe essaye de se donner une littérature, si toutefois il n'y réussit pas toujours. Nous nous proposons donc d'étudier quelques-

unes de ces personnalités qui furent les animatrices de l'École à différentes époques. En dégagant le sens de leurs productions, il nous sera facile d'en déceler le secret mécanisme.

Pour nous qui les avons tous connus dans l'intimité, ce qui frappe d'abord, c'est leur manque absolu de sens pratique. Tous, sans exception manifestent ouvertement une profonde horreur du mercantilisme. Ils s'avèrent des rêveurs, non des hommes d'action, sans songer un seul instant qu'ils risquent d'être les vaincus du destin. Bohèmes impénitents, les richesses ne les favorisent pas. Qu'ils aient embrassé une profession ou qu'ils acceptent une situation rémunératrice quelconque, ils semblent placer au second plan le côté utilitaire de l'existence. Ce manque de sens pratique, dans une certaine mesure, a nui à la rapide expansion de l'École sans cesse aux prises avec les nécessités matérielles du moment.

Mais que voulez-vous ? Distracts par le seul charme de leur idéal, ils n'ont d'ambition que d'écrire des livres. Sur eux se concentre leur pensée; ils les conçoivent avec une âme pleine d'espoir. Il nous faut remonter à ces heures lointaines de l'École à ses débuts pour en connaître toute l'intention; à ces soirs où nous nous communiquions avec tant de sincérité nos timides travaux et où nous comptions avec tant d'enthousiasme réaliser des œuvres qui, en vérité, pour le grand nombre, n'ont gardé la forme que de pâles projets changés bientôt en fumée. Mais nous brûlions d'une même foi, de cette foi qui divinise la reconfor- tante illusion sans laquelle toute existence est vaine.

Hélas ! de tous les camarades de ces premiers instants, beaucoup sont disparus dont nous n'avons gardé que le pieux souvenir. Ils sont morts sans bruit, emportés très

jeunes, quelques-uns victimes de leur folie, de cette sublime folie de vouloir conquérir une impossible Toison d'or. Parmi les morts qui ont ou n'ont pas laissé d'œuvres, citons : Hector Demers, Pierre Bédard, Henri Desjardins, Antonio Pelletier, Denys Lanctôt, Arthur de Busières, Charles Gill, Hector Déloges, Alphonse Beauregard, J.-A. Lapointe, Jules Tremblay, Gustave Comte, dernièrement encore Gonzalve Désaulniers, et ce pauvre Emile Nelligan, arraché brutalement à la vie intellectuelle après avoir sombré dans "l'abîme du rêve".

Ironie des destinés ! Si on en excepte les œuvres des plus connus d'entre ces auteurs, rien n'a survécu de la pensée des autres disparus, sauf peut-être quelques fragments épars conservés par des mains pieuses. La production de ces derniers ne nous révélerait rien d'utile, sans doute, pour l'avenir de notre littérature. Mais pour qui les a fréquentés, ces amis connus et inconnus, approfondir le mécanisme de leur âme, nous semble présenter un intérêt particulier.

Dans tout être humain, quelque humble soit-il, se joue un drame intérieur, car il est admis que nous vivons deux vies : la vie intérieure, ce prodrome de la vie extérieure, celle-ci conditionnée le plus souvent par la première. Scruter le mécanisme intérieur d'un être, c'est chercher la raison de son existence même. L'âme du poète, du penseur est un champ d'investigation inépuisable, et des trésors inattendus y sont enfermés.

Que de profondes satisfactions n'avons-nous pas éprouvées dans la fréquentation journalière de ces amis d'autrefois. Si, disons-nous, les produits de leur intelligence présentent ou non de l'intérêt pour l'avenir de nos lettres; s'ils ajoutent ou non comme un rayonnement à la

pensée canadienne, les circonstances qui les ont vu naître, le milieu où ils ont été conçus, les influences dont ils s'imprégnèrent fournissent des thèmes, des moyens psychologiques précieux de pénétrer les intentions artistiques d'une génération qui se perd déjà dans le passé.

Quelle haute leçon un tel passé ne nous suggère-t-il pas ? Dans quelle profondeur ne devons-nous pas parfois descendre pour en arriver à la connaissance parfaite d'une époque littéraire, mais quelle clarté n'en surgit-il pas, lorsque nous la surprenons à la veille de son plein épanouissement, et lorsqu'il nous est permis d'en extraire la pensée dominante ou d'en dévoiler la raison d'être ?

* * *

Dans l'ensemble de cette époque littéraire, nous pouvons observer comme une seconde période qui se rattache à la première étape de 1895 par certaines affinités, mais qui s'en dégage par une sorte de montée brillante visible dans les œuvres qui y ont pris naissance. L'École littéraire a évolué. Elle a pris une envergure qui la place au premier rang des groupes du genre. Elle a en outre conquis une plus sûre renommée et va s'affirmer par des œuvres que l'avenir jugera à leur juste mérite.

Nous pouvons constater qu'elle contribue largement à donner à nos lettres un lustre inaccoutumé, qu'elle a effectivement accompli l'utile transition entre le passé et le présent, et que l'ère féconde née dès 1895, aura une fructueuse répercussion sur l'avenir. Si dans une brève étude consacrée à quelques-uns des poètes les plus représentatifs de la manière de l'École à ses débuts, il nous a été donné d'en connaître les tendances, les aspirations intimes, et quelquefois les désenchantements, il ne serait pas

inutile, à ce point culminant de son existence, — car nous sommes en 1909, — d'étudier quelques-uns des écrivains de cette dernière époque.

Cette phalange compte douze noms bien connus : Alphonse Beauregard, Lionel Léveillé, L.-J. Doucet, Albert Dreux, Albert Laberge, J.-A. Lapointe, Gustave Comte, Ernest Tremblay, Jules Tremblay, Damase Potvin, Léon Lorrain et Albert Lozeau.

Certes, nous ne saurions montrer ici qu'un certain aspect de leur talent, puisque la plupart d'entre eux n'ont esquissé, si l'on peut dire, qu'une œuvre incomplète, — et c'est encore beaucoup avancer, — ce qui ne nous permet pas de les juger en dernier ressort. Néanmoins, parmi les vingt membres de notre École, à ce moment, plusieurs ont écrit des livres substantiels qui méritent qu'on y arrête notre attention, livres que, d'ailleurs, la critique impartiale, la seule qui compte, a su apprécier à leur réelle valeur.

Comme celles des premiers jours de l'École que nous avons signalées, ces œuvres nous éclairent sur les aspirations littéraires d'une autre génération, et, à la lumière de leurs tendances, nous entrevoyons déjà ce que sera la littérature de demain. Quelques-uns de ces poètes et de ces écrivains se placent au premier plan. D'autres, plus effacés, s'ils n'ont pas publié d'œuvres, n'en restent pas moins des types intéressants que nous ne saurions passer sous silence, parce qu'ils méritent de faire partie d'un ensemble. Or, s'ils ne brillent pas d'un éclat tout puissant, ils eurent leur heure de renommée et sont dignes de figurer sur cette page qui clôt l'histoire de l'origine de l'École littéraire.

* * *

Mais puisque nous avons mentionné les noms d'anciens membres de l'École qui, parmi les vivants et les disparus, assistèrent aux difficiles débuts de notre groupe, ne serait-il pas juste de rendre en passant un tardif hommage à trois d'entre ces poètes disparus et oubliés, mais qui furent en évidence à une certaine époque, et à qui le temps et les circonstances n'ont pas permis de se manifester complètement : nous voulons parler de Arthur de Bussières, Hector Demers et H. Desjardins.

Disons à leur honneur qu'en plus de leurs mérites intrinsèques, tous trois, intelligences averties, ouvertes à toutes les innovations, compagnons fidèles, ils ont, à une heure opportune, apporté dans notre milieu le feu sacré, la ferveur de leur âme sincère, l'enthousiasme de leur jeunesse et le réconfort dont nous avons besoin dans l'accomplissement de notre œuvre.





GERMAIN BEAULIEU

QU'ON nous permette d'abord d'évoquer ici le nom de Germain Beaulieu, le premier président élu régulièrement à l'École littéraire, puisqu'en toute justice il doit figurer en tête de ces médaillons qui sont et restent les miroirs de nos plus précieux souvenirs.

Suggérer l'idée de la formation d'un mouvement littéraire comporte la nécessité de lui donner corps et existence d'abord, et d'en maintenir ensuite sans interruption l'activité, si l'on veut qu'il en résulte des œuvres d'importance et qu'il se survive.

A peine née, l'École littéraire abandonnée à l'initiative d'un nombre restreint de prosélytes, comme nous l'avons vu, éprouve avec une sorte d'angoisse les hésitations des débuts. Plutôt rêveurs que pratiques, presque tous ses adeptes sont hésitants et manquent de cet esprit

d'entreprise indispensable au soutien d'une œuvre de cette envergure.

Elle subit des déconvenues, tergiverse et ne sait trop quelle direction prendre. Ses moyens limités ne lui permettent pas de s'aventurer bien loin s'il lui manque l'appui d'intelligences averties qui la sauront guider sûrement. Aussi, risque-t-elle de s'éteindre dans l'impuissance et de vite disparaître comme la plupart des groupes du genre qui, depuis nos origines littéraires, n'ont vécu chez nous que peu de temps. Mais un événement allait se produire.

Le 18 septembre 1896, l'École porte Germain Beaulieu à la présidence.

À cette époque difficile comme aux années qui suivirent, ce geste devait avoir une conséquence décisive sur l'existence de notre groupe. En effet, pendant trente années et plus, à Montréal comme ailleurs, de près comme de loin, Beaulieu, vagabond forcé ou volontaire, travaille à lui infuser du sang nouveau, à lui éviter les courants contraires, à le ranimer, à lui ramener le courage chancelant aux heures d'incertitude, à lui redonner des énergies nouvelles lorsque, après des années d'inertie, il paraît avoir abdiqué toute volonté de retrouver son ancien éclat, à lui faire reprendre un plus sûr relief alors qu'il semble s'étioler.

Pendant trente ans donc, Beaulieu fut, avec l'appui de quelques bonnes volontés, l'âme dirigeante de l'École à toutes les phases de son existence. Avec une constante fermeté de caractère, sans se préoccuper des dissensions internes souvent dangereuses, doué de patience et d'un esprit conciliant, il sut rétablir l'ordre, entretenir le feu sacré qui doit présider aux réunions de tout groupe, et, avec l'habileté du diplomate, rapprocher ceux que souvent

de futiles froissements d'amour-propre avaient éloignés pour un temps ou, apparemment, pour toujours. Ce sera une des plus belles œuvres que laissera Beaulieu; car le geste de cet homme généreux démontre que, sans relâche, au cours de sa carrière, il s'est noblement dévoué à la cause souvent compromise de notre littérature nationale.

A l'époque où nous connûmes Beaulieu dans l'intimité, il semblait perplexe dans la détermination à prendre devant l'énigme de la vie. Avocat sans enthousiasme, il ne paraissait guère envisager le côté pratique de sa profession comme un moyen de s'élever au niveau intellectuel qu'il rêvait d'atteindre. Comme un bon nombre de nos contemporains, il plaçait le rêve bien au-dessus de l'action. C'est, qu'en effet, il était né rêveur.

Ce solitaire perdu au milieu de la foule, épris de sa propre solitude, s'y complaisait, comme l'anachorète, reclus volontaire, s'isole et se concentre dans ses plus chères méditations. Cet état méditatif tire sans doute son origine de causes qui remontent à son enfance, à sa toute première enfance, et aussi aux événements qui accompagnèrent son adolescence.

Germain Beaulieu n'a porté son véritable nom que le jour où il fut admis au Barreau. Fils adoptif, il ignore la véritable tendresse maternelle et les joies du foyer familial. Son enfance en a reçu une empreinte qui ne s'est jamais effacée au cours de son existence. Il a commencé à connaître comme une sorte d'abandon dans la solitude : son esprit en a gardé l'inévitable influence. Livré à lui-même, d'une indépendance farouche, il a voulu s'entourer d'un décor de prédilection : la nature. Elle s'est offerte à lui avec ses irrésistibles enchantements. Il est devenu

BIBLIOTHÈQUE
GABRIEL-SOURDIS

le contemplatif d'habitude, agrémentant ses rêves journaliers d'une passion raisonnée pour l'entomologie.

Peu enclin à se plier à l'utilitarisme ambiant, il s'est livré avec amour à cette science qui isole l'homme dans la fréquentation des petits êtres, afin de leur arracher quelques-uns de leurs secrets, car il a compris que la nature avare en livre parfois à ses plus fidèles amants. D'ailleurs, Beaulieu fit de longues investigations dans presque toutes les sphères des connaissances humaines. Il fut pris du désir de connaître poussé jusqu'à la frénésie.

Familier avec les bruits de la nature, il est poète et musicien, parce qu'au sein même de sa solitude, il perçoit le sens de cette mystérieuse harmonie qui préside aux manifestations les plus variées et les plus en rapport avec la sensibilité de notre âme. Il ne faudrait pas croire cependant que Beaulieu a fui les hommes avec l'intention de les mépriser. Il les a fréquentés, non pour en retenir l'image physique, si l'on peut dire, mais pour en scruter les intentions et surtout les œuvres utiles. Sa solitude d'origine tout intime ne l'a pas empêché de devenir le spectateur bienveillant dont Beaumarchais vante la philosophie souriante, qui se gausse de tout de peur d'être obligé d'en pleurer.

Doué d'une extrême sensibilité, Beaulieu dissimula une persistante mélancolie née sans doute de l'atmosphère qu'il a créée autour de lui par la fréquentation de cette pléiade d'écrivains et de poètes qui ont saturé le XIX^{ème} siècle entier de leurs rancœurs, de leurs tristesses, de leurs plaintes, de leurs dégoûts, de leurs récriminations, de leurs enthousiasmes aussi et de leur amour sincère d'un art rénové. Ceci est d'une importance que nous ne devons pas négliger de faire revivre ici.

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
130 St. George Street
Toronto, Ontario M5S 1A5

Comme tous les enfants du siècle passé qui ont subi l'emprise du Romantisme, Beaulieu, inévitablement, — et en raison de sa nature sensible, — fut un romantique, parce que l'influence du Romantisme s'est diluée dans l'air ambiant des générations qui en ont vu la triomphante éclosion. Nous savons aussi que les œuvres post-romantiques s'en sont imprégnées au point de laisser après elles une influence dont le grand nombre des esprits n'a pu se soustraire complètement. D'ailleurs, le Romantisme est de tous les temps, on l'a assez répété. Il n'est pas étonnant que notre jeune génération de 1895, comme aux périodes romantiques, ait subi l'emprise d'un romantisme expirant.

Et quelle fut l'influence du Romantisme sur les esprits? Si le Romantisme "procède de la révolution morale qui transforme les façons de penser et de sentir", il n'a, certes, pas été étranger au courant d'un pessimisme qui a subjugué un grand nombre d'esprits. Si, a-t-on dit, "le Romantisme fut un sublime breuvage pour les forts", il n'a pas moins préparé certains penseurs à considérer l'humanité comme un pandémonium où croupissent misérablement les médiocrités, où s'avilit la pensée, où domine un déplorable et pompeux orgueil qui fait de l'homme le ridicule conquérant d'une gloire sans relief, d'une soif de domination effrontée.

En toute certitude, s'il a inspiré de grandes œuvres et de profondes réactions, il a été en même temps l'inspirateur d'une sorte de nihilisme funeste pour certains esprits faibles qu'il a irrémédiablement voués à un échec certain, désarmés devant le tragique panorama d'un grand nombre d'existences manquées, entraînées elles-mêmes au désarroi et à une inévitable déchéance morale et intellec-

tuelle. Sur les forts comme sur les faibles, le Romantisme a donc une influence qu'il serait inutile de nier. Cela est depuis longtemps connu.

Or, comme il est indéniable que nul ne peut se dire indépendant de la rayonnante emprise qu'exercent les grandes écoles littéraires et les systèmes philosophiques, il faut se rendre compte que le Romantisme domina toutes celles qui gravitèrent autour de lui, comme certains satellites gravitent autour d'un astre de première grandeur.

Mais il faut bien admettre que, souvent, en face de l'existence, l'homme bride sa sensibilité, s'il ne la contrôle pas absolument. Or, si Beaulieu a subi l'influence du Romantisme, il n'a pas, néanmoins, été victime de l'ivresse morbide qu'éprouvèrent les plus endurcis romantiques. Si sa sentimentalité guidée par une volonté soumise elle-même à une discipline, ne l'emporta pas vers l'abîme irrémédiable, c'est que sa raison contrôla, certes, ses mouvements; mais il reçut quand même une empreinte de son siècle, et il est devenu et restera un pessimiste mitigé par une saine et calme philosophie. Ce pessimisme serait-il né du désir inassouvi de la recherche de quelque chimère, de l'incertitude d'une destinée orientée vers la réussite ambitionnée d'un idéal jamais atteint ? Serait-ce une crise de conscience qui l'a conduit à vouloir satisfaire sa soif d'infini ? Pourrait-il nous le dire lui-même, puisque cet état se dérobe à toute observation et n'est assujetti à aucune méthode analytique ?

Il est un fait admis. Cet état qui nous porte à évoquer la santé morale d'un être particulier placé devant la vie et la considérant, est un fait biologique qui participe de l'évolution contre laquelle il ne peut opposer de résistance et à laquelle il doit obéir aveuglément. Beaulieu a obéi

à cette loi biologique. L'histoire de sa vie, l'histoire d'une vie comme nous en trouvons au cours de la route, présente pour lui des aspects que son imagination grandit, transfigura, et à qui sa sensibilité donna un sens pathétique. Volontairement ou contre son gré, il a été l'artisan de son drame intime.

Ayant vécu à la fin d'une époque romantique, Beaulieu a senti l'aiguillon de la souffrance morale. Sa sensibilité étant atteinte par un mal dont il n'explique pas complètement la cause, il s'est vu dominer comme malgré lui par une profonde nostalgie, la nostalgie de certains indécis qu'une fatalité pousse à chercher quelque chose qu'ils ignorent, et qui, déçus, sentent se creuser sous eux l'abîme du doute qui les tourmente irrémédiablement. Et cet indécis s'est passionné des milieux où il a vécu, en a étudié le mécanisme changeant, car ils furent pour lui des champs d'investigation. Doué d'ailleurs d'un grand sens d'observation, après des études scientifiques longtemps poursuivies, et par association d'idées, il a voulu, en synthétisant les causes, déterminer les effets.

Par esprit de comparaison, il a donc acquis l'expérience du monde extérieur en en approfondissant les types nombreux que nous cotoyons chaque jour, sans cesse agités par des passions qui les dominent et les abattent, et emportés au hasard, souvent, sans avoir pu atteindre le but qu'ils avaient rêvé dans leur recherche d'un inconnu.

Comme conclusion, Beaulieu est devenu un désillusionné, parce qu'il en est peut-être arrivé, avec les sages de l'Inde, à regarder la vie humaine leurrée par une longue suite de phénomènes changeants, un flot sans cesse renouvelé d'apparences toujours détruites. Et en raison de ces pérégrinations à travers tant de phénomènes changeants,

par sa tournure d'esprit, par ce désir inassouvi d'en arriver au dangereux pouvoir de créer, de vouloir extérioriser son être et de traduire ses aspirations; ayant vécu une vie intérieure intense et ayant concentré son âme; comme, depuis son enfance, il avait prismatisé ses plus chères visions, Beaulieu fut un vrai poète.

Est-il, d'ailleurs, indispensable d'écrire une longue suite de poèmes reflétant les plus pures de nos aspirations pour s'affirmer comme véritable poète ? Que d'hommes n'ayant pas extériorisé leurs pensées, ont possédé quand même ce don mystérieux que la divinité n'accorde qu'à ses privilégiés ? Combien de ces âmes existent, sans cesse insatisfaites, repliées sur elles-mêmes et qui n'ont jamais communiqué au monde extérieur le trop plein de leurs espoirs ? Que de chants ont vibré à l'intérieur de l'être qui auraient ému des générations peut-être, mais qui n'ont pas laissé couler leurs flots harmonieux ? Éternelle comme le monde, la poésie remplit bien des existences et les enveloppe de sa puissance souvent inexprimée.

En faisant cette digression, nous nous permettons de déclarer que parmi bien des poètes en puissance que nous avons connus et qui ne se sont pas exprimés complètement, aucun plus que Beaulieu aurait pu donner à une œuvre d'envergure la splendeur des belles formes. Il est doué d'une vive imagination, possède le sens du rythme, l'extrême sensibilité du véritable rêveur, et connaît le secret des vibrantes émotions. Rien des beautés éternelles de la nature ne lui fut indifférent. Il a parcouru le cycle des décors somptueux dont l'enchantement nous ouvre les yeux sur l'infini. Il s'est créé un monde d'images dans leur splendide épanouissement; il a connu le frisson du véritable lyrisme, parce qu'il lui était donné de comprendre

l'infinité des sons et des mélodiques échos de cette nature qu'il a aimée; et parce que l'état vibrant de son âme le mettait en perpétuel rapport avec les secrètes affinités qui unissent les êtres et les choses, il a longtemps médité l'œuvre qu'il a commencée, mais qu'il n'a jamais parfaite.

D'aucuns diront : il était incapable de la parfaire. Nous leur répondons : Si Beaulieu n'a pas livré à la curiosité publique l'amas de ses rêves de jeunesse, c'est qu'après avoir jeté au hasard la matière de peut-être quinze ou vingt livrets tracés comme pour satisfaire un intime besoin de chanter la nature, ses douleurs et ses joies, il les a, à un moment, détruits irrémédiablement dans un geste que nous sommes incapable d'expliquer ici. Serait-ce par une sorte de pudeur, entendons par une sorte de scrupule qu'il n'a pas voulu donner suite à ses projets ? A-t-il subi une de ces perturbations intérieures, violente et décisive, qui l'a poussé à renier ses plus chères illusions ? A-t-il été le pyrrhonien qui refuse de se laisser leurrer par les apparences dont nous parlions plus haut ?

Toujours est-il que Beaulieu, sans donner la pleine mesure de sa valeur, est resté le silencieux, le solitaire replié sur lui-même, écoutant pour lui-même les plaintes d'une âme en perpétuelle évolution. Tel fut et tel est le poète.

Mais nous devons conclure. Dans un autre ordre de pensées, Beaulieu a prouvé qu'il était capable de profond désintéressement et qu'il pouvait sacrifier les intérêts matériels à la défense de ses idées les plus chères. Sans vaine ostentation et d'une franchise sans apprêt, il a donné, une fois pour toutes, des preuves d'une probité intellectuelle qui le distingue des mandarins et des profiteurs hypocrites qu'il n'a jamais manqué, d'ailleurs, de stigmatiser au cours de sa carrière.

Idéaliste, il s'est graduellement élevé au seul amour de la pensée pure. Les réussites matérielles ne l'ont pas favorisé, pas plus que les instincts grossiers ne l'ont attiré. Il s'est courbé devant les exigences du destin, superbement résigné. La plus grande satisfaction ici-bas n'est-elle pas de vivre en soi, de se connaître soi-même, puisque c'est en soi-même que réside la véritable sagesse ?

Socrate aura toujours raison envers et contre tous, et son aphorisme illustre gardera éternellement et quand même le divin secret d'un profond enseignement. Beaulieu, sans doute, a aussi médité Marc-Aurèle, car lire et méditer l'auteur des "Maximes", c'est s'imprégner d'une pensée profonde, de la Pensée dans ce qui l'honore et la glorifie, c'est se pénétrer de l'émerveillement et de la résonnance de la grandeur humaine dans le sens le plus élevé, c'est, en résumé, faire l'apothéose de cette philosophie stoïcienne, conception magistrale de la Sagesse qui est la vertu souveraine et qui place l'esprit humain au-delà des contingences.

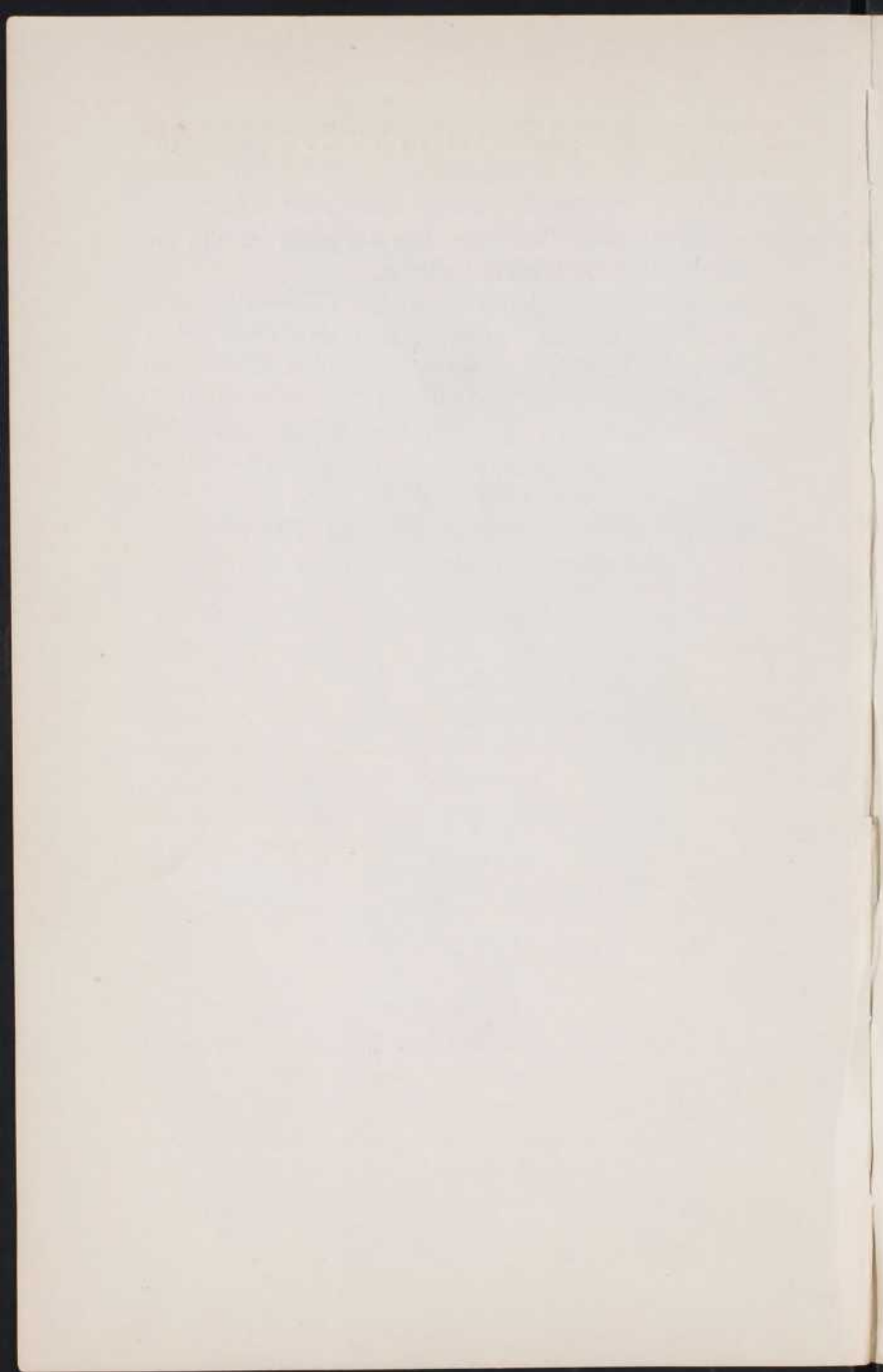
S'il est vrai que l'idée mère du stoïcisme consiste dans "l'effort et la tension de l'esprit vers le mieux", Beaulieu doit s'enorgueillir de savoir qu'avant nos époques tourmentées, les stoïciens apparaissent comme les plus grandes figures de la vertu qu'il ait été donné de contempler, sortes de divinités que notre matérialisme ne saurait identifier à nos demi-dieux modernes leurrés par une fausse conception de la vie.

Dans son effort pour ramener l'École littéraire à une coopération des esprits, des cœurs et des volontés, et à en maintenir le rayonnement, Beaulieu, comme les stoïciens — c'est d'ailleurs un des principes de leur philosophie — veut en arriver à ce que les éléments d'un même groupe se

connaissent et s'aiment. L'historique de cet effort comporte, nous devons l'admettre, une des pages les plus importantes de notre histoire littéraire.

Le souverain bien des stoïciens étant l'effort de chaque instant pour atteindre à la vertu, Beaulieu a trouvé, dans la perfection possible d'un ensemble, un idéal de vertu qui l'a poussé à travailler à la réalisation d'un même idéal, effort de la raison pour en arriver au triomphe d'une même pensée : la Pensée, puisque, d'ailleurs, la plus louable et la plus sainte des vertus, c'est d'atteindre à cette Pensée pure qui, par étapes, nous fait entrevoir le perfectionnement de nous-mêmes et de l'humanité tout entière.







CHARLES GILL

RÉALISER un idéal, effort de chaque jour, pour en arriver à atteindre la pensée pure, voilà bien aussi l'ambition que nourrissait Charles Gill que nous avons rencontré à l'École dès les premiers jours de son existence. En effet, d'après les archives, il y fut le premier régulièrement admis, le 10 septembre 1896, puisque tous ceux de la première heure doivent être considérés comme des membres fondateurs.

Contrairement à ses contemporains qui se destinaient à des carrières libérales, ce type étrange regardait avec une parfaite indifférence se dérouler les événements autour de lui et n'attachait aucune importance aux nécessités immédiates de la vie. Complètement dépourvu de sens pratique, d'une mise négligée, sans intention de pose, bien que gratifié par la nature d'une grave prestance et d'un de ces masques qui attire immédiatement l'attention, Gill évoluait en marge de la société, en ce sens qu'il se complaisait uniquement à vivre sa vie intérieure. De bonne

heure, il se retire au sommet de sa tour d'ivoire, reclus volontaire doublé d'un pessimiste profond, malgré les lueurs fréquentes d'une sorte d'espoir indécis que révèlent quelques-uns de ses poèmes.

En 1896, il nous revenait de Paris, pétri de l'enseignement des maîtres de la peinture, en particulier de Gérôme. Comme Gautier au temps du romantisme, la littérature avait attiré ce peintre. Rapin et bohème, aimant l'indépendance jusqu'à sacrifier des avantages considérables auxquels le nom de sa famille lui donnait droit, il préférerait le voisinage des artistes et des poètes et montrait une aversion irrésistible devant les exigences de la vie bourgeoise qu'on voulait lui imposer.

A peine admis dans notre cénacle, il se manifeste par un foudroyant appel à la liberté des espaces auxquels il aspire. Déjà, il adresse cette apostrophe à l'aigle impérial dont le regard "convoite les sphères éternelles" et qui, délivré de sa captivité, monte vers l'azur :

"Si ton cœur m'a gardé de la reconnaissance,
Tu peux payer bien cher ta simple délivrance,
Toi qui fuis maintenant vers les astres de Dieu !
Conquérant de l'espace, emporte ma mémoire !
Daigne m'associer à ton immense gloire,
Lorsque tu planeras dans le beau pays bleu !"

Pleins d'étonnement, nous le comparions à ce Richepin de la "Chanson des Gueux", à cette sorte de géant des foires, à ce vigoureux portefaix des quais dont il avait le masque caractéristique. Ayant subi l'influence française sur place, il semblait l'annonciateur d'une ère nouvelle.

C'est qu'il parlait d'une voix grave et scandée, entrecoupant ses phrases de silences voulus et mystérieux, et qu'il nous exposait solennellement des théories avec une assurance telle, que nul d'entre nous n'eût osé le contredire.

Nous l'avions trouvé perdu dans un faubourg de l'est de la ville, sur la pente d'une côte se prolongeant sur un champ vague. Il s'était arrangé un atelier montmartrois, délabré, exigü, typique. L'ameublement de la pièce principale se composait d'un large divan dressé à l'oriental, d'une table sans ornements sur laquelle des bouquins variés s'étaient dans un stupéfiant désordre, des pinceaux, une palette où gisaient des couleurs, des godets sous une lampe à pétrole dont l'abat-jour portait ces mots flamboyants découpés en lettres rouges sur fond noir : "Éternité", "Néant", "Gouffre", "Sirius". Un chevalet soutenant une toile presque toujours vierge, remplissait le milieu de cette chambre où les sièges manquaient de la plus ordinaire élégance. Le plafond d'un bleu azur, représentait, dans toute son étendue, quelques-unes des constellations des deux hémisphères célestes. On y voyait briller la Grande Ourse, Aldébaran, Sirius, Orion dont l'éternelle lumière hantait le cerveau en ébullition du poète.

C'est dans la contemplation de ces géants du ciel qu'il écrivit les "Stances aux Étoiles".

Étoiles ! tourbillon de poussière sublime
Qu'un vent mystique emporte au fond du ciel désert,
A vouloir vous compter, notre calcul se perd
Dans le vertigineux mystère de l'abîme.
Étoiles, tourbillon de poussière sublime !

La première fois que nous franchîmes avec un peu d'étonnement le seuil de sa porte, Gill nous accueillit un livre à la main, son livre favori "Les Poèmes barbares" du maître Leconte de Lisle. D'une voix chaude, martelant chaque vers, il lançait le célèbre sonnet "La Mort du Lion" :

Étant un vieux chasseur altéré de grand air,
Et du sang noir des bœufs, il avait l'habitude
De contempler de haut les plaines et la mer
Et de rugir en paix libre en sa solitude.

Puis, sous la lumière blafarde de cet abat-jour fantôme dont les fulminantes sentences éveillaient en nous de graves pensées, il évoquait encore le poème de Musset, "Les Nuits", œuvre de pleurs et de sang dont il faisait ressortir la profonde tristesse et dont la plainte déchirante résonnait dans ce lugubre décor. L'aurore nous surprit à l'entendre échafauder le plan de son livre "Le Cap Éternité" qu'il rêvait d'écrire en trente-deux chants. Sous le coup de l'inspiration et les yeux plongés dans ces sphères célestes que son pinceau avait voulu faire tenir tout entières dans une pauvre chambre de poète, il nous déclamaît les strophes suivantes :

La Nature nous parle et nous l'interrompons !
Aveugles aux rayons de la sainte lumière,
Sourds aux enseignements antiques de la terre,
Nous ne connaissons pas le sol où nous rampons.

Nous n'avons pas appris le langage des cimes;
Nous ne comprenons pas ce que clame leur voix,
Quand les cris de l'enfer et du ciel à la fois
Semble venir à nous dans l'écho des abîmes.

Et l'ange qui régit l'or, le rose et le bleu,
Pour nos yeux sans regard n'écarte pas ses voiles,
Quand le roi des rochers et le roi des étoiles
Nous parlent à midi dans le style de Dieu.

Méditant la structure de son immense poème, Charles Gill avait le goût du vertige. Comme tous les esprits supérieurs, l'infini le tourmentait. L'immensité des mondes hantait son imagination et il s'était fait une cosmogonie qu'il asservissait au gré de son caprice. Mais contrairement à Antée qui reprenait des forces chaque fois qu'il touchait à la terre, lorsque Gill redescendait vers les hommes, ses ailes accablées sous le poids de son humaine nature le laissaient pantelant, brisé, et la vie lui paraissait insupportable. Il eut voulu pourtant en oublier les petites misères. Ce faible qui, par sa solennelle prestance, semblait posséder toutes les énergies, redevenait un pusillanime lorsque, se sentant aux prises avec l'existence, il n'arrivait pas à en supporter le fardeau.

S'il s'enferma dans une farouche réclusion, c'est qu'il a toujours tenu les hommes en suspicion. Cette faiblesse a nui au parachèvement de son œuvre. A force de s'habituer à une solitude voulue et recherchée au prix de tous les abandons, il a fait le vide autour de lui. Or, l'habitude du vide est comme un avant-goût du néant; elle abolit souvent toute ambition et engendre l'égoïsme. Éloigné de tout contact humain, se tenant penché sur un abîme, l'homme en arrive à prononcer les fatales paroles de Dante devant les portes des Enfers éternels : "Vous qui entrez, laissez toute espérance."

"Lasciate ogni speranza, voi che' ntrate."

Reniant la formule chère aux romantiques impénitents qui étalent leurs douleurs à tout venant, formule dont on a tant abusé au cours du XIX^{ème} siècle, cet Artaban des lettres passait majestueux, faisant résonner ses pas, mais sans mettre flamberge au vent, drapé dans son orgueil et ne livrant que rarement au hasard de la route les blessures de son âme inquiète. Voyez-le, debout devant l'aurore, demandant avec fierté son inspiration au divin Dante :

Poètes des mots brefs et des grandes pensées,
Toi qui sais pénétrer les humaines douleurs,
Et dans le Paradis cueillir les saintes fleurs,
Qu'au souffle de tes chants mes strophes soient bercées !

Apprends-moi comme il faut monter, le front serein,
Vers les sommets sacrés qui conduisent aux astres,
Et, le cœur abimé dans la nuit des désastres,
Faire sur le granit sonner les vers d'airain !

C'est dans son atelier solitaire que nous avons pu juger de la haute valeur de cette intelligence d'élite. Loin des "viles multitudes", comme il se plaisait à le répéter, il se sentait à l'aise pour faire sonner les grandes vérités, les nobles principes de son art. Mis cependant en confiance par la franchise que nous lui manifestions, il s'ouvrait à nous tout entier. En raison de sa personnalité, il fit sur nous une profonde impression. Nous avons créé comme une légende autour de son nom, précisément parce que son séjour dans la Ville-Lumière l'entourait d'une auréole dont nous nous laissions éblouir.

D'ailleurs, tout ce qui nous venait de France avait le pouvoir magique de l'enchantement. Notre culture, la fréquentation constante des auteurs français, l'influence

inévitable de ce monstrueux XIX^{ième} siècle dont l'univers entier portait l'empreinte, la satisfaction de nos esprits devant des promesses d'indépendance, l'appât de nouvelles lois esthétiques qui nous faisaient les esclaves de l'art sous toutes ses formes, qui nous attiraient par une instinctive fascination, tout emportait nos imaginations exaltées.

Dans cet atelier de Charles Gill où se remarquait l'absence de toute somptuosité; dans ce réduit où les cendres répandues à profusion entouraient un poêle presque toujours sans feu; où les livres et les toiles se revêtaient d'une teinte de vétusté; où les rayons du soleil mêlaient leur or aux tentures défraîchies; où, le soir, une lumière indécise paraissait celle d'une crypte sépulcrale, nous oubliions volontiers l'heure rapide et nous éprouvions une rare satisfaction dans le voisinage d'un poète riche de sa divine gueuserie. Dans la recherche des émotions intellectuelles, le décor importe peu. Même au sein d'une pauvre mansarde, le rêveur se crée un monde embelli par sa capricieuse imagination.

Pour Charles Gill, les biens terrestres ne comptaient pas devant les trésors de rêves qu'il amassait. Se complaisant sans effort en lui-même, il obéissait à son instinct et sa pensée s'arrêtait à la seule préoccupation de son œuvre future. Cette ambition fut sa seule richesse. Lorsqu'il portait son regard autour de lui, il trouvait dans l'ordre de l'univers le seul motif dont s'accommodaient ses méditations qu'il dirigeait selon son caprice. Il a su, pour embellir son poème incomplet "Le Cap Éternité", découvrir un décor à qui la nature a prêté une impassible grandeur et une farouche majesté.

Gill y avait trouvé le champ favorable à ses investiga-

tions spirituelles. A ces altitudes, l'univers entier le dominait. En présence de ce paysage de choix découpé comme par un ciseau magique, il a préparé le commencement d'une grande œuvre, s'il n'en n'a jamais vu la fin. Pourquoi ne l'a-t-il pas complètement réalisée ? Hélas ! lorsqu'il redescendait vers les hommes; lorsque, quittant les hauteurs, il lui fallait revenir vers la réalité, une accablante nostalgie l'envahissait. En marchant au milieu de cette foule des rues qu'il ne voyait pas, triste passant, sa vision le poursuivait sans relâche. Il était l'esclave de sa sublime folie : le vertige des espaces infinis; mais pendant de longs mois, il restait impuissant devant le livre inachevé. Il en fut ainsi jusqu'à sa mort.

Par ce qui nous est resté de son travail, nous pouvons présumer que, s'il avait pu lui donner la touche définitive, il eut laissé à notre littérature de plus complets trésors de son âme profondément méditative servie par la plus sûre des inspirations. Loué soit le poète dont l'œuvre produit le bienfaisant effet de ces opiate apaisants qui rassénèrent les imaginations et les transportent vers ces sphères supérieures où Gill se complut toute sa vie dans la contemplation de la nature, et s'y confondit jusqu'à oublier sa misérable condition humaine.





ÉMILE NELLIGAN

LE complet désintéressement des faits de l'existence journalière et utilitaire a hanté certains poètes que la destinée marqua de son sceau. Émile Nelligan fut de ceux-là. La souffrance l'a grandi à nos yeux, souffrance toute morale par laquelle il en arriva à sacrifier tout intérêt matériel au culte du Beau.

Aux environs de 1896, nous avons connu ce jeune esthète qui devint bientôt un ami fidèle. C'est l'époque où, peu soucieux du temps, gravement inspiré, Nelligan griffonne sur des feuillets épars quelques-uns de ses poèmes, esquisse d'étranges figures de saintes et de damnés, de personnages fantastiques, d'"idiotes aux cloches", d'"anges ébranlant des bourdons aux vents occidentaux"; où il fait vibrer "des violons d'adieux", trace des rêves "à la Watteau", ou des fantaisies créoles, cortège d'images que son esprit en ébullition fait défiler sans ordre. Un soir, à une séance de l'École, tenue en l'étude de Germain Beau-

lieu, rue Saint-Jacques, Nelligan nous avait lu un court poème dont les vers sont ainsi conçus :

Quelqu'un pleure dans le silence
Morne des nuits d'avril;
Quelqu'un pleure la somnolence
Longue de son exil.
Quelqu'un pleure sa douleur :
Et c'est mon cœur . . .

Admis à l'École le 25 février 1897, il devint un fidèle adepte de notre cénacle où il se faisait remarquer par une persistante mélancolie et une précoce maturité.

Eut-il un rêve prémonitoire, ce malheureux poète, lorsque dans un stade dynamique de son esprit inquiet il prédit l'avenir qui lui était réservé ? Il faudrait l'admettre si nous lisons "Le Vaisseau d'Or", ce sonnet liminaire où il pleure lamentablement le destin du rêveur désespéré :

"Ce fut un vaisseau d'or dont les flancs diaphanes
Révélaient des trésors que les marins profanes —
Dégout, haine et névrose — entre eux ont disputé.
Que reste-t-il donc de lui dans la tempête brève ?
Qu'est devenu mon cœur, navire déserté ?
Hélas ! il a sombré dans l'abîme du Rêve ! . . .

En évoquant ces vers, nous nous reportons à cette époque déjà lointaine où Jean Charbonneau venant de fonder l'École littéraire avait rencontré Émile Nelligan. Une affinité de goût les avait unis. C'était par un jour d'avril. Le soleil rayonnait. Charbonneau joua du Chopin, Nelligan lut un poème d'une tristesse morbide "L'Idiot aux

Cloches". On peut se demander pourquoi, par un commencement de printemps, ce poète dit des vers empreints d'une telle nostalgie ?

Déclarons immédiatement que Nelligan s'était, de bonne heure, comme Charles Gill, créé un pays de rêve inaccessible au vulgaire.

Grand, mince, les cheveux en broussaille, majestueux, un pli d'amertume à la commissure des lèvres, les yeux perdus dans l'infini, il n'avait pas l'air de tenir au monde matériel. Il parlait souvent avec emphase. Ses gestes larges embrassaient l'étendue, et sa voix captivante, murmurant comme une mélodie, trahissait l'obsession qui le dominait et semblait influencer ses moindres actes.

Il fréquentait alors de préférence Edgar Poë. Avec des intonations qui vibraient longuement comme des bruits de gong funéraire, il nous déclamait "Le Corbeau". Ce qui l'exaltait notamment à la lecture de cette pièce étrange, c'étaient ces répétitions voulues de verbes choisis et de substantifs sonores revenant à chaque strophe, rythmes obsesseurs et tragiques que l'oreille reçoit comme des coups de dague, phrases qui ruissellent comme le sang gicle d'une blessure :

Eagerly I wished the morrow; namely I had enough
[to borrow
From my book surcease of sorrow-sorrow for the
[lost Lenore ! . . .
For the rare and radiant maiden whom the angels name
[Lenore
Nameless here for ever more . . .

Et lorsque sous le coup de l'émotion, il arrivait à la dernière strophe de ce poème incommensurable dont l'étran-

ge et troublante harmonie ne fut peut-être jamais égalée
et qui le possédait tout entier :

And the raven never flitting, still is sitting, still is sitting
On the pallid bust of Pallas, just about my chamber door;
And his eyes have all the seeming of a demon's that

[is dreaming;

And the lamp light o'er him streaming ,throws his

[shadow on the floor:

And my soul, from out that shadow, that lies floating

[on the floor

Shall be lifted — never more !,

longtemps, longtemps, il restait pensif, gardait le silence,
comme hanté par une vision persistante.

Cette attitude, fréquente chez Nelligan, nous révélait
une âme déjà tourmentée, car lui aussi avait vu, comme le
poète maudit et sous la forme d'un noir corbeau, l'ombre
d'un mauvais rêve flotter dans la nuit et qui le poursui-
vait au point de ne plus le quitter, car ce fantôme de tous
les instants n'était autre que l'ombre plus macabre encore
et plus impitoyable: la Folie, cette marâtre qui souvent
accompagne l'homme et qui, sans avertissement préalable,
l'ayant d'avance fatalement marqué, lui enlève pour tou-
jours les lumières de la raison.

Nelligan sentait dans l'œuvre magique de Poë cette in-
tensité de vie morbide qui est comme une flamme inté-
rieure et dont la brûlure lui procurait déjà une accueillante
mais dangereuse volupté. A le voir, indifférent aux cla-
meurs des multitudes qu'il n'entendait même pas, il nous
semblait une sorte de Yogi insensible aux bruits extérieurs

et qui se perd dans sa journalière contemplation. Cet état extatique lui était naturel : il en était l'esclave.

Pour ceux-là qui vivent des mêmes angoisses et des mêmes tourments, il apparaissait comme un privilégié, ascète dédaigneux, artiste dans le sens le plus complet, intelligence avertie, visionnaire insatisfait et toujours en éveil qui, pour réaliser une œuvre supérieure, s'élève jusqu'aux régions inconnues, crée d'exceptionnelles images qu'il revêt d'une forme éthérée et qui n'entrevoit de satisfaction que dans le monde lointain des merveilles.

Ce qui, en outre, nous le fait remarquer à cette époque, c'est que Nelligan choisit et classe la variété de ses auteurs de prédilection qui, souvent, ne sont pas ceux des poètes de son entourage. Ses origines, le milieu où il évolue, ses goûts et ses dispositions le préservent des moyens conventionnels employés par la plupart des écrivains de son âge.

Les lectures qu'il s'assimile ont pour effet immédiat d'éveiller en lui des situations, des décors jamais entrevus auparavant. Il interprète souvent les textes à sa manière. Esprit souple, il les commente selon son entendement et les pèse selon des proportions qu'il leur suppose. Mais ce que ces textes lui suggèrent surtout et d'abord, ce sont d'éblouissantes évocations étrangères aux idées maîtresses qui les dominent. Comme il est avide de sensations rares, il se crée immédiatement un monde de féeries, des Edens de lumière, se complait dans la recherche de pensées supraterrrestres.

Il prend son bien où il le trouve, c'est-à-dire, qu'il force son imagination à transfigurer les mots et les images, les revêt de formes exceptionnelles, les dénature, si l'on peut dire, pour leur prêter une nouvelle signification. Une seule phrase, un seul vers entendu lui ouvrent des hori-

zons inattendus. Souvent, il ne sait pas comment il commencera un poème, et, sous le coup de l'inspiration, il ignore comment il le terminera.

Qu'importe. Il chante, ou plutôt, il pleure ses souffrances, il crie sa détresse, il clame son indignation, il se blesse aux épines, se heurte aux cailloux de la route, les yeux toujours absents, tout à ses chères visions, plus meurtri lorsqu'il revient sur la terre pour recommencer sa douloureuse expérience. De ces combats, de ces promiscuités, de ces heurts, il tire de grands avantages. Parce qu'il se pénètre des poètes d'avant-garde, il en reçoit, certes, l'empreinte d'une nouveauté, d'une originalité incontestable.

Alors que Rimbaud est définitivement placé parmi les initiateurs du symbolisme, Nelligan le proclame un de ces maîtres, à une heure où l'auteur du "Bateau ivre" est absolument ignoré chez nous. On a dit un jour : "Le poème symbolique contient un élément à la fois métaphysique et concret, il doit transporter le réel pour le remettre à son plan supérieur véritable; où il doit ramener la réalité supérieure dans un plan concret et humain." Nelligan s'applique presque sans le vouloir à réaliser en partie ces paroles qui nous font penser aussi à ce Rimbaud dont le "Bateau ivre" emporte la préférence de notre poète.

Le lendemain même où il nous lisait cette pièce "Ma Bohème" avec une piété toute filiale,

"Et je les écoutais, assis au bord des routes,
Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes
De rosée à mon front, comme un vin de vigueur;
Où, riant au milieu des ombres fantastiques
Comme des lyres, je tirais les élastiques
De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur,"

Nelligan transporte à peu près le même sujet en un autre milieu; et cela devient "Le Rêve de Watteau."

Bohèmes, écoliers, âmes vierges de luttes
Pleines de blanc naguère et de jours sans courroux,
En rupture d'étude, aux bois jonchés de brous,
Nous allions, gouailleurs, prêtant l'oreille aux chutes

Des ruisseaux, dans le val que longeait en jappant
Le petit chien berger des calmes fils de Pan
Dont le pipeau qui pleure appelle, tout au loin.

Puis, las, nous nous couchions, frissonnants jusqu'aux
Et parfois, radieux, dans nos palais de foin, [moëlles,
Nous déjeunions d'aurore et nous soupions d'étoiles . . .

Quelle spontanéité et quelle fraîcheur !

N'ayant connu pourtant les classiques que pour en avoir étudié très superficiellement quelques-uns; n'ayant fréquenté les romantiques que par ce que nous lui en avons lu, si on en excepte peut-être les parnassiens les plus connus, tels Leconte de Lisle ou Baudelaire et certains symbolistes, tel Verlaine dont il faisait ses auteurs de chevet et qu'il aimait par le côté éblouissant de leurs procédés, par leur pensée quintessenciée, Nelligan parvient à se créer une personnalité qu'il emprunte à presque toutes les écoles.

Cela explique la surprise que nous cause son style libéré ordinairement de fréquentations trop opérantes à la portée de tout écrivain sans expérience et gâté par la promiscuité à laquelle il s'expose comme malgré lui.

Ne pourrait-on pas le comparer à ce peintre qui, s'étant émerveillé devant dix tableaux représentant dix écoles dif-

férentes, s'écrierait : "Moi aussi, je suis artiste !" et qui, se recueillant, se composerait de cette impression d'ensemble une manière à lui, où se manifesteraient comme par miracle et sans efforts visibles, d'admirables dons innés ?

La manière de Nelligan est spontanée : c'est ce qui donne tant de relief à son œuvre dans son imperfection même. S'il lui arrive, disons-nous, de subir l'emprise d'un Rodenbach, d'un Rollinat, d'un Verlaine ou d'un autre, cette influence est plus suggestive que servile. A un moment donné, ô prodige ! il se débarrasse de toute entrave, se fie à ses propres moyens, à ses propres forces et affirme sa volonté de voler avec ses propres ailes. Il se concentre en lui-même. Les incursions dans le domaine objectif l'intéressent médiocrement.

Louis Dantin a raison de prétendre que Nelligan sort rarement de lui-même. Il craint les promiscuités gênantes. Il veut libérer son rêve de tout contact ambiant et ne se complait que dans des décors qu'il crée de toute pièce. La conquête de la renommée au prix du moindre attentat à sa liberté le faisait bondir d'indignation. Les contingences le laissaient indifférent. Les grands courants qui emportent généralement les hommes vers une destinée utilitaire ne l'attiraient pas davantage. Il voulait être poète, rien de plus, poète qui, vivant sa vie intérieure, y trouve les seules satisfactions auxquelles il aspire.

Dans ces conditions, il n'ambitionna jamais de devenir le bourgeois cossu ou le financier habile que nos milieux façonnent à leur gré, selon les circonstances ou les hasards souvent fructueux, mais l'être privilégié qui se possède et qui, trouvant sa puissance en lui-même, ne respire que de la vie immatérielle des esprits. Si le glorieux Auguste a pu dire : "Je suis maître de moi comme de l'univers", de

profonds poètes peuvent aussi s'écrier : "Nous sommes les maîtres, non de cet univers matériel dont les empires croulent sous le poids de l'orgueil et de l'ambition, mais de ce royaume intérieur qui est le domaine du génie auquel il appartient d'éclairer les intelligences et de leur ouvrir la route du Vrai et du Beau". Oui, ils sont les maîtres de ce monde des idées qu'ils répandent à profusion.

Bien avant les études quintessenciées que l'œuvre moderne d'un Paul Valéry, ce poète de la connaissance, a suggéré aux penseurs de sa génération, le drame de l'intelligence qui nous en fait comprendre le mécanisme, impressionnait des hommes supérieurs qui, dans la recherche de la formation et de l'origine de nos idées, ont avidement voulu connaître les secrets de l'existence. C'est par la connaissance de l'âme que se révèlent les grandes vérités. Nous reviendrons toujours au "connais-toi toi-même" attribué au divin Socrate qui nous amène à considérer l'homme même comme le champ le plus vaste où il doit puiser la raison de sa grandeur et le secret des lois de la vie.

La volonté de placer la connaissance de soi au dessus de toute préoccupation, nous conduit au triomphe de l'intelligence. Rien ne peut égaler en splendeur ce drame immense qui se joue en nous-même et qui prépare à la transformation lente mais sûre de nos idées, richesses incommensurables que rien ne surpasse et qui nous font entrevoir dans l'infini la perfection divine. Certes, Nelligan fut le témoin volontaire de la tragédie qui se joua en lui, et s'il n'eut pas la satisfaction de vivre longtemps cette vie supérieure, mais dangereuse, ne lui reprochons pas de n'avoir pu atteindre la sublime perfection.

Nous ne diminuons en rien son mérite en déclarant que le rêve qui l'a hanté dépasse le but atteint. Le temps im-

pitoyable n'a pas permis à cet auteur de revêtir son œuvre, malgré sa haute tenue, d'une forme définitive. Elle manque d'unité, parce qu'il n'a pu la faire tenir dans un cycle, et parce qu'évidemment il n'a pu lui donner la perfection de l'ensemble. L'équilibre lui fait défaut. Contrairement à l'architecte qui donne à chaque partie d'un tout une proportion afin d'en dégager une parfaite harmonie, il n'eut pas la satisfaction d'ajouter à l'édifice entier le fini que seule une longue expérience et un constant labeur assurent aux immortelles créations.

Tel qu'il nous apparaît, néanmoins dans son œuvre, Nelligan se manifeste hautement par les dons les plus rares et les plus précieux, et de sa lyre, divin instrument, résonnent de nobles vibrations qui nous révèlent sa grande âme, et qui nous le montrent, avant tout et surtout, comme un poète profond du monde intérieur. Et cela lui assure chez nous une impérissable renommée.





ALBERT FERLAND

A PROPOS de ce subjectivisme de Nelligan, nous pouvons dire que Albert Ferland se révèle sous un tout autre aspect. Son tempérament en a fait un poète plutôt objectif, ému par les beautés extérieures de son pays et ayant, dans une œuvre restreinte, subi comme un éblouissement devant la nature canadienne. Parmi les plus anciens de l'École littéraire à ses débuts, et qui en est une des figures intéressantes, se classe cet écrivain déjà connu vers 1895, puisque certaines revues en vogue à cette époque avaient publié plusieurs de ses poèmes.

Albert Ferland offre l'exemple d'un grave poète qui, dès ses premiers essais, s'affirme comme le plus représentatif de notre poésie canadienne, en raison du caractère purement régionaliste qu'il manifeste d'une façon remarquable, particulièrement dans les livres de sa maturité auxquels s'est attaché son nom. Dans cette œuvre fort concise, mais substantielle assurément, il a aidé à la rénovation poétique de sa génération. L'auteur du "Canada chanté", sans être un novateur pourtant se distingue par le

fond et par la forme surtout de son œuvre, et ce sera, sans aucun doute, son plus bel apport à nos lettres.

Un des premiers, il a senti le danger de continuer les traditions d'avant 1895. D'une probité artistique poussée jusqu'au scrupule, ennemi des formules faciles ou toutes faites, il tient en suspicion la grandiloquence et le verbalisme puéril de ses prédécesseurs. Leur vaine rhétorique l'exaspère. Il veut donner à sa pensée la concision et la clarté dont se parent les œuvres de réelle valeur, les œuvres consacrées par le temps. Peu imaginatif et ne s'embarrassant pas du choix de sujets rares, mais doué du don de voir juste, il simplifie le cadre de ses tableaux.

Par un labeur opiniâtre, il astreint sa volonté — dans la représentation des objets entrevus — à une peinture dépouillée de tout artifice. Il décrit sans vaine ostentation de procédés, sans superfétation de mots, sans afféterie de langage. Ses matériaux, exempts de recherche, sont néanmoins de qualité. Esprit patient et fureteur, il les choisit avec discernement, sans s'arrêter aux minuties encombrantes qui, généralement, distraient et détournent l'attention. Il va droit au but sans s'inquiéter des factices ornements de style.

Contrairement aux écrivains antérieurs, il bride son imagination. Il la limite, proportionnellement au sujet traité. Il redoute l'incohérence et le désordre. Il ordonne un poème comme on trace le plan d'un beau jardin. Il cherche la parfaite harmonie des parties, l'équilibre de l'ensemble. Il déteste les détours inutiles et les faux-fuyants.

Son sens visuel, nous le constatons, l'éloigne des obscures spéculations dont il repousse les formules comme dan-

gereuses à la limpidité de sa compréhension des choses extérieures. Incontestablement, sa logique naturelle est pure comme une eau claire, et si, parfois, il nous invite à nous pencher sur les profonds mystères de la nature, c'est plutôt inconsciemment, sa poésie étant simplement le reflet d'une âme contemplative, méditative, toute repliée sur elle-même.

C'est ainsi qu'il s'émerveille devant la majesté du pays canadien, devant les richesses de notre sol; qu'il conseille le culte sans borne aux aïeux; qu'il montre une grande pitié pour les traditions saines et remplies des plus nobles enseignements :

Le sais-tu, Canadien, qu'il est beau ton pays,
Battu des mers, immense, et que le Nord regarde ?
En vain, à l'horizon ta fierté se hasarde
À suivre et voir mourir au loin les monts bleuis.
En vain, sous le ciel haut, de lacs et d'arbres pleines,
S'enfoncent les forêts et se perdent les plaines,
C'est toujours devant toi le sol de ton pays !

Qu'il s'adresse à sa muse ignorante "de l'heure où la chanson va naître"; qu'il ambitionne de parfaire une œuvre vraie jusque dans ses secrètes parties et ressemblant à la vie; qu'il accueille avec un sourire le printemps créateur de bourgeons légers et à qui son pinceau prodiguera une sève généreuse; qu'il salue l'aubépine "en la douceur de mai", comparable à la robe immaculée de sa jeunesse; qu'il s'enveloppe de la quiétude des bois, du calme apaisant "dans le grave silence où se fige la nuit du sapin"; qu'il chante la fécondité de la terre "mère auguste, innombrable en sa vie éternelle"; qu'il écoute le murmure universel,

"loin des indifférents au sein des matins roses"; qu'il s'arrête à interroger les troublantes destinées du monde; qu'il exalte le grand fleuve nourricier longeant les campagnes luxuriantes de son pays; qu'il s'écrie :

Fleuve où chantent les mots de la France bénie,
Quand c'est toi qui célèbres on voudrait du génie,
On voudrait pour créer tout l'orgueil laurentien
La splendeur de Mistral, ou l'art virgilien;

qu'il s'afflige sur l'homme à qui il dit :

"Les destins inégaux des êtres te déroutent", toujours, ses évocations nous émeuvent par leur sincérité, parce qu'elles sont l'expression vraie d'une âme éternellement jeune, d'une pensée sereine que les doutes ont à peine effleurée, qu'un souffle pur anime.

A cette logique d'une pensée bien ordonnée, ne visant jamais à dépasser le cycle dans lequel elle s'enferme, dans le milieu où Ferland évolue sans effort, il ajoute le souci d'une forme adéquate au fond.

Comme tout écrivain qui se cherche, sa forme a néanmoins subi quelques transformations. Il s'est, un instant, bercé aux attirants échos des cadences purement musicales. La précision des formes lapidaires qui enchantaient notre oreille, à cette époque, devait d'abord attirer ses préférences. Ses "Femmes rêvées" manifestent nettement des tendances parnassiennes.

Mais cette manière n'est qu'un exercice. Bientôt, un changement va s'opérer. Ce travail préparatoire, si l'on peut dire, qui lui fait chanter la beauté féminine sous différents aspects, va décider de sa vocation future. Cet amour des formes plastiques que lui suggère "l'éternel fé-

minin", il le retrouvera semblablement dans la contemplation du monde extérieur, et, peu à peu, par analogie, il en arrivera à vouloir peindre toutes les beautés de son propre pays, de la terre ancestrale à qui il essaiera de donner "une nuance d'âme particulière", selon la formule chère à Maurice Barrès, dans un langage poétique pénétré du lyrisme que lui inspirera la grande nature canadienne.

Si les dessins de cet artiste sont souvent des pointes sèches dont la légèreté de touche prête à ses tableaux une teinte quasi éthérée, c'est qu'il se passionne des nuances et des menus détails. Ainsi en est-il de ses vers soumis à un travail d'épuration et qu'il destine à un long polissage. Il se penche sur la strophe, la ciselle tant qu'elle n'a pas obéi et qu'elle n'est pas arrivée à un rythme particulier auquel il veut l'astreindre. Il torture, triture les mots, pour en extirper des couleurs, des sons nouveaux, et ne les assemble, pour leur donner une pleine signification, que lorsqu'il reste convaincu de leur utile parenté. Voilà bien une honnête préoccupation et qui nous révèle un bon ouvrier.

Les assonnances étranges et compromettantes le soulèvent d'indignation. Il préfère l'archaïsme aux novations trop hardies. Pour en arriver à découvrir la juste expression, il s'impose le travail de l'anachorète scrutant de vieux textes, car il veut lui donner la place qu'elle mérite. Hanté par ce souci de la perfection, même aux dépens de la nouveauté, Ferland est peu prolifique et son œuvre s'est élaborée très lentement. Par crainte de subir des influences contraires à ses goûts et à ses aptitudes, il a toujours vécu isolé, emmuré volontaire, étranger à ceux de son temps. Il a suivi sa voie tout seul et son existence est un bel exemple de probité littéraire.

Il plane au dessus des réalités, confiné dans son rêve. Sa

timidité et sa modestie en ont fait un être que les compromissions n'ont pu atteindre ni corrompre. "Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux", dit le poète. Ferland a dédaigné les satisfactions matérielles pour rester le pur artiste voué au seul culte de la Beauté. Ce noble désintéressement lui fait mériter une place à part. Si nous pouvons nous servir de cette expression, disons qu'il s'est construit un château sans toit pour mieux contempler le ciel qui l'a vu naître. Loin des voix discordantes qui montent des foules, il a chanté la patrie à qui il a offert en holocauste la part la plus précieuse de sa simple existence.

Et cette humble existence d'un poète décèle l'admirable tenue d'une âme sereine. Riche de ses seuls dons, Albert Ferland peut se dire avec cet Aphrodore dont l'helléniste Mario Meunier a si splendidement traduit les propos : "Qu'importe que tout ici-bas soit un songe interminable s'il dépend de nous que ce songe soit beau." Et pour nous conformer à la pensée de Mario Meunier, ajoutons : "Il est heureux celui qui, apprenant à dispenser les trésors de son âme, se dresse devant la vie, parvient à transfigurer ses souffrances et à donner à son rêve une forme débarrassée des laideurs humaines."





PAUL DE MARTIGNY

TRANSFIGURER ses souffrances ! Une pensée se présente ici, en tenant compte que les hommes s'opposent par contraste, les uns, les blessés de l'existence, entretenant avec soin leurs douleurs comme la flamme d'un foyer intime; les autres, les impassibles, debout devant la vie, lui demandant le sens des secrets mobiles qui la conditionnent, afin d'y déceler les motifs qui les portent, eux, à dénoncer les embûches et les déboires qu'elle dresse sous nos pas. Ces hommes sont des spectateurs froids et avertis des menus événements journaliers qu'ils regardent se dérouler sans s'inquiéter si, au détour d'une route, ils ne seront pas eux-mêmes blessés, ou s'ils en seront ou non les inconscientes victimes.

Paul de Martigny est de ceux-là. Compagnon des premiers jours de l'École littéraire et un de ses fondateurs l'auteur des "Souvenirs d'un Reporter" est naturaliste à la façon de Maupassant. Dès ses débuts, il s'est strictement dévoué à la recherche de l'exactitude des faits, à la notation scrupuleuse du réel. Comme l'écrivain du

"Horla", le souci de la précision et de la concision fut son tourment de chaque jour. Nous nous rappelons le temps où, notant un menu fait, une brève impression, il écrivait lentement une demi-page vingt fois raturée et qui, souvent réduite à quelques lignes, était destinée à disparaître entièrement si elle n'arrivait pas à rendre exactement l'impression ressentie, le décor entrevu.

Imitant Flaubert qui faisait passer par "son gueuloir" chaque phrase et chaque mot afin d'en éprouver la cadence et le coloris, de Martigny, tâcheron impitoyable, lorsqu'il n'était pas satisfait d'une page, la recommençait, l'éprouvait en se la lisant à haute voix et n'avait point de cesse qu'il n'eût trituré chaque période et cela avec la patience du cénobite. Il en fut ainsi pour toutes ses productions. Sévère pour les autres et plus encore pour lui-même, il a donc peu produit jusqu'à ce jour. Mais le livre que nous en possédons le place au rang des écrivains de race, maître d'une technique raffinée et sûre.

"Mémoires d'un Reporter" dont le titre modeste présente peu d'attrait, se compose d'une série de quatre nouvelles d'une allure qui nous rappelle assurément la façon renouvelée de l'auteur de "Bel Ami". C'est un livre unique chez nous. Dans son ensemble, il accuse des tendances objectives et impersonnelles. Jamais réaction contre les procédés romantiques ne fut plus visible que dans ces récits réalistes où le "moi" haïssable qui encombraient avec emphase le roman au XIX^{ème} siècle y est radicalement exclu.

Pas de psychologie non plus qui exigerait une investigation trop secrète de l'être, procédé que de Martigny reprouve en raison des dispositions de son esprit aussi

éloigné des idées spéculatives que de toute sentimentalité inutile au développement d'un récit. Pas d'énoncés non plus avec leurs complications et leur résultat indécis. Dans toute l'œuvre de de Martigny, l'amour sous toutes ses formes joue un rôle à peu près nul, sauf dans la dernière partie de son livre où s'épanouit comme le symbole d'une âme qui, s'étant cherchée, se retrouve par suite d'un état particulier devenu pour elle une révélation.

Alors, que reste-t-il dans ce livre ? Le froid scalpel simplement qui dissèque les faits, — comme cet obsédé à qui une force mystérieuse donne des idées de vertige et qui découpe par morceaux la femme qu'il vient d'assassiner, — pour en tirer des démonstrations vibrantes de réalisme, les dénouant afin de pénétrer efficacement les secrets ressorts de notre volonté subconsciente. Les faits, il faut les choisir, comme ce père Mark savait séparer les vraies pierres des fausses. Il faut être circonspect dans le choix de leurs catégories, car une erreur dérangerait leur mécanisme subtil qui, vu au microscope, contient dans ses rouages la vérité nue.

Regardant à travers un prisme dont il interroge une à une les facettes, de Martigny est tenaillé par la hantise du fait exact, de la plus stricte observation. Il ne s'embarrasse pas de développements parasites. Dans la trame de ses récits, tout est succinct, précis, ramassé, tout y est ramené au nécessaire. Tout s'y enchaîne, relié par une logique impitoyable. C'est pourquoi, le récit commencé, le lecteur ne le quitte qu'à la dernière ligne tant il est intéressé à n'en pas perdre le fil et à en poursuivre chaque partie sans interruption. Ceci parle en faveur de l'écrivain dont le prestige certain s'affirme en raison de l'intérêt d'une œuvre claire qu'il nous impose sans contrainte.

Relisez cette "Histoire du Couteau" qui, comme un médaillon, porte en exergue un avertissement par lequel nous comprenons qu'une force mystérieuse — nous voulons dire l'obsession — en conduit les péripéties. Comme le prototype de cette nouvelle, esclave de l'irrésistible impulsion qui l'emporte au vertige, nous sommes aussi captifs d'une volonté, celle de l'auteur, qui nous entraîne jusqu'au terme d'un récit palpitant. Ce pouvoir de nous tenir en haleine est accru par l'impassible contenance du narrateur dont le macabre sang-froid nous glace comme la lame du couteau qui lui rougit la main. Nous éprouvons le frisson du froid de cette lame "qui remonte entre nos épaules, frisson précurseur qui s'ajoute au rythme de l'agonie de la victime" si sinistrement immolée.

Voilà bien le résultat obtenu. L'auteur a pleinement atteint son but. Il n'y atteint pas seulement par son habileté à dominer la trame du récit, mais dans la façon de souder ensemble les menus faits d'une petite tragédie et d'en faire un tout complet, indissoluble, et cela avec de sûrs moyens d'exécution dans le choix des mots et des images présentés sans vaine ornementation de style. Visiblement, de Martigny, dans son effort pour peindre des impressions extérieures, s'apparentera toujours aux maîtres du naturalisme, de certains naturalistes, du moins, qui veulent que le roman soit objectif et impersonnel.

Mais revenons à ce que nous disions plut haut. L'amour, nous le constatons à la lecture du livre, y joue un rôle effacé ou nul. Pourtant, la dernière nouvelle "La Tombée du Soir" nous entraîne dans un autre domaine. En voici le résumé.

Jacques Labrie songe, les yeux distraitement levés sur les tentures de sa chambre. Il est là au milieu de ses bi-

belots rares et de ses livres préférés. C'est son temple de repos propice aux méditations. Il songe. Depuis des années bien des événements se sont produits. Celle qui l'a aimé est partie au loin. Elle ne vient pas et ne viendra plus. Il en ressent comme une accablante tristesse et ne s'en console pas. "Dans la lumière grise du soir tombant, son regard s'arrête sur la glace posée au milieu de la table. Penché pour voir, lui apparaît un visage devant lequel il reste songeur. Il examine les deux longues et profondes rides qui enserrant sa bouche entre d'amères parenthèses; les poches qui se gonflent au dessus de ses yeux; les pattes d'oie de ses tempes; les fines égratignures qui strient son front." Il pense aux écarts de sa jeunesse; il voit un autre lui-même. Il se prend à penser et comprend pourquoi elle ne reviendra plus. La vieillesse est à son seuil, et il ne "connaîtra plus que les sourires menteurs de celles dont l'amour s'achète." Il a donc cru en l'amour ? Oui. Mais il a été déçu. A quoi bon vivre alors ? Il faut sortir de la vie, il faut s'endormir doucement, sans murmure. Et en préparant l'instrument libérateur, il remonte au passé.

Parmi tant de figures de femmes lui apparaît le visage vénéré de sa mère. Elle est là, agonisante. De sa voix tendre, elle lui fait les dernières recommandations et elle meurt. Jacques "pleure longuement cette mère dont les traits furent au dernier moment la majesté même de la mort." Comme un tout petit enfant, le cœur soulevé de sanglots, il a murmuré le nom de celle qu'on ne remplace pas : "maman, maman" ! . . . Et maintenant, il reste seul; il est là, lui que d'irréparables malentendus ont séparé de la Bien-Aimée. Pourtant, pourtant, il n'a pas cessé de l'aimer. Mais elle ne reviendra plus. "La mort clément

la lui ramènera dans son dernier rêve, car il mourra, le sort en est jeté."

A ce suprême instant, il murmure doucement : "Petite amie, je te rends grâce des heures heureuses que j'ai vécues . . . Je te remercie de m'avoir donné ton cœur : je te pardonne de me l'avoir repris." Et comme il va accomplir le geste final, il revoit dans la glace l'objet de ses pensées. Elle lui dit : "Je savais que tu pleurais, je suis venue . . ." Tendrement, elle le conjure de le rejoindre là-bas, bien loin, en Espagne. Elle l'invite "à venir dans ce coin lumineux de la côte castillane où elle se trouve, au bord de la mer toujours tiède et bleue où est sa petite maison blanche." "Viens avec moi, dit-elle."

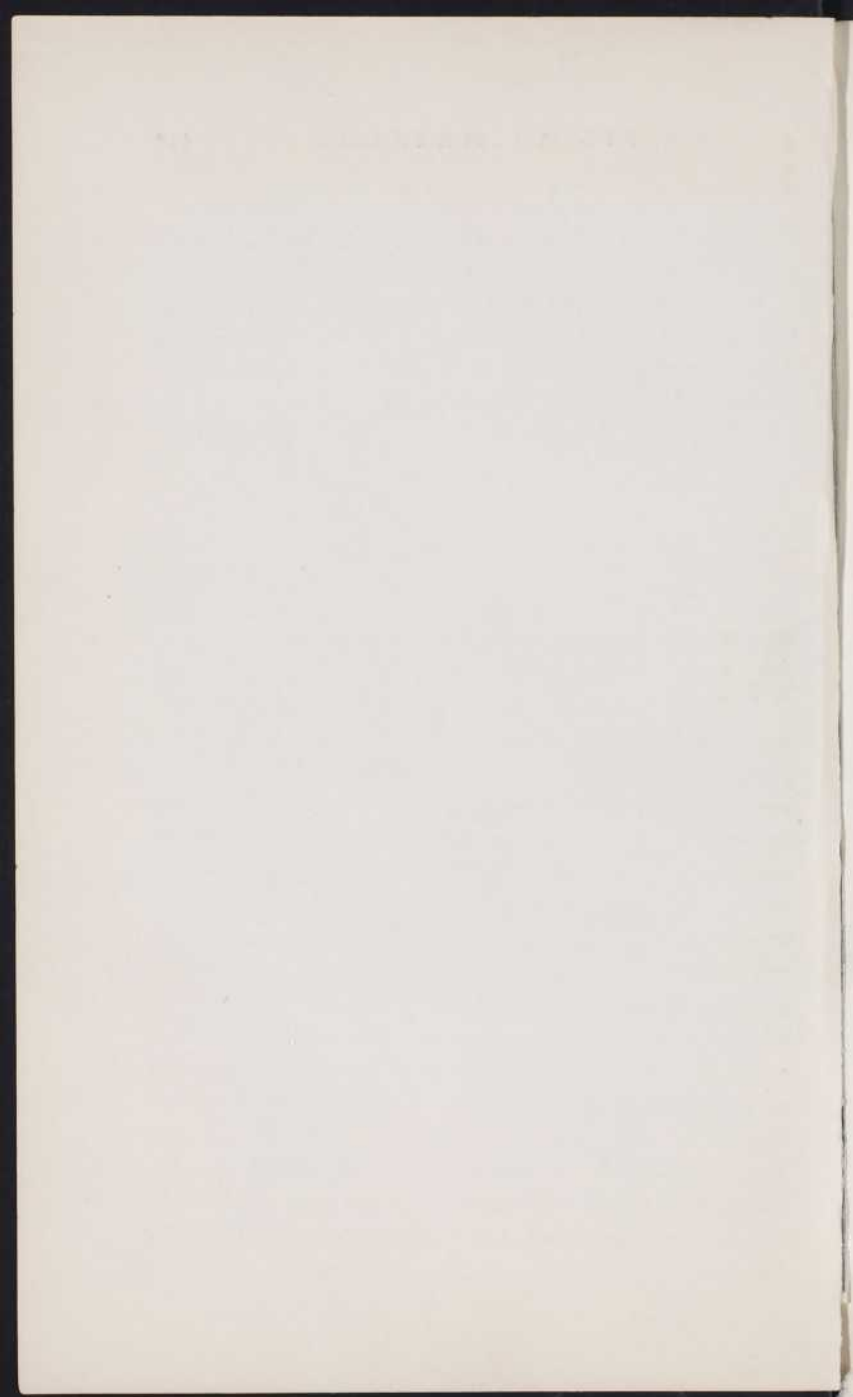
Alors, il a compris qu'à cet instant de suprême désespoir, elle est venue et qu'elle "saura l'aimer encore sans le voir vieillir." Dans un geste passionné, il étreint cette apparition et lui murmure à l'oreille : "Je t'aime et je m'en vais avec toi."

Voilà que nous est révélé le secret de l'auteur de ce livre. L'amour trahi l'avait rendu pessimiste. Parce qu'il avait été trahi par l'être aimé, il se croyait en droit de se détruire par haine du genre humain tout entier qu'il rendait responsable de ses rancœurs, de ses dépits, de ses souffrances. Il s'en voulait venger sourdement, cruellement.

Sa douleur, on le constate, s'imprégnait de romantisme, comme s'en imprégnèrent les grands amoureux que furent Chateaubriand, Heine, Musset et Byron. Mais voilà que dans le temps et l'espace une voix a vibré. Son âme en a été transformée, sa haine s'est changée en mansuétude, et le miracle s'est opéré. Un beau souffle d'attendrissement a passé près de lui. Il a repris le courage de

vivre; et, sur le seuil du tombeau, puisqu'il voulait mourir, son cœur rétif à tout sentiment intérieur, s'est soudain réveillé aux nobles apparences de l'amour. Et nous nous arrêtons, délivrés d'un courant pessimiste qui nous avait effleuré, parce qu'une véritable et sincère douleur s'en est dégagée comme un parfum, et devant elle, nous éprouvons comme le regret d'être arrivé à la dernière page de ce livre vibrant.







LUCIEN RAINIER

MAIS revenons au domaine de la poésie.

Dans un autre ordre d'idées, le livre que Lucien Rainier a publié en 1932, "Avec ma Vie", nous donne aussi le regret d'en fermer la dernière page, car il déborde d'un optimisme consolant. Depuis trente ans, Rainier n'avait à peu près rien publié qui eut l'importance de son dernier recueil. Son passage à l'École littéraire à ses débuts, bien que fort remarqué, fut de courte durée. Tous, nous aurions voulu le retenir, mais il était parti. Un avertissement en dehors de tout contrôle humain l'avait emporté vers une destinée spirituelle. Longtemps, nous en avons gardé le souvenir. Aussi, en relisant quelques-uns de ses poèmes évocateurs, nous sommes-nous reporté à cette époque où nous avons connu le poète de "Avec ma Vie."

A ce moment où nous nous rencontrions tous les jours, il était grave, d'une gravité sans apprêt, d'une douceur d'âme qui s'épanouissait sur sa franche figure. Il jouissait d'une noble sérénité, montrait une belle ardeur de-

vant les beautés éparses de la nature, et nous donnait la preuve d'une loyauté qui rendait si précieuse la recherche de son amitié.

Déjà assailli comme par un vague tourment que ses fréquentes mélancolies nous révélaient, il éprouvait sûrement une secrète inquiétude devant l'énigme de la vie. Entendait-il murmurer les voix intérieures qui allaient décider de sa vocation ? Avait-il déjà l'avertissement de la prédestination sacerdotale ? En tout cas, les plaisirs du monde ne l'attiraient guère. Méditatif et enclin au mysticisme, croyant sans affectation, il éprouvait de l'extase devant l'inconnu.

Aussi ferme dans l'accomplissement des actes journaliers que fidèle à ses amitiés, il ne livrait rien au hasard, et, une fois sa parole donnée, il ne revenait plus sur sa décision. Possédant à un degré supérieur le sens de la coordination et du rythme, il n'accomplissait rien à demi. Ses moindres essais de jeunesse nous révèlent la plénitude de dons éminents et sa logique naturelle ne s'est jamais laissée prendre en défaut. La satisfaction du devoir accompli lui apparaissait comme la règle essentielle de toute son existence, et le domaine de la perfection lui semblait le but le plus noble à atteindre. Coordination et rythme, voilà bien une preuve chez lui d'équilibre et de belle santé morale.

Or, tel nous l'avons connu il y a près de quarante années, tel il nous semble le retrouver dans ce livre "Avec ma Vie" qui est l'image spiritualisée de l'âme de ce rêveur tout vibrant et rempli d'euphoniques émotions. De ces traits essentiels du poète qui se dégagent d'un passé que nous exhumons, s'accuse, dans le présent, une personnalité demeurant comme le reflet de ce passé, et qui a gardé le

même tempérament, les mêmes dons innés. L'homme n'a pas renié l'adolescent. Il n'en était pas capable, et ce qui le prouve, c'est que les qualités primordiales de sa forte personnalité, nous les retrouvons intactes dans l'œuvre de l'artiste en plein épanouissement.

Le secret tourment des anciens jours, l'inquiétude obsédante et souvent dominatrice de ses plus intimes pensées, lui ont-ils laissé le repos auquel il aspirait sans doute lorsqu'il renonça aux vanités de ce monde ? Dans cette pièce liminaire qui ouvre le livre "Avec ma Vie", dont l'emprise est profonde et persistante, dont l'écho se prolonge indéfiniment en nous, ne pleure-t-il pas sur les débris du passé qui repose entre les fleurs fanées, et ne s'est-il pas plongé dans le deuil du bonheur disparu ?

Sa plainte devant ce troublant passé; cette évocation du bonheur si fragile et si indécis devant les jours incertains, nous font revivre cette évocation de Henri de Régnier auquel notre poète s'apparente quelquefois :

"Le bonheur est un dieu qui marche les mains vides
Et regarde la vie avec des yeux baissés."

Dans le jardin secret de cette âme en peine où ne se trouve maintenant que l'automne mélancolique, on rencontre le Souvenir et le Regret marchant côte à côte comme deux vieillards courbés sous le faix lourd des ans. Et ces deux compagnons inséparables se penchent douloureusement, l'un incurablement rêveur, l'autre, les yeux baignés de larmes intarissables :

Et, tandis qu'autour d'eux les feuilles tombent dru,
Le chant du vent, le noir du soir, la peur de l'heure
Étreignent, dans le deuil du bonheur disparu,
Mon Souvenir qui songe et mon Regret qui pleure.

Dans le deuil du bonheur disparu, les lointains souvenirs ont-ils envahi son âme sans cependant lui apporter la paix si longtemps attendue ? Ils les avaient cru dispersés ces bonheurs, mais il n'étaient "qu'embusqués dans l'oubli," "et voici que sa joie en est morte." Oh ! les bonheurs perdus ! C'est sans doute depuis ce jour de détresse que le Temps lui a versé l'ennui. Mais la résignation est le lot du croyant et son âme accepte la souffrance :

Vous m'avez retiré, Seigneur Dieu, votre joie . . .
Que serviraient les mots de révolte et les cris ?
J'attendrai le retour du soleil sur la voie
Pour retrouver du charme aux choses que j'écris.

Je sais que sans souffrance une âme est inutile.
Si, dans votre creuset, la mienne brûle encor,
C'est pour être, au sortir de la trempe subtile,
Forte comme l'acier et pure comme l'or.

Ce cri lyrique est en même temps un chant d'humilité. Quand le poète s'écrie :

Seigneur,
Donnez-moi donc un cœur selon votre formule,
Un cœur humble, orgueilleux de son seul repentir;
Un cœur pauvre, opulent de sa seule indigence;
Et qui saura, demain et toujours, consentir
A vous aimer honnêtement, sans négligence,

il se conforme à un principe évangélique qu'il a exactement suivi et qui en fera un poète rempli de sérénité qu'il lumine une douceur inspirée. Le barde qui avait vu les roses s'effeuiller dans l'enclos désert et son espoir chanceler, a maintenant reçu les grâces d'en haut, et il verra

"renaître le jardin, le jardin de son cœur."

Il aura

“maintenant le bonheur d'être un enfant qui prie.”

Il se sentira parfumé par l'odeur des forêts dans la splendeur de toutes les saisons :

“Désormais, que le jour soit l'automne ou l'été,”
l'heure qui viendra le rassénérer, “pleine d'éternité,”

“sera l'heure bénie entre toutes les heures.”

* * *

De cette source d'inspiration d'où coule une sensibilité si émouvante, jaillissent en abondance des élans mystiques qui le font planer dans l'Irréel. Sans effort, et par la vertu de la poésie pure, il demandera à son âme de vibrer aux enchantements des mystères qui l'entourent, afin de la faire communier avec la volonté divine.

En relisant certains poèmes de Lucien Rainier si spontanément écrits, nous viennent en mémoire les paroles de Louis Le Cardonnell à propos de sa propre poésie. “Je compose comme les symphonistes, disait-il. J'éprouve en même temps un état de vibration, de vision et d'âme; je ne cherche pas la forme, je conçois d'un seul jet mon poème : c'est une poésie de croyant, un art hiératique.” Ce lyrisme religieux chez Lucien Rainier que personne chez nous n'a porté plus haut, présente une telle effusion de sentiments qu'il atteint l'ampleur d'une constante prière au Dieu de mansuétude, au Dieu créateur de toutes choses.

Dans cet ordre d'idées, l'auteur de “Avec ma Vie” mystique, penseur et artiste profond à la fois, que le spectacle du monde éblouit, y trouve cependant les charmes d'une réalité spirituelle dont tous les mirages semblent lui

donner un avant-goût de l'infini. À tous ceux qui restent les esclaves de la croyance en un panthéisme spinozien, il oppose la raison divine de la création :

De même qu'un poète, en bas de l'écriture,
Met son nom triomphal, ô Monts, en vous créant,
Dieu, d'une main contente, a signé la Nature,
Apportant au chef-d'œuvre un parafe géant !

Cet avant-goût de l'infini qui l'éloigne de tout déterminisme, ce coup d'œil par lequel le poète résout la genèse du monde, lui fait voir en même temps les époques des premiers millénaires où les éléments "rendaient à leur façon un culte au Seigneur Dieu", car l'univers, le jour où il comprime sa forme,

... "a fixé votre immense élan matériel
Montagnes, monuments de la prière énorme
Que le cœur de la terre exhalait vers le ciel."

Claire genèse aussi des lois de la nature qui, présidant aux transformations de toutes ses beautés, trace le cours des ans, retourne la clepsydre régulatrice des mois et des jours et détermine la variété des saisons : l'automne que n'effaçera pas de la "chaude mémoire" "le vertige de l'été disparu"; l'hiver qui, malgré "son allure splendide", sera chassé par le printemps, l'hiver où le poète, dans l'immobilité, attendra, lorsque la vie aura fui son corps,

"Une aurore nouvelle aux divins horizons;
Car, pour un renouveau sans fin que Dieu déploie,
Ce corps remontera des temporels instants;
Ainsi qu'après l'hiver reviennent le printemps,
Le clair été qui rit, l'automne qui festoie."

Ce mouvement universel, le poète en suit les divins caprices : l'ordre dans la nature, le temps accomplissant sa course avec une exacte régularité, et, dans cet ensemble, le geste omnipotent du Créateur omniscient et omniprésent pour l'éternité dans l'univers créé.

* * *

Vivant en un coin retiré du monde où, comme nous le disions, le poète trouve les charmes d'une réalité spirituelle dont les mirages lui donnent un avant-goût de l'infini, il prête à la créature humaine d'autres ambitions que celles de la gloire, des conquêtes et des jouissances matérielles. Il la voit surtout en pleine possession de vertus puissantes qui apportent à son âme des satisfactions autrement précieuses que tous les biens terrestres.

Ces vertus, sous forme de Bonté, de Charité, d'Humilité, de Sacrifice, pratiquées dans l'ascétisme, offrent à tous ceux qui les possèdent un avant-goût d'infini, parce que leur pratique journalière leur ouvre les yeux sur les splendeurs célestes et les mettent en communion directe avec le Dieu auquel seul ils aspirent. L'Idéal qu'ils entrevoient n'est pas de ce monde. Ils rêvent d'une perfection suprême, et le don qu'ils ont librement fait d'eux-mêmes, les sacrifices consentis humblement, leur obscur héroïsme de chaque jour, leur désintéressement lorsqu'ils se donnent en victime devant la douleur d'autrui, leur paraissent les seuls moyens de se grandir jusqu'à la perfection divine. Tous ayant vécu dans une pureté vraiment angélique, ils regarderont venir la Mort avec sérénité, la Mort "baiser de Dieu qui se posera sur leur front en tremblant." Toujours prêts à un constant sacrifice pour une noble cause; tous n'ayant eu pour objectif que l'amour du prochain; étant passés sur la terre le pardon aux lèvres; ayant vécu

sans vexation une humble existence, ils demanderont à être admis dans le séjour des éternelles béatitudes, après avoir proclamé le néant des satisfactions matérielles.

Toutes ces lumineuses pensées, médiatrices entre l'homme et Dieu, sont exprimées dans un langage par lequel s'affirme le miracle d'une poésie toujours inspirée et prise aux sources les plus vives de la perfection divine. Comme l'exprimait si hautement un écrivain : elle nous oblige à "sentir en frissonnant le voisinage de l'éternité qu'on oublie trop souvent."

Mais ce n'est pas tout. Cette poésie pénétrante qui exalte les héros obscurs de la vie, Lucien Rainier va en faire rayonner le côté sublime dans le Héros qui se sacrifie devant la grandeur du but à atteindre, car il représente l'Idéal dans tout ce qu'il a d'abstrait, et place l'idée de patrie au-dessus des vaines contingences. Le Héros domine bien au-dessus de toute vanité par sa magnanimité, par son immense générosité; car l'héroïsme bien compris exige l'abnégation entière et sans arrière-pensée de l'être dans l'accomplissement d'une grande œuvre.

C'est le côté sublime de l'acte et non les circonstances qui l'accompagne que Lucien Rainier a voulu exalter, parce qu'il va jusqu'à l'oubli et au sacrifice de la personnalité, jusqu'à l'anéantissement de tout intérêt vulgaire, et parce qu'il représente une noble abstraction dont l'humanité s'est toujours enorgueillie. Et comme le poète fait tout remonter à une puissance supérieure, il partage sans doute cette croyance à une coopération divine dans l'acte héroïque, et ne manque pas d'y associer l'idée de la petite patrie, la nôtre, qui abonde en traits touchants et dont l'histoire nous rappelle tant de sacrifices librement consentis.

Et disons, en conclusion, qu'à côté de ces petites existences dont nous parlions plus haut, de ces vies si humbles et si cachées, sans cesse vouées à l'effacement, au renoncement des terrestres jouissances, il évoque de grandes figures dont la gloire ajoute une auréole à la splendeur de notre passé riche en faits inconnus comme en héroïsme que le temps perpétua dans la mémoire des hommes.

* * *

Mais du sommet où le poète s'est longtemps arrêté devant la contemplation du passé, voilà qu'il va redescendre vers le "Chantier du Rêve". Ce sera là la conclusion du livre "Avec ma Vie."

Nous nous remplissons les yeux d'aimables fantaisies qu'il distribue sans compter, de peintures onduleuses; nos oreilles s'emplissent d'harmonies tirées des voix de la nature; nous nous émouvons avec lui devant les traits qui caractérisent les choses visibles, devant les menus détails que son sens de perception ne manque pas de découvrir sur sa route, devant la magie des lumières et des ombres; nous aimons la verve, la sensibilité de ce rêveur dont l'invention verbale si délicate, si neuve et si nuancée, nous retient comme les échos de suaves incantations.

Faudrait-il citer "le Boniment", "Moment d'Orgueil", "Le Chagrin du Printemps", "Nocturne" et d'autres pièces pour montrer combien est grande la variété de tons et de sentiments que le doux poète disperse à travers des pages dont le mysticisme nous capte irrésistiblement, dont la délicatesse nous émeut, dont la réelle maîtrise nous impose sans contrainte une véritable sympathie ?

Rainier est un sage qui voit toutes les choses de la nature en poète, en dépit des désillusions que la vie a se-

mées. Il se place au-dessus des tumultes et des corruptions de son temps. Il a suivi de loin les sanglantes péripéties qui ont bouleversé la carte de l'univers.

Ce solitaire regarde le monde dans ce qu'il manifeste à ses yeux de bonté surtout, de beauté enveloppante, de calme apaisant, de lumineuse grandeur; et, dans les manifestations les plus infimes de la nature, il a su trouver des motifs capables de le faire vibrer jusqu'aux replis les plus secrets de son être. Ce poète est un sage, disions-nous.

Si, esclave des préoccupations qui le contraignent et le détournent de la voie illuminée du rêve, le monde, a-t-on dit, a rejeté "la poésie dans l'indéfini" pour lui faire jouer un rôle de second plan, il existe quand même des hommes comme l'auteur de "Avec ma Vie" qui s'en imprégneront toujours comme de la plus pure substance spirituelle, parce qu'ils ne sauraient respirer et vivre sans elle. Des perturbations ont pu changer la face de l'univers; un grossier matérialisme a pu dépasser les limites que lui assigna le passé. Il n'importe.

Toujours et aussi longtemps que le soleil nous inondera de sa lumière,

"Les poètes, qui sont partout
Gens de grande sagesse,
Aimeront mieux que tout
Leur sereine richesse;

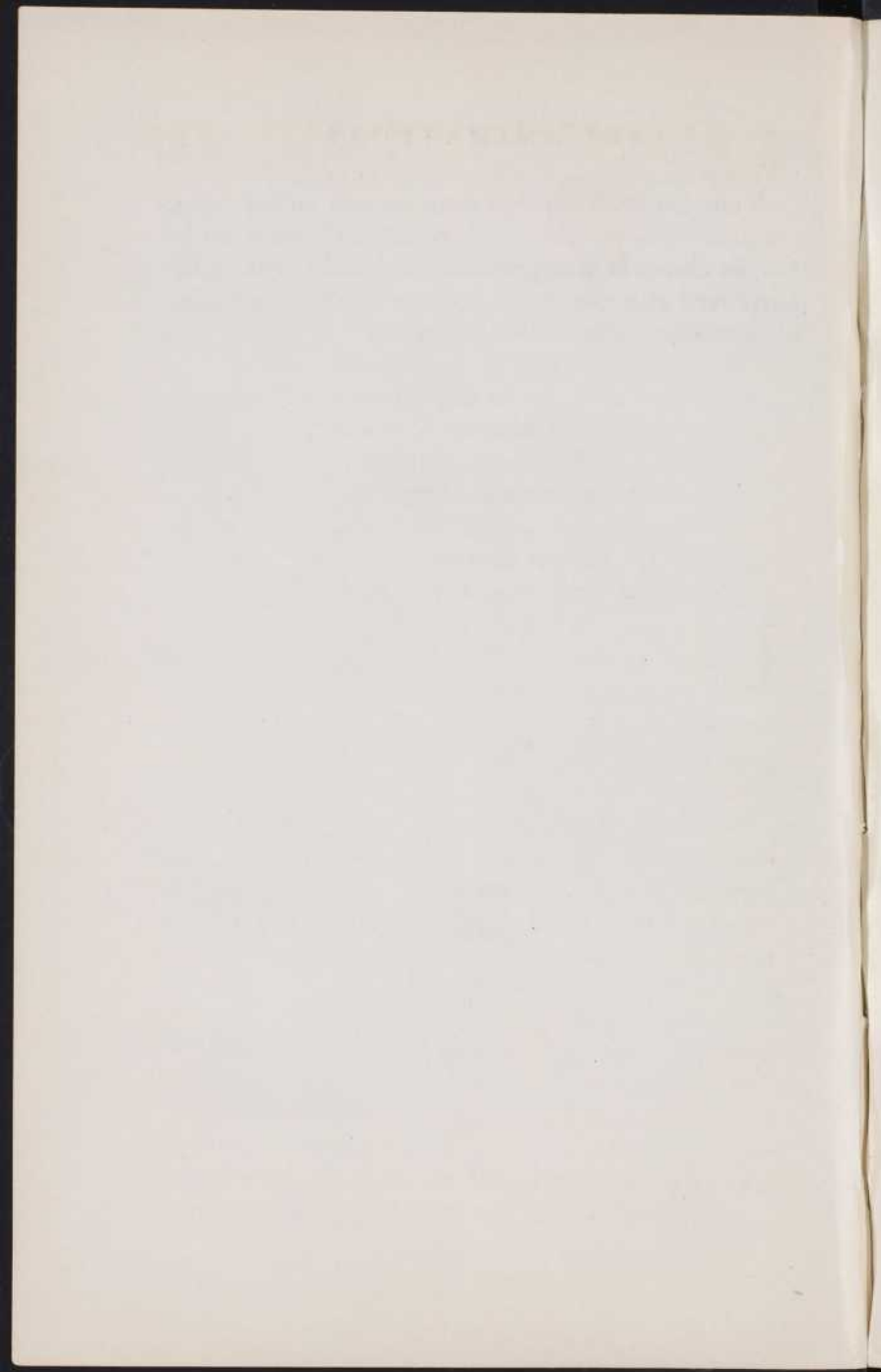
Ironont en laissant de côté
La recherche des causes,
Célébrer la beauté
Et le parfum des roses.

À une époque de suprême désœuvrement où une ombre plus que troublante obnubile les secrets de l'avenir, où les peuples cherchent désespérément un équilibre que le désarroi rend plus que jamais incertain et dans l'impossibilité immédiate de se rétablir, les poètes

A ceux qui les nommeront : fous
(Quoique admirant leur songe),
... Répondront : Et vous ?
Car la vie est mensonge.

... ..
Où sont les insensés
Sur terre, où sont les sages ? ...







E.-Z. MASSICOTTE

LES sages, dirait E.-Z. Massicotte, sont peut-être aussi ceux-là qui, affligés à la vue des bassesses de leur époque, vivent de préférence dans le passé afin d'y découvrir les grands traits dont l'histoire s'enorgueillit, et qu'ils veulent offrir en exemple aux générations futures. Noble préoccupation qui les grandit et les ennoblit.

Depuis 1901, Edmond-Z. Massicotte, penché sur de vieux textes, sur des documents enfouis et poussiéreux, les interroge avec la patience du cénobite. Journallement asservi à cette besogne, il éprouve une intense satisfaction. Il vit dans le mystère d'un autre temps et en exhume les faits cachés de notre histoire.

Cet ingrat labeur appelle le silence et le recueillement. Il impose le respect des contemporains, quand on sait que l'histoire nécessite l'étude minutieuse des faits journaliers de la vie d'un peuple, et que de leur secret emmêlement peut surgir, demain, l'immense amas dont se composera l'exact récit de toute une époque, de plusieurs siècles. En ce sens, Massicotte est un adepte des écoles modernes, un

disciple de Thierry en particulier dont la méthode prêche le retour aux sources originelles sans la connaissance desquelles l'historien se perd dans de stériles ratiocinations.

Ainsi donc, astreint à la reconstruction de l'époque, du lieu, du décor même où se déroulent des événements, vivant de préférence dans le passé plutôt que dans le présent, Massicotte apporte patiemment une large contribution à notre histoire métropolitaine surtout. Il se complait dans une réclusion volontaire, il s'y meut sans bruit, façonne avec ordre et discipline une documentation constructive où puiseront les chercheurs futurs. Visiblement, il est ennemi de toute spontanéité. Le temps ne compte pas pour lui. Il a la vertu de la patience et l'amour du travail désintéressé. L'œuvre durable ne s'improvise pas, il l'a appris à ses dépens. La perfection recherchée au prix de l'effort constant est une leçon de grand art.

Massicotte travaille lentement, disons-nous. Il s'astreint à un labeur qu'il ne pourrait parfaire lui-même, puisqu'il prépare pour l'avenir des matériaux indispensables dont l'ensemble constituera pour d'autres générations un monument solide. Il ne s'embarrasse pas de formules grandiloquentes où s'égarent généralement les descripteurs à outrance. Il s'applique à la précision du détail. Cet instinctif souci de la concision l'a toujours hanté. De bonne heure, épris de poésie et poète plein de promesses, amant des formes pures, des rythmes variés de la vie exubérante, il s'appliqua à en saisir les symboles et à en rendre les images transparentes et mobiles.

Jamais il ne laissa libre cours à son imagination dans le classement des sensations éprouvées. Il aimait à les peser minutieusement comme des pierres précieuses à qui on destine un écrin digne de leur choix.

Dans cette intime préoccupation, il fut aidé par le hasard. En 1890, étant chez un libraire, il découvrit un petit bouquin mis au rancart. Ce livre venait de France, personne ne le remarqua et on l'offrait en vente à sacrifice. Massicotte, fureteur et avide de rareté, en fit l'acquisition. Il s'agissait ni plus ni moins d'un recueil de Verlaine. Il s'en procura bientôt l'œuvre complète, et le poète devint son auteur de chevet. Cette poésie quintessenciée de l'auteur de "Sagesse" où s'étale une angoisse de tous les jours, alternant avec les sentiments les plus divers et dont l'expression voilée est comme le symbole mystérieux de nos secrets tourments et des beautés de la nature, avait attiré Massicotte et fixé son attention.

Mais ce qu'il retint surtout dans cette poésie nouvelle, ce fut l'expression harmonieuse, "l'accompagnement musical uniquement et exclusivement propre à chaque vibration intime de l'être" qui s'en dégage. Les vers connus de "l'Art poétique" à qui l'on a donné diverses interprétations et qui ont servi de genèse à certaines écoles d'avant-garde :

"De la musique avant toute chose", etc.
impressionnèrent définitivement Massicotte.

L'étrangeté de ce rythme, cette conception de formules rares, la tentative d'exprimer des états d'âmes particuliers, des impressions extérieures dans les brefs tableaux où cependant tout inutile objectivisme et toute impersonnalité sont radicalement exclus, où tout s'immatérialise en modulations expressives, en transparentes visions, toute cette technique, disons-nous, répondait à la nature affinée de Massicotte. Elle eut, en tout cas, une influence sur son esprit laconique. En 1897, résumant ses méditations sur Verlaine, il en lut à l'École littéraire une étude remar-

quable que le "Signal", un hebdomadaire dirigé par Gonzalve Désaulniers, publia en décembre de la même année.

Ceci nous remet en mémoire un fait important. Ce serait une profonde erreur — on l'a cru pourtant — de prétendre que Verlaine fut complètement ignoré de ceux de notre génération, car, avant Nelligan même qui le fréquenta avec passion, l'auteur de "Jadis et Naguère" trouva des enthousiastes parmi plusieurs membres de l'École littéraire. Massicotte contribua donc grandement à faire connaître chez nous le pauvre Lélian que, malgré ses défaillances morales, on tenait pour un maître incontesté.

Certes, c'est sous le coup de cette sincère admiration que Massicotte écrivit quelques brefs poèmes laissés au hasard et qui se sont perdus comme tant d'autres. Une de ces pièces nous révèle cette douce ferveur du poète envers le chantre de "Sagesse", poésie pleine de nostalgie et émue, s'enveloppant des accords langoureux d'une valse dont l'attrayante volupté fait naître en nous le mystère des âpres désirs :

Laisse-moi te chanter, valse très langoureuse,
Qui lances vers les cieux notre âme aventureuse,
O rythme de l'amour ! Satan ou Cupidon
Dans un instant fatal de haine ou d'abandon
A dû te mettre au jour, valse très langoureuse.

A l'époque où nous le connûmes, Massicotte jouissait déjà d'une bonne réputation d'écrivain. La fréquentation des pandectes de Justinien ne manqua pas de lui laisser le regret qu'elles ne fussent écrites en vers. Aussi, s'empresait-il de les reléguer dans la poussière des bibliothèques et de troquer sa toge d'avocat contre la plume du journaliste.

Avec une tendance à laisser vagabonder son imagination, le libre emploi de ses facultés plaisait à ce bohème enthousiaste dont tout l'être vibrait au moindre choc. Car il voyait de la musique partout depuis qu'il s'était familiarisé avec l'œuvre de Verlaine. Il s'en était imprégné au point de sacrifier sans remords l'idée même aux harmonies des belles strophes, aux rythmes multiples de la nature dont il subissait l'emprise.

La moindre impression le laissait songeur. Il transformait le décor entrevu en une sorte de vision intime dont aucun détail ne lui échappait. L'ensemble des objets extérieurs revêtait pour lui une forme dont il tirait une leçon d'esthétique. Nous avons eu l'occasion, vers 1896, de le rencontrer chez le peintre Charles Gill, artiste sans ordre et bohème impénitent. Massicotte en rapporta des impressions inoubliables. Le débraillé même avait quelque chose d'harmonieux pour lui s'il s'en dégageait de l'originalité. Nous avons signalé le réduit typique habité par l'auteur du "Cap Éternité" qui en avait transformé le plafond et y avait peint quelques-unes des illustres constellations du ciel.

Massicotte émerveillé, avait trouvé alors l'occasion de parler de l'harmonie qui préside au destin de l'univers. Ce qu'il voyait, en cet instant, dans l'atelier du peintre, ce n'était pas le désaccord des choses matérielles, mais le symbole voilé où se concentrait toute l'âme d'un poète que le monde extérieur n'intéressait guère. Plus tard, nous le revîmes chez Jean Charbonneau. Le décor avait changé. Sous le pâle reflet d'une lampe discrète, le clavier d'un piano "Mangeot" étalait ses touches jaunies. Massicotte, plongé dans un large fauteuil, les yeux fixes, mêlait son âme aux cadences des valse de Chopin que jouait Char-

bonneau. Longtemps, il restait sous le coup d'une vive émotion.

Il nous déclara que cette musique exprimait pour lui le langage le plus propre à aiguïser nos sens, parce que de ses rythmes s'épand la plus simple harmonie que l'imagination enveloppe des belles formes fluides et imprécises chères à tout poète. Ainsi, il vécut de ses rêves en ces temps déjà lointains de notre jeunesse. Pourtant, comme poète, il n'écrivit pas le recueil où se serait révélé peut-être le meilleur de lui-même. Le destin a d'étranges caprices.

Massicotte tergiversa devant l'avenir. Il fut polygraphe dans le vrai sens de ce terme. Doué d'une grande puissance d'assimilation, aidé par une sûre mémoire, il s'adonna tour à tour au chant, à la musique, au folklore, à l'histoire, au théâtre, aux grands spectacles. Les sciences l'attirèrent aussi. Vers 1897, il fut chargé de donner à l'École littéraire un cours de botanique avec monographie des plantes de notre pays. Il se livra à l'archéologie, manifesta dans ses nombreux écrits dont la liste est imposante, les dons précieux d'un poète averti qui veut synthétiser, et, chose curieuse chez un rêveur, qui veut réaliser effectivement dans des domaines purement concret.

Son style se ressentit toujours des influences subies dans sa jeunesse et sa sensibilité ne l'a jamais trahi au cours de sa carrière si fructueuse en œuvres utiles.

Définitivement, il se livre à des investigations dans le passé et s'avère "l'un des écrivains qui ont le plus contribué à reconstituer la vie et les mœurs des anciens Canadiens."¹ Aujourd'hui, il n'ambitionne rien moins que de

1. A. Roy. — *Les Lettres, les Sciences et les Arts au Canada sous le régime français.*

laisser sur la métropole du Canada des documents définitifs auxquels s'attachera son nom. Il restera le parangon des archivistes, "celui pour qui l'histoire de Montréal n'a plus de secret."² Noble ambition que des voix autorisées prétendent être justifiée en raison de la science acquise et de l'inlassable constance que Massicotte a sans cesse démontrées dans ses patientes et substantielles recherches.

Devons-nous regretter le poète ? Il n'en faut pas douter. Inclignons-nous néanmoins devant les décisions capricieuses du destin. D'ailleurs, a-t-il lui-même réellement cru à la destinée du poète qu'il aurait pu être ? Peut-être plaçait-il au delà des possibilités l'exécution d'une œuvre poétique qu'il eut voulu rendre en multiples symboles. Esthète et doué d'une profonde sensibilité, peut-être n'a-t-il pas voulu être la victime volontaire qui s'offre sans espoir de voir son rêve se cristalliser dans sa plénitude. Par un retour sur lui-même, il s'est complu à la réalité des choses.

Avide de vérité historique, il lui a consacré son existence. Il a compris qu'elle exige l'entière abnégation d'un esprit pondéré méditant devant le spectacle sans cesse renouvelé des immenses remous qui ballottent les hommes emportés par des destinées contraires et souvent tragiques. Si le véritable poète est un inspiré, l'historien, au vrai sens du mot, est une conscience qui ne doit pas se leurrer de nos pauvres illusions, et ici, il nous faut pardonner à Massicotte d'avoir sacrifié les rêves, hélas ! illusoire du poète qu'il aurait été à la captivante vérité d'une histoire dont nos ancêtres avaient si héroïquement jeté les bases immortelles.

2. Aegidius Fauteux.—*Cinquante ans d'histoire du Canada.*

1. The first of the two main parts of the book is devoted to a general survey of the history of the English language from its earliest beginnings to the present day. It deals with the various dialects which have sprung from the common stock, and with the influence of foreign languages upon the English vocabulary and syntax.

2. The second part of the book is devoted to a detailed study of the English language as it is spoken and written in the present day. It deals with the various dialects which are spoken in different parts of the country, and with the influence of foreign languages upon the English vocabulary and syntax.

3. The third part of the book is devoted to a study of the English language as it is used in literature. It deals with the various styles of writing which have been employed by English writers, and with the influence of foreign languages upon the English vocabulary and syntax.

4. The fourth part of the book is devoted to a study of the English language as it is used in science and philosophy. It deals with the various styles of writing which have been employed by English writers, and with the influence of foreign languages upon the English vocabulary and syntax.

5. The fifth part of the book is devoted to a study of the English language as it is used in law and medicine. It deals with the various styles of writing which have been employed by English writers, and with the influence of foreign languages upon the English vocabulary and syntax.

6. The sixth part of the book is devoted to a study of the English language as it is used in commerce and industry. It deals with the various styles of writing which have been employed by English writers, and with the influence of foreign languages upon the English vocabulary and syntax.



GONZALVE DÉSAULNIERS

LES rêves du poète qui lui ouvrent de si grandioses perspectives et qui l'entourent comme d'un rayonnement, Gonzalve Désaulniers les a toujours entretenus avec une tendre pitié. Nourri de la sagesse antique, ayant présent à l'esprit ce principe des "Entretiens" d'Épictète préconisant "la haute tenue d'une âme qui se possède", Désaulniers en a fidèlement médité le sens et, en dépit du contact journalier des hommes, il s'est très vite placé au-dessus des contingences, regardant avec mansuétude se dérouler le panorama d'un monde où se reflètent les grandeurs et les misères humaines.

En 1898, nous voici transportés comme par miracle dans un nouveau milieu. Nous ne sommes plus dans la "mansarde" aux fenêtres éclairées par un pan du ciel, mais dans un salon discret et de bon goût aux fauteuils moelleux, aux lambris dorés; nous sommes chez Gonzalve Désaulniers. Le 29 avril de la même année, il s'était joint à notre groupe. A ce moment, comme à toutes les phases de sa vie, il inspire confiance et jouit de cette belle sérénité dont il ne s'est jamais départi.

Toujours accueillie chez lui avec une cordialité ouverte et simple, l'École littéraire, semble-t-il, ne devrait pas mourir tant l'optimisme de Désaulniers réchauffe et reconforte. Le prestige de sa personnalité, la sincérité de ses encouragements nous insufflent une vigueur nouvelle. Il remonte les courages souvent chancelants et nous fait nous redresser devant l'obstacle. Nous avons vécu alors des heures inoubliables, et l'ascendant qu'il exerça sur nos jeunes intelligences eut une répercussion que le temps n'a pas effacée.

Il nous souvient d'un certain soir en particulier — et cela nous reporte à plus de trente-cinq ans en arrière — où nous étions réunis chez le poète du livre "Les Bois qui chantent", assis autour d'une lampe dont la lumière nous plongeait dans une douce rêverie. Avec une grande piété, Désaulniers nous avait lu cette page de Lamartine sur la définition de la poésie, à savoir "qu'elle est l'incarnation de ce que l'homme a de plus intime dans le cœur et de plus divin dans la pensée, de ce que la nature a de plus magnifique dans les images et de plus mélodieux dans les sons; qu'elle est sentiment et sensation tout à la fois, esprit et matière, langue complète, langue par excellence qui saisit l'homme par son humanité tout entière, idée pour l'esprit, sentiment pour l'âme, image pour l'imagination, et musique pour l'oreille, langue toute mystérieuse, toute instinctive aussi et qui, parlant à l'idée et à la sensation, universelle dans ses manifestations, ne mourra jamais."

En nous citant cette vaste définition du rôle de la poésie dans le monde, si chère à Lamartine, Désaulniers voulait-il apaiser le doute qui nous assaillait ? En tout cas, longtemps ces phrases divines nous sont restées dans la

mémoire. Et si, parmi les poètes présents, ce soir-là, beaucoup sont disparus; si, parmi les vivants, plusieurs, malgré l'âpreté de l'existence, ont senti en eux se perpétuer les flammes de l'éternelle poésie, nul, sans doute, plus que Désaulniers n'a entretenu le culte de cette prophétie lamartinienne qu'il nous énonçait avec tant de conviction.

Depuis que nous l'avons connu, depuis ces premiers jours de l'École littéraire, Désaulniers en éclaira sa route et, assurément, elle l'a accompagné jusqu'à son dernier souffle. En relisant les poèmes de l'auteur des "Méditations", nous refaisons le voyage au Liban et nous assistons avec lui au triomphe de la nature.

Car, en même temps qu'il nous élève l'âme vers des régions supérieures, Lamartine nous fait un tableau de la poésie pure libérée de toute forme artificielle, tendant sans cesse à se spiritualiser et restant "l'ange gardien de l'humanité à tous ses âges." Si Désaulniers nous donnait en exemple le grand poète de "Jocelyn", afin de nous le faire aimer davantage, sa vie ne s'affirma-t-elle pas elle-même remplie de méditation et de sagesse ?

S'il a tourné une grande part de ses activités vers des préoccupations utilitaires, absorbantes et ~~déprimantes~~ souvent, à aucun moment, dans ses actes publics et privés, il n'a manqué de dépouiller les jours sans joie et ternes que nous vivons, et, selon Lamartine, de les spiritualiser en quelque sorte. Il se dédouble donc et n'a jamais oublié, au milieu des pandectes, de noter les fugitives impressions, les pensées que la vie nous suggère, pour les transporter plus tard dans une harangue frémissante d'émotion et débordante de pur lyrisme.

Ce poète est vite devenu une personnalité dans l'histoire de notre littérature canadienne. Ayant trop évolué, à une certaine époque de notre littérature, pour faire partie de l'ancienne génération dont Fréchette est le dernier représentant, il est aussi trop vieux pour se compter comme un écrivain de la jeune pléiade qu'un vent nouveau et irrésistible oriente vers les procédés post-romantiques. Il clôt une période, mais il la clôt brillamment.

Si, par exemple, vous comparez des vers de Chauveau, de Lemay, de Fréchette même, à ceux de Désaulniers dont la première manière trahit plutôt une influence hugolienne que lamartinienne, vous constaterez qu'il laisse loin derrière lui ses devanciers. Un poème comme le "Golfe" où des réminiscences romantiques se joignent à des intentions déjà lamartiniennes, prend un sens, une envergure de pensée dont le développement ne se rencontre guère chez les anciens, loin de là.

Il nous plaît à redire que Désaulniers clôt dignement une lignée d'écrivains appartenant à la précédente génération et accuse, en cette fin du XIX^{ième} siècle, une personnalité représentative de notre littérature. Il nous faut aussi évoquer ici des tendances nouvelles que dénotent ses récents poèmes, ceux de la grande partie des "Bois qui chantent" imprégnés d'une inspiration plutôt moderne, classique, au vrai sens du terme.

La grandiloquence habituelle chez un Chapman et chez tant d'autres, les périodes oratoires où la rhétorique gâte le mouvement, le genre patriotique dont on abusa depuis Victor Hugo, font place chez Désaulniers à une plus solide érudition, surtout à une plus ample compréhension du vers alexandrin comme moyen d'expression, à une forme plus réellement pathétique. S'il a subi des influences,

ce qui est incontestable, il prouve néanmoins combien il est digne de ses modèles et combien il évite de tomber dans la plate imitation.

Sa poésie est personnelle. Si elle est prisée par les dilettantes, parce qu'étant d'un ouvrier en possession de ses moyens, c'est qu'elle est chargée de matière colorée, se relève par la noblesse des sentiments et par la variété des teintes, par la musique du verbe, par l'abondance des symboles, poésie qui est un chant d'amour, imbue d'une profonde sensibilité et pénétrée de la vision des choses de la nature.

Pour nous en rendre compte, relisons la "Fille des Bois", pièce parfumée de légende, faisant revivre le passé de nos forêts vierges et où circule un souffle de ce pur amour que l'univers porte en lui. Quand nous exprimons cette opinion sur la métrique de Désaulniers, nous nous plaçons évidemment vers 1895, époque où fut aussi écrit le "Golfe", (nous entendons la première partie de ce poème), que toutes les anthologies n'ont pas manqué avec raison d'inscrire en première page.

Désaulniers s'interpose donc entre l'ancienne génération et celle de 1895, époque où fut fondée l'École littéraire. Son œuvre indique une transition, et l'on peut dire que, par suite d'une transformation apparemment subie, elle ouvre une ère nouvelle à la jeune génération de cette fin du XIX^{ème} siècle. C'est déjà un beau titre de gloire; mais il en est d'autres.

En 1898, à l'époque où Désaulniers entre à l'École littéraire, il nous apparaît, comme il est resté depuis, le poète du calme, de l'apaisement et de l'espoir. Calme devant l'orage, tout de mansuétude devant les erreurs d'autrui,

il ne connut pas le désenchantement qui annihile les plus sûres facultés intellectuelles.

Un jour, il écrit à l'ami lointain, lui exprimant le vœu le plus cher à son cœur en des vers inspirés par la nature, au milieu de paysages somptueux, au versant de monts basaltiques torturés par le temps; et le front lourd, après de longues veilles qui l'ont rivé à ses méditations, il rappelle à cet ami combien il a retrouvé le calme tant souhaité, le calme aux ombres bénies, le calme perdu dans un vallon que le vent caresse et à qui la chaude saison prête des voix apaisantes :

“Je t'écris d'un endroit perdu dans la montagne,
Loin des cités, ayant la forêt pour compagne,
Distrain par le babil des oiseaux, le matin,
Servi par ma raison moins que par mon instinct,
Heureux, comme un berger du temps de Théocrite,
D'une simple fougère ou d'une marguerite.”

Il a trouvé l'apaisement intégral. C'est qu'il est ennemi du vain bruit et des inutiles complications. Il recherche la paix intérieure comme il voudrait les hommes paisibles et conciliants. Il se rend pourtant à l'évidence. Il nous disait un jour : “Il faut prendre les hommes tels qu'ils sont, avec leurs qualités et leurs défauts”. Par ces paroles de mansuétude qu'il mit toujours en pratique pour lui-même, il entendait que nous devons juger nos semblables avec patience et discernement, sans acrimonie, ne les condamnant qu'en dernier ressort, et apportant à nos blâmes les réserves prudentes du sage familial avec les secrets de la vie. C'est une des théories de l'altruisme. C'est aussi celle qui nous fait pratiquer l'empire sur soi; celle qui, mieux comprise, nous réunirait dans une confrater-

nité reconfortante et qui tracerait à l'existence une route sans trop d'aspérités.

Et cet apaisement qu'il voudrait apporter aux hommes de bonne volonté, l'ayant lui-même éprouvé, il en ressent encore les bienfaits au sein de la nature en qui il veut se confondre.

Ne voyez ici aucune intention matérialiste. Si le poète veut "se résorber dans le silence des forêts", c'est qu'il y retrouvera le repos tant cherché, le milieu propice à la concentration de ses pensées. N'y voyez non plus aucune tendance au pessimisme, puisqu'il est le poète de l'espoir, puisqu'il croit en la rédemption de l'humanité, c'est-à-dire, en une ascension progressive des âmes vers la perfection possible dans tous les domaines des idées. Ici, sans doute, sa manière accuse encore une orientation spiritualiste à la façon de Lamartine. Sa pensée lui fait goûter "le sens éternel de la vie." Il veut même "éprouver le sens éternel de la mort". Alors, sa voix devient véhémence, mais son âme est sans tumulte. C'est l'instant suprême de la méditation, d'un retour sur soi-même devant les grands problèmes de l'inconnu.

En le lisant, on se sent emportés comme sur un nuage vers les sphères éthérées. Et comme enveloppé du songe bienfaisant qui verse "l'ivresse de l'oubli sur un monde aux abois," avec un noble souci de se dégager des entraves qui l'attachent à la terre, le poète précise un idéal à atteindre et y aspire avec la certitude de le découvrir dans le resplendissement de la lumière. Oui, cette poésie est revêtue du bel espoir qui tend à une fin et qui, se multipliant aux souffles continus de la vie, y trouve sans cesse une infatigable vigueur.

Écoutez le poète s'adressant au soleil :

Tu sais créer de la beauté, même en mourant,
O toi, foyer de vie et source de jeunesse,
Et tu restes, soleil, l'immortel tisserand
Qui parfiles les nuits pour que le jour renaisse.

Dans la poésie de Gonzalve Désaulniers, on retrouve aussi comme une montée vers une vision renouvelée à chaque étape d'un poème, l'élan vers la cime suprême, objectif que vise tout véritable artiste; poésie par laquelle le poète magnifie, transfigure les couleurs amassées au hasard, par laquelle il les adapte et les proportionne au milieu qu'il choisit librement. Voilà bien son rêve, puisque par ce procédé qui lui est cher, il s'élève à cette beauté immanente en qui règne la perfection.

Dans un autre ordre d'idées, disons que souvent, le plus souvent, ses poèmes semblent renfermer avec intention des locutions désuètes, mais prenantes, étalées sans prétention, simplement, comme si le poète les parlait à un familier. Tout alors s'ordonne sans effort: le paysage s'y estompe, le fleuve s'y déroule, les arbres y défilent sans complication, comme ils se présentent alternativement dans la nature, et voilà que le charme opère.

C'est par le don de suggestion que Désaulniers se distingue d'ailleurs à nos yeux; c'est par l'enchantement qu'il tire des choses que son enthousiasme se communique, sans apparente intention pourtant, parce qu'en évoquant les splendeurs de la nature, il les sent capables de nous capter immédiatement et ne se croit pas obligé d'employer les moyens que recherchent certains poètes pour nous les faire comprendre.

Parfois aussi, ce sont des courts poèmes peints à petites touches juxtaposées, évocations transparentes ou fluides qui défilent en vers légers comme des vapeurs cristallines, vers qui tintent avec des notes aiguës, s'égayent ou s'enveloppent d'une douce mélancolie.

Mais cela n'est qu'un divertissement. Si "dans le champ du rêve et des visions, il adore glaner des illusions", si peu qu'elles durent, il constate aussi qu'on en arrive à une heure où l'on doit songer au peu de prix qu'il faut attacher à la gloire. Pourtant, s'il s'est arrêté à de graves méditations qui nous ouvrent les yeux sur les destinées humaines, qui nous en montrent les misères ou les nobles aspirations; s'il découvre dans Lucrèce les secrètes émotions qui se dégagent de son grand poème sur la nature des choses; s'il s'inspire du sage Socrate aux divins préceptes; si sa culture se ressent de l'influence de cette Grèce adorable qui a fait au monde "l'épiphanie de la beauté et qui a conçu un style dont la qualité n'a pas été retrouvé depuis," le poète Désaulniers est surtout conquis par l'âpre et grandiose majesté de la nature canadienne dont il a su tirer de profonds effets d'art et de hautes réflexions philosophiques. Il se dit avec Pierre de Nolhac :

Je ne quitterai pas ce monde où j'ai laissé
S'enchanter mon esprit aux songes du passé,
Sans avoir rendu grâce à la Cause première
Par qui j'ai pu goûter les sons et la lumière,
Et sans me réjouir qu'il m'ait été donné
De connaître l'honneur du sang dont je suis né.

Gonzalve Désaulniers s'enorgueillit du sang dont il est né, comme le poète du "Testament d'un Latin" voyait re-

vivre la race "héroïque de nos ancêtres" qu'il fait remonter jusqu'à Rome dont la haute culture apporte aux mœurs rudes des Gaulois les rayons d'une future lumière. Depuis toujours, il répand sur la terre canadienne les féconds enseignements puisés au cœur de cette France, reflet de la Gaule antique dont il sent vivre en lui l'atavique fierté.

Néanmoins, à ces enseignements qui sont devenus comme des hommages qu'un fils doit rendre à sa mère, il ajoute l'amour du sol natal dans ce qu'il a de plus sacré, de plus divin, car le sang qui coule dans ses veines prend sa pureté de la terre où l'on est né, comme la plante y puise sa sève et sa vigueur. Relisez cette simple "Épître" où une petite paysanne rappelle à l'amoureux envolé et qu'elle ne reverra plus,

"Que l'amour de la terre, hélas ! était le prix
De son amour et que dans la tige qui ploie,
Il lui fallait chercher le secret de sa joie . . .

Plus noble préoccupation encore de ce poète du terroir qui, ayant été le chantre de l'espérance, est devenu le poète de la tendresse. Par sa tenue, par ces qualités purement représentatives de la race canadienne, son livre "Les Bois qui chantent" reste un exemple. Il porte en lui des dons multiples que ne gâtent aucune pédanterie d'école, aucune intention de caste. Il révèle et présente l'aspect de deux époques de notre vie intellectuelle. Il devrait être une page de notre histoire littéraire, si l'on tient compte du rôle de premier plan que joua Désaulniers dans ce dernier quart de siècle et à la fin du XIXième.

Ce poète se rattache à la vieille génération par ses tendances pourtant libérées d'influences néfastes; il s'appar-

rente à la nouvelle par les transformations que sa forme a subies, mais sans heurts et sans un trop visible effort d'en vouloir suivre la route accidentée et capricieuse. La passion des images simples, la fidélité à des traditions qu'on prétend périmées, ne lui enlève rien de sa fraîcheur, en raison de la sincérité qui fait le fond de son œuvre. Si on en enlève quelques scories qui nuisent à l'ensemble, rien d'artificiel ne la dépare. Qu'il s'agisse d'amples tableaux, (où le développement se prête chez d'autres aux périodes grandiloquentes), comme cette pièce le "Golfe", ou ce "Soir gaspésien", ou ce "Lac Louise" ou comme ce poème en profondeur "Vita et Mors"; qu'il traite de simples sujets, graves ou légers, jamais le poète ne dépasse les limites du cadre où ils doivent s'enfermer. En évoquant ici ses grands poèmes, nous constatons que Désaulniers a le sens de la mesure, de la clarté, de la concision; son vers vise à la consistance du rythme et ne s'embarrasse pas des vains colifichets qui alourdissent et dépassent la pensée. La précision et l'esprit d'ordonnance sont ses qualités dominantes. Quel plus grand éloge pourrait-on faire à ce poète qui vient à peine de disparaître, à ce poète ayant vécu une époque où la confusion et le désordre ont envahi l'univers, en un temps où les conceptions de l'intelligence le cèdent à la force des produits matériels et utilitaires ?

Si nous admettons qu'à toutes les phases de l'histoire le rêve et l'action ont conduit le monde, saluons en passant un rêveur de la qualité de celui qui a écrit "Les Bois qui chantent". Clarté et esprit d'ordonnance, disions-nous. Qualités bien françaises qu'il prêcha sans répit à ceux de sa race trop enclins à oublier le passé et trop in-

différents devant les menaces de l'avenir de notre langue française en Amérique.

Nous, les fondateurs d'un pays qui a fourni des Champlain, des Lévis, des Maisonneuve, ne sommes-nous pas atteints dans l'organisme même de notre race par l'intrusion d'étrangers qui n'ont hérité ni de nos croyances ni de notre formation intellectuelle, et qui, de plus en plus, s'immiscent dans notre vie nationale ?

L'idéal d'un peuple, dirait Gonzalve Désaulniers, se reconnaissant à l'intégrité de ses aspirations, puisqu'il les puise aux sources du passé, il faut que nous nous rendions compte que le présent nous fait, malgré nous, chaque jour, céder peu à peu cet idéal devant un envahissement sans cesse accru et qui devient le plus grave danger. Oui, nous perdons le sens de l'unité. Nous nous confondons à notre insu avec des éléments hétéroclites. Perdrions-nous l'usage de la parole, c'est-à-dire, de la langue française ? On nous reproche de n'avoir pas de littérature, parce que, négligeant de nous inspirer des choses de notre pays, nous aimons mieux subir des influences françaises. Mais ne devons-nous pas en subir ?

Prenons garde de nous libérer de la langue qui fut notre orgueil depuis toujours. Prenons garde qu'elle ne se transmue en un charabia qui ressemblerait plutôt à une sorte de langue verte que les Américains eux-mêmes sont en train de se créer au mépris de l'anglo-saxon qu'ils parlaient au XVIII^{ème} siècle. Conservons notre langue, disait Gonzalve Désaulniers, car la conserver, c'est l'impérieuse obligation que nous trace notre histoire cet "écran rempli de perles ignorées."



ARTHUR DE BUSSIÈRES

QUI, parmi nos contemporains, a pu oublier Arthur de Bussières, le poète de mains sonnets exotiques, dont le nom qu'il portait avec orgueil semble emprunté à quelque illustre famille de France ? Il le portait avec une distinction native, comme il se drapait fièrement de sa loque de mendiant superbe, car il était pauvre, d'une pauvreté légendaire, un pauvre honteux du métier qu'il exerçait, — il était peintre en bâtiments, — sorte de Vil-lon inquiet doublé d'un César de Bazan.

De tous les souvenirs qu'il nous plait d'exhumer, nous nous rappelons certains soirs rigoureux d'hiver où le sol craquait sous les pas. De Bussières arrivait au Château de Ramezay sans paletot, coiffé d'une casquette indigente, sans gants, chaussé de pantoufles légères retenues par de faibles cordons, une cigarette à la commissure des lèvres où passait, par instant, un sourire énigmatique. Son visage d'une étrange régularité, exsangue, retenait immédiatement l'attention par la noblesse qui s'en dégageait. Ses yeux qui fixaient rarement son interlocuteur, étaient

pâles et tristes. Sa bouche mince prononçait d'habitude des paroles monosyllabiques et son geste était rare.

Il avait le masque de Baudelaire qu'il aimait passionnément, mais à qui il préférait José-Maria de Hérédia, son maître de toujours. L'exotisme du poète des "Trophées" hantait son imagination exaltée. Il semblait le conquistador anxieux de découvrir quelque pays lointain et qui fait voile vers l'inconnu, debout sur sa caravelle de rêve.

Il allait à la conquête de rimes rares, sonores et choisies. Les mots n'avaient de prix pour lui que par leur résonance, car il n'ambitionnait que les trouvailles de substantifs à effet, que la phrase lapidaire et évocatrice d'orientes fictifs. Tel sonnet "KITA-NO-TENDJI" illustre bien sa manière :

C'est un temple de pierre aux structures énormes,
Dont les contours pesants estompent l'horizon;
Granits, marbres en blocs, pylônes à foison
Flanqués d'ombres. Autour, des chênes et des ormes.

Au sein de l'éclatante et vaste floraison
Des chrysanthèmes d'or aux sépales² difformes;
Triste, ainsi que des dieux aux immobiles formes,
Un vieux bonze accroupi murmure une oraison.

Kita-no-tendji dort. Ni les voix de l'enceinte,
Ni les bruits éternels de Kioto la sainte
Ne vont troubler la paix de son divin sommeil.

Mais les temps l'ont penché vers l'abrupte colline;
Il chancelle, pareil au vieillard qui décline
Sous les grands rayons roux de l'hivernal soleil . . .

Parfois, rien ne le passionnait tant que de s'envoler dans la forêt légendaire de Brocéliande, de pénétrer dans

des grottes merveilleuses où dans des châteaux où auraient dormi des Belles aux Bois; de se griser aux extravagances des contes des Mille et une Nuit; de se reposer dans un jardin aux décors chimériques; de humer les senteurs des soirs japonais; de vivre dans des pays où le soleil mord les routes enflammées; de respirer tous les parfums subtils, empoisonneurs ou apaisants :

Dans le ciel jaune d'ocre, un jour frais se cramponne
En pâlisant l'éclat du céleste portail,
Et la cité vermeille où trône l'éventail
S'enivre au chant fluté de la brise nippone.

Aussi, le djin fougueux, remplaçant du bétail,
Abrité de son casque où le gland se pomponne,
Traîne dans le galop d'une allure fripponne,
L'ironique beauté d'un être épouvantail.

Il se complaisait aussi dans les temples bouddhistes aux colonades multicolores; il recherchait toute la gamme des porphyres, des marbres aux nuances infinies; il découvrait les béryls, les pierres précieuses serties dans des chatons de songe, tout le monde des féeries, les îles merveilleuses situées quelque part, un assemblage sans nom de contrées fantastiques et innombrables où ce n'est plus la pensée qui domine, mais les couleurs, les sons, les apparences qui placent la vision au premier plan, sorte d'opération par laquelle l'esprit concrétise les choses vues :

Des aromes subtils nagent en pleins vergers,
Tout autour des bosquets fleuris des promenades
Où le kokila dit ses folles sérénades
Au dahlia qui croît entre les orangers.

Et sur les gazons doux comme des satinades,
Ceinte d'un voile pourpre aux plis fins et légers,
Khirma s'endort au sein des rêves mensongers,
Près du yali désert flanqué de colonades.

Sa lourde tresse blonde ondule sur le sol
A la vague des mers en sa forme pareille;
Et la fièvre indolente au vent du soir sommeille.

Sous le palétuvier qui s'ouvre en parasol,
Et la clarté qui fuit, éperdument vermeille,
Mêle des reflets d'or aux blancheurs de son col.

Dans ce livre posthume "Les Bengalis" qu'il nous a
laissé, sa conception de la beauté se passe de sentimentalité.

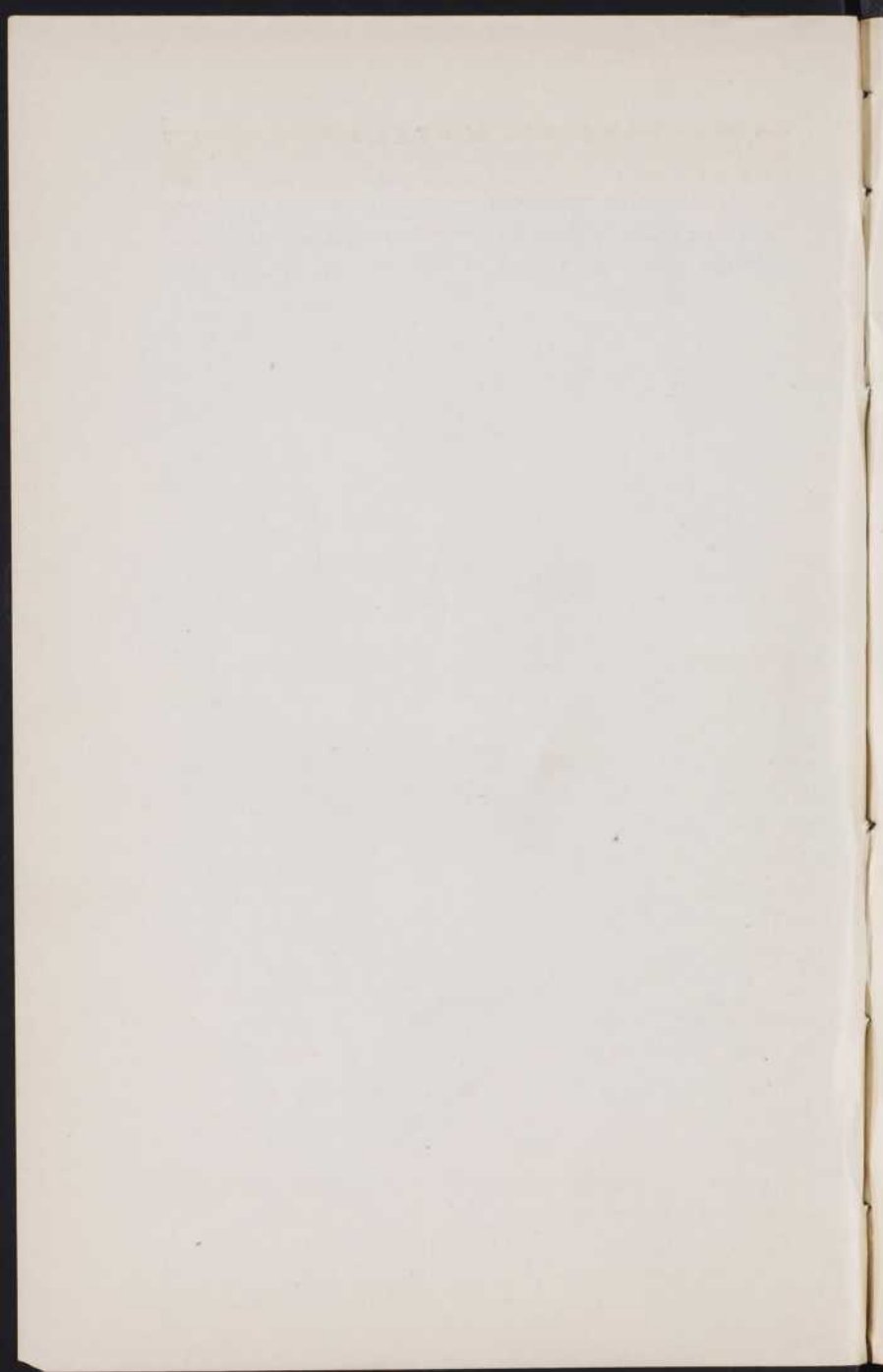
Il est sans attendrissement visible et ne se complaît
qu'en choquant ses bizarres visions.

Pas de violentes passions dans ces vers dont la structure est tout de miroitement comme ces prismes dont les teintes se décomposent au jeu de la lumière.

Relisez les uns après les autres ces sonnets où sont absentes les pensées profondes qui nous inclinent à la réflexion, et vous verrez que de Bussièrès demeure le simple évocateur de panoramas empruntés à une nature fictive, de décors fabriqués avec des mots se suffisant par eux-mêmes. Vous vous rendrez en même temps compte de ce que ce disciple de José-Maria de Hérédia a pu tirer d'un art où la forme domine en souveraine dans toute sa splendeur et sa mystérieuse attirance. Il est mort jeune. Peut-être fut-il devenu un poète considérable s'il eut eu le courage de se pencher sur les mystères de la vie afin de les comprendre et d'en tirer d'utiles leçons. Mais ce travail,

était au-dessus de ses forces, — car il était un faible, — esclave de ses seuls instincts, un pauvre que le contact matériel des choses a terrassé et qui fut irrémédiablement vaincu avant l'âge.







HECTOR DEMERS

FAIBLE et vaincu d'avance nous apparaît aussi Hector Demers chez qui, durant plusieurs années, l'École littéraire tint ses séances, et qui en fut un des plus fidèles adeptes. Ce jeune homme était né sous une bonne étoile. La fortune, en effet, lui souriait et de sincères affections l'entouraient. Une route aplanie d'avance aurait dû en faire un être tout de joie et d'enthousiasme. Il n'en fut rien.

Ce pauvre était un "anxieux", vivant dans une crainte perpétuelle. Il semblait redouter l'approche du jour comme il appréhendait la nuit qui lui causait comme une interminable torture. Il était affligé de cette maladie que le docteur de Fleury appelle la "psychose perverse dont l'état comprend le domaine des obsessions et qui, chez l'homme ordinaire, correspond au tempérament émotif." Il souffrait aussi, sans doute, de *paranoïa*, ce qui signifie, en partie, la défiance d'autrui. Il se croyait rejeté du monde, vilipendé, persécuté.

Ses propres amis étaient par lui tenus en suspicion, bien que tous l'eussent en grand estime, puisqu'il était la probité même, dévoué, et que l'honneur prenait pour lui un sens sacré chaque fois qu'il en invoquait le code. Mais en raison de son état morbide, il s'enfermait dans une suite de dilemmes qu'il confondait dans son esprit, et qui finissaient par le persuader de la véracité des puérils soupçons qu'il entretenait à l'égard de camarades animés des meilleures intentions. Ce pauvre avait une âme exquise, tout en douceur et vibrante au moindre choc, une âme qui demandait à être consolée, qui voulait s'extérioriser et se manifester. Mais chaque fois que le poète essayait de toucher les fibres sensibles et si fragiles de cette âme d'enfant, il éprouvait une dépression physique et morale, tout son être était secoué par un malaise indéfinissable, son cerveau subissait une torture, tombait dans un état stuporeux, et ainsi déprimé, le pauvre jeune homme devenait inapte à fournir le moindre effort et à poursuivre tout travail continu.

Alors, il était pris d'une sorte de fatigue et d'un découragement qui le condamnait à l'impuissance et au désarroi. Ces crises dépressives durèrent longtemps. Peu à peu, cependant, l'énergie lui manqua, il sentit qu'il allait sombrer et qu'il ne serait bientôt plus qu'une ruine. Puis, un soir, comme s'il voulait écrire son chant du cygne, à une heure de suprême détresse, il va demander à la nature féconde et dont l'exubérance ne tarit jamais, "la jeunesse du cœur qui le fuit maintenant."

Il la cherchera aussi dans les sources vives, la respirera dans l'air embaumé, dans les parfums, dans le calme des forêts, jusque dans les clartés descendues du ciel. Il implorera cette nature parce qu'il la sait éternelle et qu'en

elle se récréent sans cesse la force des saisons et les puissances du monde. Il l'implorera devant l'incertitude de la route commencée et poursuivie :

“À ton fils dont la force entière est en déroute,
Accorde, sans tarder, le secours de ta main,
Enseigne-lui comment l'on termine sa route,
Toi, qui toujours, poursuis un inconnu chemin.”

Puis, il veut retrouver les illusions qui font vivre, l'amour qui réconforte, les mirages de la gloire, les splendeurs et la beauté “sans laquelle on est plus mort que dans un tombeau.” Il conjure encore la nature de lui parler à lui “qui n'a pas oublié l'alphabet des blés d'or.” Mais elle ne lui répondra pas, pas plus qu'elle ne répond aux prières de l'humanité.

O nature, ô nature en vain sur moi je pleure,
Vers toi, je crie en vain, sans cesse tu souris,
Hélas ! t'importe-t-il qu'un de tes enfants meure !
Car si je te comprends, tu ne m'as pas compris.

Reprenant courage pourtant, il l'appelle encore, puisqu'elle reste sourde à ses objurgations. Mais le silence se fait autour de lui : elle demeure impassible devant sa souffrance. Lui, il l'a comprise devant son refus de l'écouter et de répondre à ses appels. Il se souvient alors des dures paroles de Alfred de Vigny, ces paroles de désespérance incurable :

“On me dit une Mère, et je suis une tombe.
Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,
Mon printemps ne sent pas vos admirations.”

Il désespère finalement de l'entendre prononcer des mots de mansuétude. Son bruit, se dit-il, "n'est qu'un bruit vide et charmant." Et dans une dernière plainte, il s'écriera :

"Si nul regard vivant n'habite dans tes yeux,"
Je me redresse encore contre l'adversité.
"Voyageur prosterné, dès lors je me relève !
Je reprends mon bâton. Je reprends ma fierté,
Et je pars, aimant mieux, sous le bandeau du rêve,
L'orgueil de ma douleur que toute ta gaité."

Et ce jeune homme paranoïaque, atteint de psychose perverse, se cabra devant l'ingratitude de ses semblables qui, pour la plupart, en dehors de l'Ecole littéraire et avec un acharnement coupable, lui refusèrent tout talent véritable. Ce poète, esclave inconscient de sa propre déformation, fut victime d'une angoisse incurable dont sont affligés les émotifs de son espèce. Comme son ami, Emile Nelligan, il a sombré.

Et le naufrage horrible inclina sa carène
Aux profondeurs du gouffre, immuable cercueil.

Il sombra parce qu'il crut que les hommes ne le comprenaient pas. Et il fut une existence manquée. Lui ayant prodigué les moyens de jouir des biens matériels, le destin l'avait placé dans un lointain désert où, les mains remplies d'or, le malheureux ne pouvait ni apaiser sa soif ni assouvir sa faim. Il perdit la raison et en mourut.



HENRI DESJARDINS

PARMI ces êtres marqués que nous avons connus et aimés, il en est un qui fréquentait assidûment l'Ecole littéraire, étant un de ses premiers membres fondateurs, c'est Henri Desjardins. Vouté, d'une allure vieillie avant l'âge, d'un maintien sévère et d'un esprit réfléchi, ce partisan du gibus, de la cravate lavallière et du riflard traditionnel, portait une barbe à la Petrus Borel, comme à l'époque du romantisme.

Sa figure exprimait une rassurante bonté, et malgré son attitude olympienne, ses yeux reflétaient une sorte de candeur juvénile et sa voix avait la douceur d'un murmure. Il était instinctivement mélancolique, recherchait souvent une apaisante solitude, mais aimait la compagnie d'un nombre très restreint d'amis. Uniquement pour faire de l'esbroufe, — car il y avait du Tartarin en lui, — il exhalait son mépris à l'égard des foules, du bourgeois et du philistin; mais sa colère était en surface, et loin de finir en tempête, elle mettait ses camarades en joie.

D'une verve intarissable, il avait acquis une grande facilité à composer les vers. Par habitude, il les multipliait d'une façon inquiétante pour ceux qui les lisaient. Il les écrivait au courant de la plume sans les raturer. Il semblait tirer orgueil de cette dangereuse fantaisie.

Avec emphase il se piquait d'être un romantique intransigeant, ce qui était vrai, comme il fut, d'ailleurs, de toutes les écoles, selon le caprice de son imagination toujours en éveil. Il pérorait sur chacune d'elles, sans en adopter une définitivement. D'un éclectisme sans mesure, il jugeait les œuvres avec trop de bienveillance, ou les accommodait souvent à l'idée qu'il s'en faisait.

Ce don de perpétuelle improvisation, il est inutile de le dire, nous a valu des poèmes fort médiocres et d'innombrables écrits disparus aujourd'hui. S'il était d'une étonnante prolixité, c'est qu'il travaillait chaque jour sans y manquer, nous déclarant avec jactance qu'il se préparait à parfaire une œuvre qu'il terminerait "lorsque le temps aurait fait la sienne."

En dépit de cet énigmatique apophtegme, l'œuvre tant rêvée attendit des jours meilleurs, puisque le temps, ce maître impitoyable, dispense librement du génie et ne nous consulte pas dans l'accomplissement de nos destinées.

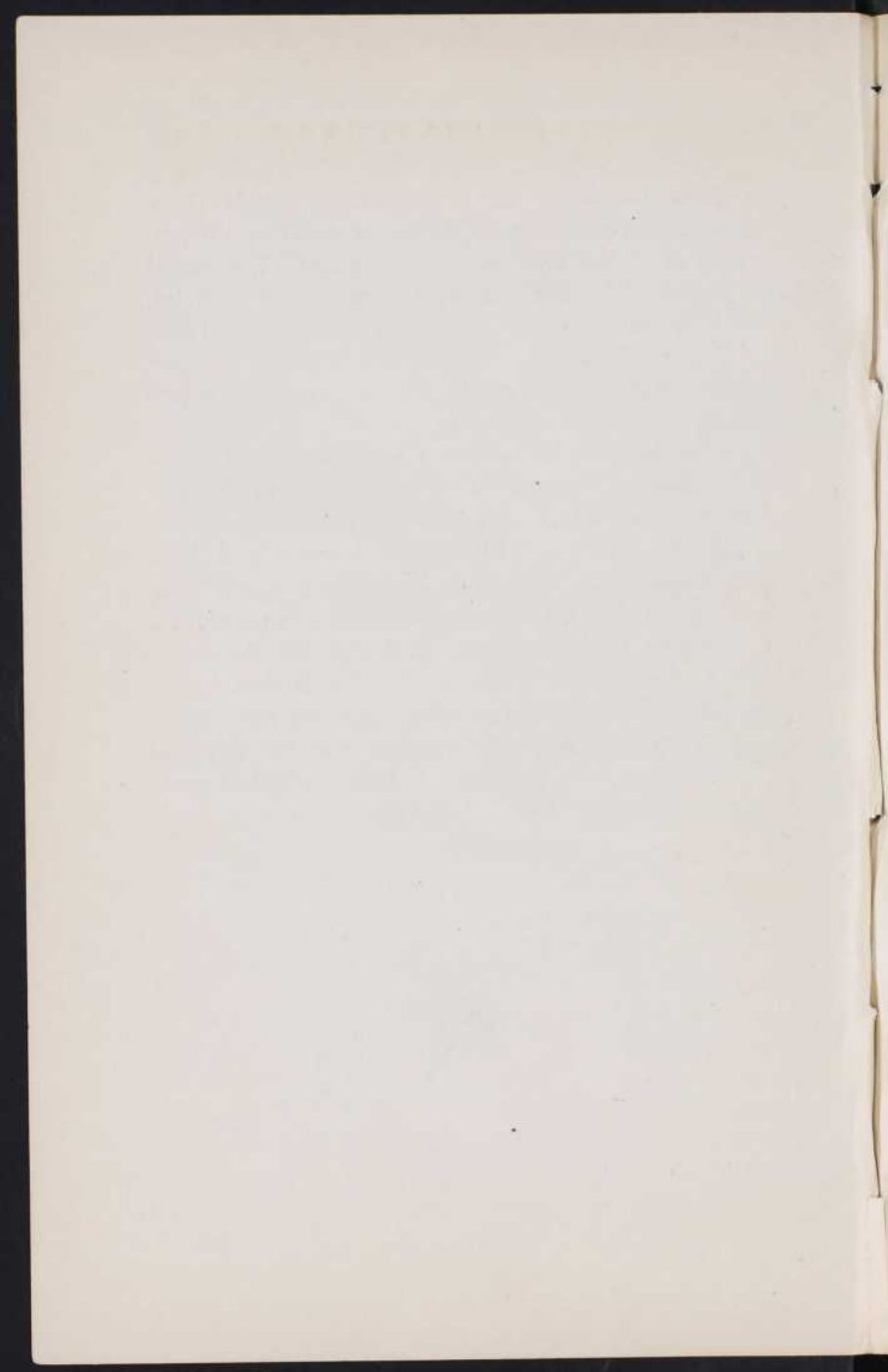
Desjardins menait une vie apparemment embellie de tous les charmes. Sa mélancolie se dissimulait sous un doux sourire : elle était discrète. Il paraissait heureux pour tout le monde et ne s'embarrassait pas d'étaler ses douleurs aux yeux du vulgaire. Il cumulait tranquillement des poèmes sans nombre tout en se préparant avec négligence à exercer la calme profession de notaire.

Il fut notaire, le parfait notaire, flegmatique et solennel. Un jour, à Hull où il passa la fin de sa vie, à un paysan

qui l'attendait depuis une heure dans son étude, il demanda majestueusement : "Est-ce au poète ou au percepteur du revenu à qui vous voulez parler ?" Et l'homme abruti d'avoir fait antichambre si longtemps de répondre : "Poète ma m..., c'est le "collecteur" de taxes que j'veux voir !" Et Desjardins, sans sourciller, rigide, s'installant dans son fauteuil, lui répondit : "Parlez, mon ami, le percepteur du revenu vous écoute."

Ce percepteur-poète-notaire a beaucoup écouté, beaucoup discouru, beaucoup lu et écrit, mais tout s'est dispersé en fumée. Il n'a rien laissé qui le ferait connaître à sa juste valeur, car il était incontestablement doué d'une riche imagination. Il est mort lentement, stoïque et fier, le regard perdu dans l'infini, comme s'il y eut entrevu à ses derniers instants le pays lumineux des rêves qu'il n'avait pu réaliser en ce monde. Il est mort résigné, pensant peut-être que le temps ne lui en ayant pas laissé le loisir, il était excusable de n'avoir pas créé une œuvre de mérite, œuvre qu'il n'a jamais entrevue, d'ailleurs, que sous la forme illusoire de l'apparence.







ALPHONSE BEAUREGARD

P ARMI les plus en évidence à cette époque, — nous sommes en 1912, — se place Alphonse Beauregard, l'auteur des "Forces" et des "Alternances", enlevé aux lettres d'une façon si tragique. Un des traits caractéristiques dans l'œuvre de ce poète, c'est une visible intention de rechercher des modes nouveaux d'expression et le constant souci de se créer une personnalité.

On a prétendu que la plupart de ses poèmes formulés, si l'on peut dire, portent la marque d'une impassabilité voulue; que l'ouvrier des "Forces" et des "Alternances" n'est pas susceptible d'émouvoir et, partant, de nous atteindre dans notre sensibilité subconsciente. Il ne faut pas s'y tromper. Si sa pensée se voile souvent et ne s'étale pas en surface, c'est que Beauregard ne veut pas se livrer à tout venant.

Il est un poète que l'on doit étudier en profondeur. Sa prétendue impassibilité est, de sa part, une sorte de pudeur à ne pas se confier immédiatement, car, pour qui l'a connu, il avait une âme limpide, pleine de générosité et capable d'une profonde tendresse.

Déjà dans ses "Tryptiques", Beauregard s'affirme comme un esprit pondéré et avide de suggérer des impressions typiques. Il y révèle ce souci de nouveauté qui le hanta depuis toujours. Le soin donné au développement concis d'un poème devient pour lui l'essentiel labeur. La cadence y est observée comme le rythme s'y ordonne dans une série de tableaux :

"La lune émerge vaste et rougeâtre des nues
Où les désenchantés vont chercher le repos
Et le langage pur des étoiles connues."

Ces images, évocations successives qui, comme le souvenir nous inclinent à la réflexion, se prolongent en nous comme une persistante obsession. De même en est-il de ces "Sonnetts impressionnistes" qui dénotent la virtuosité sous une forme neuve :

"Quelle âme revêtir dans cette forêt vierge
Qui va, grimpant les monts, au ciel donner l'assaut,
Où la terre a gardé l'empreinte d'un sursaut
Par quoi, depuis des temps fabuleux, elle émerge."

Voyage symbolique qu'il entreprend dans cette forêt mystérieuse "où la hache, plus tard, sonnera la ruine" et où il puisera sa devise : "Espérance et Regret". Dans cette rude montée, le poète qui se verra "plus fort aux jours de lutte", s'achemine vers les hauteurs, sentant sous lui comme des abîmes où il semble que des hommes ont souffert. Il poursuivra son ascension quand même et s'imprègnera de ce paysage grandiose, du paysage s'étendant au loin où il verra se tisser l'or des moissons génératrices des espoirs futurs, et où domine déjà, par delà les splendeurs de la nature, la beauté entrevue.

Poème étrange, certes, et où s'accuse une recherche voulue de modes d'expression, et qui se voile pour nous laisser deviner son sens véritable sous la fluidité d'images symboliques. En poussant plus loin notre investigation et dans un autre ordre d'idées exprimées, nous verrons que le poète se porte à des hardiesses souvent heureuses, réussit des rencontres et des associations rythmiques, des audaces de style soigneusement concertées qui, si elles ne donnent pas chaque fois le résultat rêvé, indiquent plus qu'une intention d'y arriver.

Nonobstant même cette ambition de vouloir donner une forme originale à un poème, il a des envolées qui se parent de grandeur, sans recourir à des procédés symboliques :

L'homme l'avait contemplé cet azur,
Symbole convenu de demeure sereine,
Simpiternel et vague abri de l'âme en peine,
Antithèse du monde et, partant, de l'impur.

Cet espace il l'avait certes assez aimé
Pour que l'espace ému des vibrantes paroles,
Donnât à l'amoureux si longtemps affamé
La frange de sa robe à baiser: L'homme vole.

L'espoir réalisé créant un autre espoir,
Déjà l'homme se peint de nouvelles aurores,
Et sûr de son génie et sûr de son pouvoir,
Il se pâme, ébloui par sa force, et s'adore.

Dans la "Fourmie", il ne veut poursuivre ni la route tourmentée du savant ni les trompeuses chimères :

J'aime dès que le jour touche au sol endormi,
M'occupant aux travaux de la sage fourmie,
Bâtir un nid charmant pour ma vie éphémère.

Ou encore dans cette pièce des "Alternances" qui s'intitule "Bonheur lucide", il veut demander la liberté, la lumière et la jeunesse à la nature :

Libre, je viens à toi, Nature qui m'appelles.
Déjà mes pas frôlant le trèfle, ont dégagé
L'odeur d'après-midi vaguement sensuelles.
Je m'enivre de paix riante et d'air léger.

Des arbres espacés monte le chant des grives.
La beauté de ce jour en moi trouve son nid,
Et semble une caresse ancienne qui ravive
Un cœur infiniment lucide et rajeuni.

Ces vers sont pleins de clarté. On y remarque une belle hardiesse constructive. Par la fraîcheur qui s'en dégage, par le soin donné à une forme châtiée et neuve, on sent que le poète cherche à se créer une personnalité.

Le pathétique dont les deux livres de Beauregard abondent, s'augmente d'une ferme volonté de ne pas dire les choses suivant des rites consacrés, mais de leur donner une couleur plus vivante, de les débarrasser des lieux communs où on les situe trop souvent, de ne pas les ressasser, pourrait-on dire, de les revêtir de nouvelles apparences. Ainsi, poursuivant son but avec ténacité, épris de formules rares, le poète écoute les "rythmes de la vie au sein de l'univers" dont il veut glorifier l'éternelle concordance en des modes nouveaux d'expression.

* * *

Evidemment, nous ne saurions prétendre que Beau-regard en se penchant sur la destinée humaine que conditionnent les appétits voraces et les passions violentes, n'ait pas, la plupart du temps, contemplé avec une âme impassible le drame qui se déroule autour de nous. Par sa fière attitude, il ne semble pas montrer beaucoup de sympathie aux hommes, en présence lui-même, tous les jours, des noirs événements dont la longue suite fit souvent osciller l'histoire sur sa base. Il se cabre comme le jeune coursier s'aventurant sur les routes rocailleuses.

Il est avide de vivre la vie et demande "de connaître l'ivresse de ses innombrables tourbillons". Il se prend à déplorer que les faits journaliers "forment une broussaille opaque, où l'on végète dans la trouble stupeur de l'herbe et de la bête."

Il s'apitoie sur la misérable condition humaine :

"Assez de songes ridicules,
Voyez, la mort descend sur les hommes, et rien
N'en reste dont voudrait, pour sa pâture, un chien.
Aussi, que de paquets d'éphémères, les vies
S'en vont nul ne sait où; l'ouragan les charrie."

Il est plein d'incertitude :

"Sur les pointes de fer roule ma conscience;
Je veux dormir, m'emplir d'ombre, ne pas penser..."

Il regrette les bonheurs envolés :

"Ce bonheur coutumier, constamment accessible,
Jamais on ne pourra de nouveau le saisir."

Il évoque avec terreur la mort :

"O Mort, j'ai connu la souffrance
De sentir le vide et le noir
Arracher d'un seul coup de gueule mon espoir."

"Sachant à quel néant marche la connaissance", après avoir contourné le cycle obscur des vaines divinités, il pensera avec orgueil :

"Et le sage adora sa pensée et mourut."

Il proclame l'impuissance du monde à ne "pouvoir jamais sonder toute sa nuit", l'impuissance de l'humanité qui

"Cherche son équilibre aveuglément, sans trêve,
Entre les deux néants de la Terre et du Rêve."

A mesure qu'en lui le doute s'insinue, il veut garder l'illusion de rester son propre maître, de scruter ses gestes en profondeur, ayant la crainte

...de s'affranchir en devenant un sage.

Il se penche sur la Souffrance et sur le Mal; sur l'une, pour nous donner le frisson

"D'être une conscience en l'éternel dessein;"

sur l'autre, parce qu'il faut à l'homme

"par delà la nature adorer la justice;"

et sur les deux à la fois, parce que par leur intime coopération, l'humanité dépasse son désir "d'un ciel inférieur,"

"et s'élève, parmi les éclairs et la cendre,
Jusqu'à la dignité suprême de comprendre."

Il creuse le problème de l'existence :

"Tout me confond. Pourquoi ce monde qui maintient
dans le néant sa course énorme ?

Que penser ? Je ne vois que défiler des formes.

Qui ne sait tout ne sait rien."

Dans un splendide élan il fait parler l'or, ce vil métal:

"Je suis l'or, simulacre étrange de la vie

Mode ultime de l'énergie...

Je suis un mouvement né d'un autre, fécond

Dans le rythme éternel des forces alternées."

N'avait-il pas déjà lancé ces apostrophes:

"Vie ingrate où l'argent joue un rôle effronté,

Je te hais pour l'effort géant que tu réclames

A qui veut te mâter sans avilir son âme.

Je te hais pour l'orgueil dont je suis pénétré,

Pour les ambitions de mon cœur désœuvré

Et que mes dons sont impuissants à satisfaire."

N'a-t-il pas été jusqu'à préférer des paroles de superbe orgueil devant l'indifférence de la femme désirée et indifférente :

"Qu'elle puisse me voir un instant, de son ciel,

Debout, grave et hautain, sur les rocs de porphyre,

Illuminé comme sa chair que je désire,

Je ne me plaindrai pas du supplice éternel."

Puis, se redressant une autre fois devant la vie, il interroge l'instant qui fuit et se demande s'il devrait l'arrê-

ter, s'il devrait exalter "les voluptés qu'il a conquises"; s'il devrait

"Entendre murmurer, dans l'espace et le temps,
Le cantique éternel des recommencements."

Il marche, tenté d'atteindre le but entrevu, celui de dévoiler la vérité. C'est en vain.

Il se demande alors s'il ne vaudrait pas mieux être le simple d'esprit ou celui qui s'abreuve "à toutes les idées, celui qu'assaillent tous les doutes." Dans l'expectative des lumières recherchées, il ne se sent plus que parmi des "vérités ordinaires",

"Qu'au milieu de plaintes salutaires
Mais dont nulle ne peut le soutenir toujours."

Il se demande encore s'il n'a pas trop rêvé. Déjà l'automne a paru. Qu'a-t-il fait du passé? Il a lutté pourtant en songeant que son courage naquit de l'effroi "du malheur à venir plus grand que celui du moment." A quelle épave va-t-il se cramponner devant l'instabilité des jours, devant la transformation que subissent les choses? Ses frères ne sont-ils pas dispersés autour de lui? "La vie aux formes innombrables ne déroule-t-elle pas devant ses yeux ses multiples décors, sans dévoiler ses fins"?

Alors, désespéré, perdu dans le doute, il conclut :

"Je crie mon impuissance aux formidables forces
De la matière en marche, éternelle, infinie "

* *

Tel doit apparaître cette prétendue impassibilité d'un homme qui, obéissant aux rythmiques fluctuations d'une

pensée tumultueuse, se renferme en lui-même, se complait dans une méditation intérieure qu'il prolonge à l'infini; d'un poète dont l'émotion, soumise aux mouvements de cette pensée, se traduit par des symboles qu'il nous faut approfondir avant d'en comprendre la haute signification.

Néanmoins, cette émotion ne se manifeste pas seulement en profondeur. Elle coule spontanément de l'âme, comme une eau limpide jaillit d'une source. Des hauteurs où il se perd souvent, il revient vers les beautés plastiques de l'univers et s'abandonne à une tendresse qui ne peut nous échapper.

Avec une ferveur juvénile, il se prête aux jeux de l'amour, comme il est sensible aux vibrations de la nature. Il se plaît à contempler la femme et à saluer en elle, sans orgueil, cette fois,

"L'exubérant esprit de la jeunesse en fleur."

Il dit amoureusement au printemps :

"Printemps, de ta chaleur tout mon corps se repaît."

Dans cette autre pièce "Vigile" se diluent des sentiments exprimés dans un langage d'une pureté sans tache:

O les mots qu'on adresse à la femme attirante,
Les mots qu'on veut badins, spirituels, charmeurs;
Mots voilés et pensifs, échappés ou qu'on tente!
— Prélude où le désir se cache dans les fleurs.

Visions d'un bonheur imprécis et sans fièvres,
Chaste frémissement quand se joignent les mains
Et que l'on croit baiser une âme sur les lèvres!
— Mirage nécessaire à l'idéal humain.

Les yeux mi-clos, la chair se prépare au festin.

De pareils vers où le poète s'épanche, ne peuvent que nous captiver, nous disposent à lui prêter une âme capable d'effusions insoupçonnées, et la sensibilité qui s'en dégage nous le fait regarder avec tendresse. Mais il ne s'en arrête pas là. D'autres épanchements viennent nous attendre au cours du livre "Les Alternances". Son imagination se plie aux rythmes que lui suggèrent les spectacles de la nature dans toutes ses manifestations.

Il trouve un enseignement dans l'observation des bruits nocturnes qui font naître en son cœur "des mots miraculeux". Il y retrouve ses anciens rêves d'amour, son passé rempli de désirs, "ce temps si précieux pour nos âmes avides". Dans le silence où "tout l'effort de vivre est suspendu", il souhaite la conquête des heures perdues qui ne reviennent pas, mais il hésite, car

"L'espérance d'amour, triste, prend son essor
Avec les grands oiseaux qui fuient battant des ailes."

Il trouve un doux repos, lorsqu'il longe le bord d'un lac, d'une forêt dont la civilisation, dit-il, changera l'aspect, mais dont il gardera, lui, "Le sourire de vierge comme un secret baiser".

Emerveillé, il contemple encore les grâces de la petite patrie. Il décrit ses sommets, les méandres de ses fleuves, ses vallées aux lignes sobres, ses monts incomparables, ses routes capricieuses, "ses vierges bois francs", ses îles boisées, ses campagnes reposées,

"ces champs dont l'infini recueillement anime
les songes d'avenir."

Tout entier il va se confondre à cette nature, parce qu'il trouvera en elle les décors dignes de sa pensée.

Il s'en revient vers elle, parce qu'elle est l'aboutissement d'un grand rêve et qu'en elle il saura trouver la révélation des formes, des couleurs, des harmonies. En elle, il découvrira les lois de cette beauté, dans la splendeur d'un jour qui

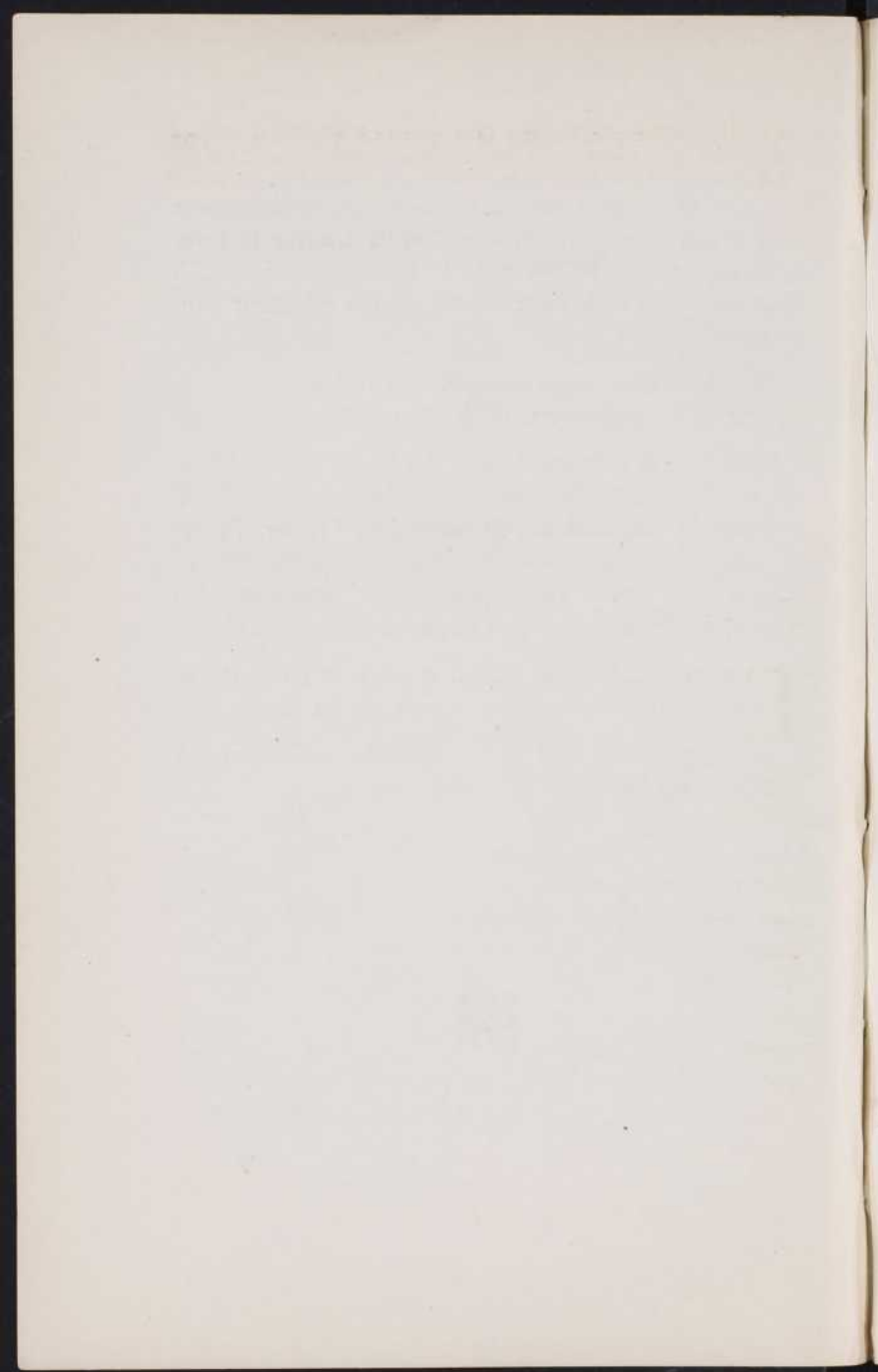
“semble une caresse ancienne qui ravive
un cœur infiniment lucide et rajeuni.”

Voilà bien le rêveur qui, parti des hautes régions d'une pensée pleine d'abstractions, a senti la vanité de ses aspirations et redescend sur la terre dans l'espoir d'y retrouver les consolations qu'elle dissimule au sein de ses beautés sans cesse renouvelées. Mais terminons. Un poète qui a pu écrire ces vers magnifiques cités plus haut :

Chaste frémissement quand se joignent les mains
Et que l'on croit baiser une âme sur les lèvres,

a déjà gagné plus que notre sympathie. Il mérite à tous égards d'être sauvé de l'oubli.







LIONEL LÉVEILLÉ

EN poursuivant ces études, il est à propos de parler ici d'un des plus fidèles adeptes de l'École littéraire, d'un poète qui forme un visible contraste avec Alphonse Beauregard, mais qui s'affirme par une sûre originalité.

Lionel Léveillé (Englebert Galèze), l'auteur de "La Claire Fontaine" et de "Vers la Lumière" s'attarde peu aux spéculations philosophiques, ne voulant être que le peintre exact des beautés de son pays. Il se déclare le libre pèlerin qui recherche les clairs sommets. Il est avide de lumière, mais de la lumière que n'assombrit aucun nuage. Un bel optimisme se dégage de son œuvre, si parfois une teinte de mélancolie s'y glisse à demi voilée.

Ce poète de "chez nous" déclare au début de son recueil "Vers la Lumière" que son intention est de chanter "les jours cachés de sa jeunesse inquiète, en reconnaissance du cœur faible que la Providence lui a donné."

Et comme épilogue au même livre, il ajoute :

“Sans morgue, ingénument, je n'ai dit que mon cœur.
D'autres, plus glorieux, pays de mon baptême,
Diront tes monts altiers, ton ciel, tes bois que j'aime.
Que monte dans l'azur ému leur chant vainqueur !
Sans morgue, ingénument, je n'ai dit que mon cœur.

C'est là, apparemment, un programme peu complexe. Aussi, à travers les voiles de la tendresse qu'il manifeste pour les souvenirs de son enfance, se découvre une nature rêveuse et contemplative. Suivant sa fantaisie ou suivant l'heure où l'inspiration le visite, tous les sujets qu'il touche s'imprègnent tour à tour des parfums du terroir. Il a voulu se faire une vision toute personnelle de la nature de son pays.

En parcourant ces livres de chez nous que Lèveillé a écrits avec amour, nous découvrons, dans l'expression des divers sentiments qui nous y émeuvent, des rencontres heureuses, des images peintes sans vaine hardiesse, parce qu'il nous les présente avec une extrême simplicité. C'est là une des qualités dominantes du poète qui vise au naturel avant tout et en tout, même au sacrifice de trouvailles poétiques qui donneraient à ses vers plus d'ampleur et plus de majesté. Le plus souvent, on lui découvre un goût certain pour l'archaïsme voulu qu'il préfère, parce que, toujours, il veut s'éloigner de toute intention de recherche, parce que loin de tenter de nous étonner, il se complaît à nous faire ressentir fortement les choses vues, sans effort d'imagination. C'est plutôt par la nuance de l'expression dans un simple tableau qu'il en

arrive à l'effet attendu, et cela sans ostentation de procédés rares.

Léveillé contrôle ses moyens. Il n'a jamais forcé son talent à dépasser une certaine mesure. Il eut pu s'essayer à faire grand; il s'est, à force de se contraindre, enfermé dans un cadre restreint et n'en est pas sorti. Ce que sa vision lui suggère immédiatement, il le peint sans détour. Il ne cherche pas à dissimuler sa pensée sous les voiles de phrases à double sens.

Les procédés d'école ne l'embarrassent pas davantage. Il a horreur des tentatives qui le feraient prendre pour un novateur.

Il est de son pays, de sa campagne, de son hameau :

Nous sommes l'espérance neuve
Qui palpite au bord du grand fleuve,
Les fils robustes, les terriens
Du noble pays laurentien...
Être du pays canadien,

Porter le gage de sa force
En son regard ardent et clair,
Comme l'érable en son écorce,
En ses branches le sapin vert.
Aimer le pays des ancêtres,

voilà bien, certes, l'intention d'y faire contenir tout l'univers. C'est que l'aimant au delà de toute expression, il y sent battre en effet le cœur du monde, car pour lui la petite patrie est le microcosme où s'enferment tous les trésors de l'humanité.

La petite patrie garde intact l'idéal des ancêtres, leur volonté de se survivre, leur héroïsme que répète l'écho

des forêts et des monts. Elle conserve éternellement le souvenir de leurs prouesses, de leur nobles sacrifices et de leur glorieux désintéressement. Le poète avait déjà chanté l'émouvante beauté de cette patrie canadienne dans des vers d'une heureuse venue :

Comme l'érable fort abreuvé de tes sèves,
Ou le grain de maïs à tes flancs enfanté,
O terre canadienne, en ses tendresses brèves,
L'âme que nous avons nous vient de ta beauté.

Cette inaltérable fidélité au sol des aïeux qui nous donne sa force et auquel nous adhérons "comme l'arbre tient par ses racines au champ natal", nous la retrouvons encore dans des aveux discrets, lorsque évoquant les chemins "ruisselants de lumière", "les gazons incultes", "les saules ombreux", "le petit jardin à la clôture brûlante", "la maison de bois peint en vert et en jaune", le poète, au sein de ce décor familial, évoque les suaves résonances que le temps conserve en son cœur depuis sa tendre enfance :

J'avais connu dans mon jeune âge
Un humble et tranquille village,
Un tout petit val écarté
Que nul poète n'a chanté,
A l'essor puissant et superbe.
J'avais folâtré dans ses herbes,
Parmi les fleurs et les grillons,
Grisé d'averse et de rayons.
J'avais grandi dans sa poussière,
Et le flot clair de sa rivière
Avait caressé, bien souvent,
Avec amour mes pieds d'enfant.

Puis, la fierté de ses origines prend pour lui une haute signification, lorsqu'il nous rappelle que nous sommes les descendants des fils de France venus de la côte bretonne, du Languedoc et du Poitou :

Les voix, aux souvenirs fidèles,
Aux échos des rives nouvelles
Essaimant les refrains joyeux
Des vaillants et rudes aïeux,
Sur le large flot qui chantonne,
Venus de la côte bretonne,
Du Languedoc et du Poitou.

* *

Cependant, Lionel Léveillé a plus que chanté les beautés naturelles de la patrie canadienne : il a tenté d'en exprimer l'âme même. Il a voulu en détailler les mœurs saines et simples; il l'a interrogée dans la saveur de ses chansons, dans ses légendes pleines de sèves, dans ses contes, dans la croyance qu'elle n'a jamais reniée, dans ses plus intimes pensées, dans la naïveté de "ses jeux et coutumes".

Dans cette partie de son œuvre, il accuse une véritable originalité et adopte des modes d'expression qu'aucun poète de chez nous n'a abordé avec un égal bonheur :

O la chanson, dans la vingtaine,
Alerte et si bonne à chanter.
Et cette allégresse lointaine
Si douce encore à regretter.
L'âme prête à s'abandonner,
A la claire fontaine
M'en allant promener.

Ses blonds cheveux en avalanche
Sur la grâce de son corset !
Les rires de sa gaité franche
Que l'été brûlant exhalait !
La blancheur de sa robe blanche !
Et son cœur qui si fort battait !
Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait !

Seul autant qu'à l'heure présente !
Cheminant d'un pas fatigué,
Dans le petit chemin en pente
Que l'herbe folle a subjugué,
Près du ruisseau longeant la pente,
Si clair ! qu'on traverserait à gué.
Chante, rossignol, chante,
Toi qui a le cœur gai.

Écoutez ce "Refrain d'Antan", poème tiré de la chanson populaire "En roulant ma Boule" dont le thème se déroule comme une série d'échos persistants qui nous reviennent à chaque strophe :

Vous souvient-il de ces instants ?...
Rouli-roulant,
Fronts radieux et cœurs chantants
En roulant ma boule,

Rués sur les chemins montants,
Rouli-roulant,
Combien bravement, crânement !
En roulant ma boule,

Et comme un bruit clair d'olifant,
Rouli-roulant,
Les voix qui criaient : En avant !
En roulant ma boule...

Et cette ronde enfantine qui enchanta notre jeunesse :

Dans les charmilles printanières,
Troupes folles aux bruyants ébats,
Petites filles, petits gars,
Tant que la terre tournera,
Dansez vos rondes familières :
Trois fois passera.

Et ce petit refrain "Vois-tu ce Chemin" obsédant comme un regret qu'on emporte au loin :

Vois-tu ce chemin misérable
Dont jamais n'a foulé le sable
Que les pas du désespéré ?
C'est par là que je m'en irai.

Depuis des jours ma malle est prête.
Un peu de tendresse inquiète,
Un pauvre souvenir navré,
C'est tout ce que j'emporterai.

Et, sans crainte que nul n'écoute,
Loin, bien loin, au bout de la route,
Dans le grand silence éploré,
Longuement je t'appellerai.

Ces courts poèmes à forme de complainte, chansons évocatrices, rondes enfantines, dénotent autant de moyens que le poète emploie pour faire vibrer une âme tour à tour

joyeuse, inquiète ou nostalgique. Comme La Goffic, poète inspiré de la Bretagne, Léveillé adopte un genre particulier. Ses poèmes dont la trame est habilement choisie sont écrits dans une langue savoureuse, facile et sans apprêt. Ils nous invitent cependant à la réflexion; car si, dans leur ensemble, ils nous paraissent remplis d'ingénuité; s'ils coulent naturellement, sans effort; s'ils sont dépourvus de toute intention de recherche; si le travail ne s'y fait pas sentir, c'est que l'artiste s'est appliqué à nous les présenter sous l'apparence de la plus simple vérité.

Et c'est là un grand mérite.

Tableaux légers évoquant en lignes prestes et vivantes des traits saillants de notre folklore et dont les échos nous arrivent comme des voix lointaines longtemps répercutées. C'est ainsi que dans cette vibration de l'âme canadienne, le poète sent battre le cœur du monde dont il veut rendre les multiples accords.

* * *

Pourtant, cette joie de vivre, cette exubérance juvénile furent quelquefois troublées par une nostalgie dont le poète n'a pu complètement se débarrasser. Penché sur le panorama des misères humaines, il a longtemps cherché, comme tout rêveur replié sur lui-même, la cause de ses douleurs morales.

Au cours de cette investigation, il s'est heurté "aux récifs du mensonge et de l'âge", comme il le dit, et en est arrivé à douter du spectacle que présente l'humanité. S'étant soumis à une si dure expérience, à des recherches dans le domaine de la pensée, il déplore le "malheur d'être un homme et d'avoir appris le sens de sa condition humaine."

Il s'est vu aux prises avec l'injustice journalière et profondément dégoûté "de vivre en un monde pareil." Il a vu luire le jour funeste où

Le cœur fatigué mêle, en un vaste ennui
Le fiel qui l'empoisonne et le vin qui l'enivre.

Mais ce doute ne l'a pas longtemps effleuré. Un jour, après avoir subi de dures épreuves, il a rencontré le signe libérateur. Pèlerin inlassable, il parcourait les routes tourmentées de la vie, n'ayant d'autre but

que d'avancer plus loin dans l'ivresse de vivre.

Il s'en allait plus loin, toujours plus loin.

Mais soudain, voulant revenir sur ses pas, il ne distingue plus les chemins franchis. Les forêts deviennent plus denses, les monts plus abrupts, et, comme l'aveugle privé de lumière, il se demande si jamais il reverra le calme foyer. A ce moment même,

Allant ainsi perdu dans le dédale humain,
A de vagues rumeurs demandant son chemin,

l'écho lui apporte des voix diverses qui, tour à tour, lui indiquent le chemin fleuri de la fortune, "les sommets altiers de la science et de la gloire." Il entend une de ces voix qui lui dit : "Toute croyance est illusoire."

Au bruit de la rumeur immense, le pèlerin est secoué par un frisson. Il tremble; tout son passé l'envahit. Dans un suprême effort et poursuivant sa marche, il s'écrie : "Que me soit rendue la bonté naïve du pays d'où je viens." La sincérité de ces paroles opère un miracle. Il s'est brusquement arrêté, car au détour d'une route, il a aperçu une croix. Et le voile se déchire alors. Il revoit

dans une claire vision le droit "chemin connu de son enfance." L'émotion étreint sa gorge, des larmes lui montent aux yeux, et dans un mouvement spontané, il tombe à genoux. Il est emporté aux époques lointaines où, dans sa foi naïve, il invoquait le Dieu d'amour, le Dieu de ses ancêtres, le Dieu dont sa mère lui inculqua les enseignements. Et la croix lui murmure doucement :

"Le seul vrai bien, mon fils, est d'aimer et de croire."

Il écoute avec attendrissement. Il se concentre en lui-même. Les tentations humaines — il le déclare humblement — l'avaient éloigné de cet héritage que sa mère lui avait transmis; mais aujourd'hui, avec toute l'ardeur de son enfance, il retrouve soudain les accents du repentir. Désormais, il chantera la croix de ses aïeux. Et dans un élan de grave sincérité, il exalte ce symbole par lequel nos ancêtres ont tracé le destin de la petite patrie, symbole qui fut la grande leçon du passé, symbole qui représente nos rêves anciens, symbole qui se manifeste à chacune des pages de notre histoire glorieuse, symbole qui nous guida au seuil de notre jeunesse et qui, dans l'âge mûr, nous indique, dans un geste immense, l'infini auquel nous devons aspirer.

Alors, il se relève. L'ombre se change en lumière, les monts s'illuminent, l'épaisseur des bois reprend une belle limpidité, la route s'ouvre devant lui. Il va retourner au pays de l'enfance où, pourtant, le temps a fait son œuvre.

Il y est reçu avec joie. Mais s'il retrouve des figures connues, que des débris cependant, que de ruines se sont entassées autour de son hameau, combien d'anciens compagnons sont disparus ! Et ce retour est assombri par la fuite des vingt ans qui ne reviendront plus. Vivace sur-

git le souvenir de noms aimés inscrits sur les croix du vieux cimetière.

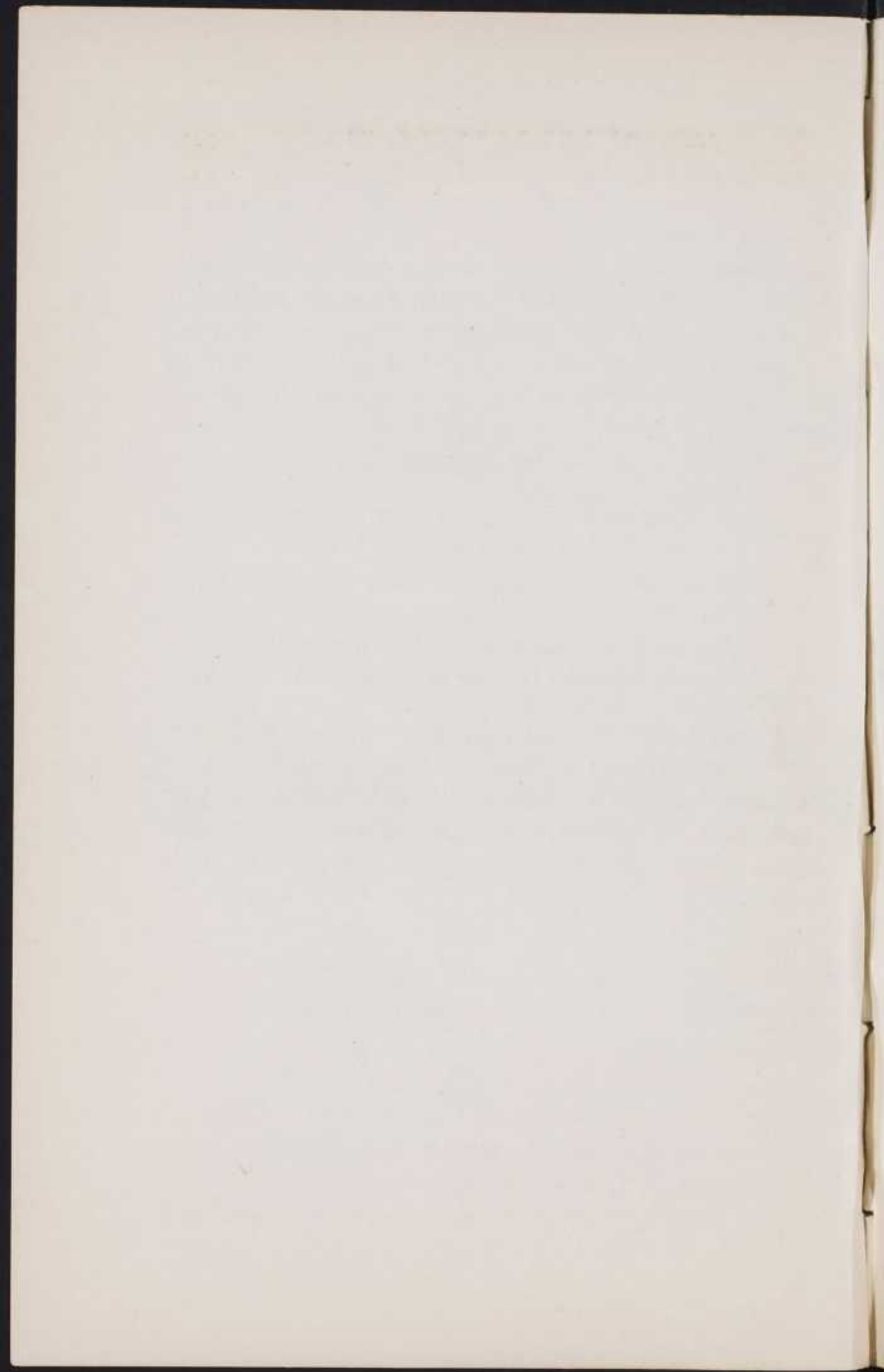
Néanmoins, de ces morts remonte une grande vérité : celle qui éclaira toute sa jeunesse, celle qui demeure la suprême consolation, l'impérieuse consolation de croire, parce que ses ancêtres ont cru, parce qu'ils eurent la foi en une vie meilleure en laquelle ils ont trouvé le bonheur enfui.

Et dans un nouvel élan, le poète s'écrit :

Et puisqu'en moi, vainqueur, tout le sang de ma race
De son crédule amour a conservé la trace;
Et, puisque mes aïeux, au bord de leurs chemins,
Ont élevé la croix, phare des lendemains,
Humble j'irai dans le sillon de leur sagesse,
Pour les rejoindre un jour et qu'ils me reconnaissent!

Léveillé aura ainsi complété son œuvre. Il avait commencé par chanter la terre canadienne dont il avait dévoilé l'âme naïve et simple : il terminera en ouvrant ses yeux sur les splendeurs où règneront pour lui désormais toute beauté et toute vérité. Quelle mission de poète nous paraît plus noble et plus digne d'être proposée en exemple aux générations qui lèvent ?







LOUIS-J. DOUCET

T ELLE doit être en effet la mission du poète qui consiste à explorer les splendeurs où règne la beauté et à planer dans un monde irréel. S'il manque à ce divin précepte, il risque de se confondre avec les réalités déprimantes qui l'environnent et de perdre le privilège d'une prééminence qui le rapproche des dieux.

Cette pensée nous est venue à propos de L.-J. Doucet, l'auteur de tant de livres diversement commentés. En 1908 et en 1910, il fit paraître ses deux recueils "La Chanson du Passant" et "La Jonchée nouvelle".

Une des pièces de "La Jonchée nouvelle", lue au hasard, avait laissé à quelques-uns la résonance d'un rythme particulier et comme une sorte d'obsession, d'abord, parce qu'elle évoquait un tableau rustique bien dans le caractère de chez nous, ensuite, parce qu'elle mettait en lumière le côté original d'un de nos poètes en puissance.

Cette pièce était "Le Vieux Pont".

L'autre soir, cheminant le long du vieux sentier,
Je parvins au cours d'eau qui fuit vers la savane.
Le soleil déclinait à l'horizon altier
Alignant les sapins comme une caravane.

Évoquant le passé, je fis halte au vieux pont,
Au vieux pont biscornu, plein de ronce et de mousse,
Couché dans le ruisseau limpide et peu profond
Que brouillèrent les pas de mon enfance douce.

Sans doute, le sujet de ce poème n'avait rien de nouveau, son style n'affirmait aucune transcendance. Il n'avait rien non plus qui surprit par sa conception; mais cette poésie du terroir, simple et pleine de fraîcheur, s'exprimait avec une belle franchise et contenait une mélancolique tendresse. Nous éprouvions à certaines de ses cadences comme une détente apaisante, nous nous laissions bercer aux bruits de certaine musique dans cet hymne du pèlerin participant au triomphe de la nature, se prêtant à la glorification du sol, de la terre natale; nous partagions l'enthousiasme du poète s'exaltant devant le spectacle qui nous entoure et s'abandonnant à la méditation :

Je suis la chanson du passant
Que le cours de la vie amuse;
Mon air est rude ou caressant
Selon les frissons de la muse.

Je dis l'éclat du jour naissant
Et ses reflets d'or sur la grève,
Je dis les soirs, je dis le rêve :
Je suis la chanson du passant.

Ces chants répondaient aussi à un état de notre âme. Ils nous remplissaient de cette émotion éprouvée devant le souvenir des paysages lointains de notre enfance qu'il nous plaît d'entendre évoquer et que nous revivons avec une si grande satisfaction. Qui, en effet, ne situe pas quelque part cette vision d'autrefois : une verte campagne sise au versant d'une colline longée par une tranquille rivière que traversent de petits ponts réunissant les deux rives bordées de saules, de roseaux et d'arbustes familiers ? Paysages chers à nos yeux, remplis de charme et inspirant de salutaires pensées.

La cigale chantant l'heure de la moisson,
Et les bons engerbeurs rassemblent les javelles;
Parafant leur énigme au bord de l'horizon,
Au rêve du couchant passaient des hirondelles.

Au chant des charroyeurs, au cri-cri des grillons,
Les granges regorgaient de blondes tasseries;
Sous le comble l'avoine épandait ses haillons;
Des larmes d'or tombaient des lourdes batteries.

Serein, j'ai contemplé cette épave du temps
Qui s'acharne sur nous avec des airs moroses;
Et moi j'ai ressenti la cruauté des ans,
Qui ne respecte pas la misère des choses.

Dans cette évocation du passé, le poète attentif à la fuite des heures, a contemplé cette épave d'un autre âge : ce vieux pont où défile la longue suite des aïeux, et il a ressenti l'inexorable griffe du temps qui nous arrache un à un des lambeaux de nous-mêmes. Il a vu l'éternel recommencement des saisons qui, sans pitié, travaillent à

la désagrégation des pierres comme à l'effritement lent et définitif de ces chers trésors qui nous rattachent au passé :

Sous les méfaits des ans que la ruine étale,
Le rêve humain tombé force à pencher nos fronts;
Des cendres de jadis une gloire s'exhale :
Des cendres sont déjà tout ce que nous serons !

Mais il rappelle aussi que les hommes élèvent quelquefois des monuments où sont inscrits le souvenir de leurs œuvres les plus humbles. Il rappelle que le langage des petites choses créées par leurs mains touche plus encore les fibres de l'âme que l'impression laissée à la vue des édifices bâtis par d'orgueilleux constructeurs, et qu'il s'incruste plus sûrement dans nos mémoires. Il nous dit que si le passé ne revient plus; que si les aïeux, dans une chanson connue, nous apprennent qu'un jour "il nous faudra nous taire", malgré les vicissitudes du temps, combien doit être éloquent le geste donnant une survivance à tous ces débris d'un autre âge qui représente pour nous le plus précieux apport aux pages de notre petite histoire.

Tel est donc le rôle de certains poètes que le destin charge de glorifier ces choses du passé, si humbles soient-elles, parce que dans leur ensemble, elles reflètent l'âme même de la race, parce qu'elles sont une parcelle de nos trésors ethnologiques. Il faut que sur nos fronts flotte l'air ambiant du pays natal que les poètes communiquent comme le fluide intérieur qui doit les animer eux-mêmes, car

"Un invisible nœud tient les choses aux choses."

Doucet aime son pays. Il l'a chanté avec passion. S'il

n'en a pas exprimé les charmes toujours avec bonheur, il avait du poète l'ardente sincérité.

Suivez-le parcourant le cycle de nos saisons canadiennes pour en exalter les multiples nuances et nous en faire aimer les changeantes couleurs, les capricieuses ondulations. Suivez sa route. Il est le passant qui, dans la contemplation de son pays, en veut faire le miroir de ses aspirations, car pour lui, rien ne dépassera jamais en splendeur la terre des aïeux où il est né, où il vécut son enfance et d'où il puise tant de riches souvenirs :

Et quand notre mémoire, au souffle qui l'emporte,
Vive, au cours de la vie, au remous des soirs seuls,
Évoque en contemplant les vieilles cendres mortes,
Qu'il fait bon rechérir la jeunesse au linceul !

La jeunesse au linceul ! Ah ! oui. Cependant, dans la vision des choses disparues, dans l'évocation de la jeunesse en fuite, il faudra que le poète se rende compte qu'il doit, à un certain moment, — et en raison du prix inestimable de ses chers souvenirs, — donner à ses poèmes la plus grande somme de raffinement, ce qui représente un lent travail d'épuration. Pour magnifier ses impressions et les placer hors du réel, il doit aspirer à atteindre par étapes la perfection sans manifester de faiblesse.

Oh ! parfois, à une heure de doute, il peut hésiter devant l'obstacle, s'arrêter un instant sur la pente du rêve pour reprendre haleine, mais il ne devra jamais fléchir dans l'accomplissement de sa mission divine. S'il rétrograde, il est perdu.

Assurément, le poète, chantre de la nature et de l'amour, doit compatir aux douleurs de l'humanité. Il doit s'apitoyer sur le sort de ses semblables et vouloir

l'amélioration de leur condition. Il doit être humain, descendre vers les hommes parfois et leur apporter des paroles d'apaisement; mais, disait un poète : "Il ne faut pas confondre bassesse, réalisme et vulgarité avec humanité comme on le fait trop souvent."

Il ne faut pas forcer son imagination jusqu'à la contraindre à se pencher sur certaines réalités, car bien des spectacles de la vie manquent d'âme, si l'on peut dire, et ne méritent pas qu'on en retienne les disgracieux aspects. Doucet s'est trop souvent complu à confondre réalité et réalisme; il s'est permis des promiscuités qui lui furent nuisibles. En voulant peindre les scènes les plus vulgaires de la vie de certains types, de certains milieux, on sent qu'il manqua totalement de sens psychologique et qu'il n'atteignit pas son but.

Certaines fréquentations nuisent à l'essor du poète. Elles ont, par leur influence, une néfaste emprise sur sa sensibilité et le font dévier de sa voie. C'est à regretter. Mais ces digressions n'altèrent en rien l'estime que nous portons à l'auteur de "La Chanson du Passant" et de la "Jonchée nouvelle". Nous eussions voulu qu'il revint aux éblouissements de sa jeunesse dont il a exprimé parfois la secrète puissance; qu'il nous donnât une œuvre plus mûre d'où aurait émané la troublante effusion qui retient et captive, et qui nous aurait fait aimer davantage ces coins de terre où ce poète, dans certaines parties de ses poèmes, a su trouver des accents de véritable lyrisme.





ALBERT DREUX

CES réflexions qui nous mettent en lumière le poète inspiré par un instinctif besoin de se libérer de toute contrainte nuisible aux effusions de la poésie pure, nous portent en même temps à évoquer Albert Dreux, (Albert Maillé), l'auteur du "Mauvais Passant" qui fut pris de l'ardent désir de vivre un beau rêve, loin des promiscuités humaines.

Ce mauvais passant qui ne "choisit en effet comme sentier que celui de son rêve"; qui, déjà, en pleine jeunesse, "adore sa douleur et lui donne la main"; qui prête "des ailes d'oiseau à son âme pour monter vers les astres", se sent mal à l'aise au milieu de ses semblables, car parfois, pour les fuir, il souhaite ardemment d'entreprendre le voyage aventureux au delà des réalités.

D'aucuns enjolivent leur jeunesse et voudraient jouir du bonheur dans sa plénitude; mais lui, le mauvais passant, emporté au delà des contingences, il a senti la noire oppression qu'exerce "l'ambiance des bourgeois plats et funèbres", selon son expression, et entrevoyant l'espace immense, s'élève vers les pays du rêve,

où jusqu'à l'infini notre âme se déploie,
et vogue "vers l'orient, sous les arcs fulgurants
d'un beau soir constellé de la mer de dentelle."

Inlassable pèlerin, pour apporter de la diversion à ses capricieuses randonnées, il daigne revenir parfois parmi les humains, parmi les loqueteux, parmi les souffreteux. Il se retrouvera quelque part, par "un soir de poudrerie", halluciné, marchant "les yeux perdus dans la tourmente." La neige "lui fouette et lui cingle le visage"; la nuit l'entoure de ses bourrasques; mais que lui importe; les hommes qu'il avait délaissés l'attirent. Qu'importe que le vent l'attaque, cet assoiffé de chimères ? Sans se lasser, il ira plus loin,

n'étant plus qu'une forme atténuée . . .

La neige, vivante nuée,

Le couvre de sa broderie,

Puis, dans la claire poudrerie,

Elle s'envole cristalline,

La neige, soyeuse, fine . . .

Il ira, emporté vers l'espace ou attiré par la souffrance humaine. Voyages sans cesse renouvelés, accomplis évidemment par un imaginaire à qui il convient aussi parfois d'accomplir une mission,

car l'ange qui le prit sur son aile de feu

et qui l'emporta loin du monde, l'a aussi ramené comme malgré lui par les bons ou les mauvais sentiers, vers les créatures indifférentes qui ne savent même pas que de toutes les beautés cueillies, le poète leur "apporte des astres."

Il est l'inlassable passant, disons-nous. Albert Dreux, extravagant et instable, disperse ses dons au hasard. Mais ses voyages ininterrompus sont souvent évocateurs de souvenirs. Les lieux parcourus, confidents de ses secrets tourments, lui rappelleront de beaux jours vécus parmi des personnages fantastiques qu'il rencontra jadis et qu'il retrouve de nouveau au cours de sa route.

Il leur parlera. Il se berçera aux bruits de leur voix

dont le rythme était beau comme un beau vers

[d'Homère.

Ce sera encore la suite des évocations du passé au penchant de collines inspirées. Que d'éclat dans les branches de ces arbres, dans les pétales de ces fleurs, dans la variété de ces plantes que la Nature disperse sur les sentiers de l'univers ! Combien il remplira ses yeux de la lumière du soleil, combien il jouira des échos lointains quand "la cascade au son clair" lui rythmera quelques-uns de ses plus sincères poèmes. Mais ce ne sera qu'une éclaircie. Quelquefois, se rappelant la fuite rapide des jours heureux, il dira :

Lors c'était le printemps, maintenant c'est l'automne.

Car son destin est de changer brusquement de décor ; car soudain jeté au milieu des villes

où même un cœur d'enfant est une chose vile,

une nouvelle expérience de la vie lui laissera comme un profond dégoût devant l'ingratitude de la plupart des hommes qu'il a fuits souvent et qui n'ont pas su comprendre sa pensée, lui qui leur voulait offrir le meilleur de lui-même.

Alors, toujours dans l'incertitude, toujours nomade et abandonné, il s'en retournera encore vers les splendeurs de la nature qui lui furent si souvent "maternelles et tendres." C'est en elles encore qu'il respirera à l'ombre des grands chênes, auprès des pins, des cèdres et des tilleuls, ombres tutélaires gardiennes du merveilleux secret des couleurs et des formes. Dans ce vivant palais "aux colonnes fécondes", il promènera la rancœur dont il se sent rempli. C'est là, dit-il,

que je veux promener le dégoût et l'ennui
Qu'a jeté dans mon cœur la ville, ce cratère,
O forêt où le jour semble une belle nuit
Pour ce que vous semez d'étoiles sur la terre !

Albert Dreux, inlassable voyageur, fut incontestablement un irréductible amant de la nature. A part les poèmes où s'étale son inquiétude humaine et compâtissante; à part quelques lueurs d'exotisme, ses chants se parent des visions que lui suggère son pays. Il s'y crée des domaines où il évolue à l'aise, où l'atmosphère qu'il respire s'enrichit de brises apaisantes et consolatrices. Dans les clairs matins, dans les couchants parfumés, par les soirs des changeantes saisons où il retrouve des paysages préférés, l'heure qu'il vit intensément lui dicte d'heureuses impressions. Par intervalles, dans la poursuite de sa course à travers les songes, des jours déprimants le laisseront plus indécis.

Plus encore que le voyageur préparant de périlleux départs ou des retours inespérés, cet homme inquiet s'en ira errer dans les dédales d'une obsédante incertitude

où malgré ma puissance et mon éternité,
Et bien que je sois l'âme immanente des choses,

Malgré mes royautés et mes apothéoses,
Je ne suis rien, je ne sais rien hormis douter.

Incertitude et doute !

Devons-nous le croire ? Son esprit est-il incurablement prisonnier du doute, ou, selon le temps qu'il fait, n'est-il pas sujet plutôt à ces dépressions nées d'une tristesse trop accablante, d'une fatigue éprouvée devant le changement des choses, devant son irrésistible besoin de changer de décor, devant l'insatisfaction éprouvée à la vue de tant d'instabilité que manifeste l'univers, devant l'indifférence que lui montrent ses semblables ? Quand il crie son désespoir, ne fait-il pas entendre plutôt la voix blasphématrice de l'impuissant incapable de réaliser sa chimère ? Ne nous donne-t-il pas raison de penser ainsi, lorsque nous le voyons, "rêveur halluciné", s'abreuver au sang chaud du soleil et s'élever, "les pieds sanglants, les doigts crispés,"

vers l'Idéal vivant comme un pourpre étendard ?

N'avons-nous pas raison de croire en son optimisme, lorsqu'au milieu de ses juvéniles imprécations, il s'écrie :

Nous ne parlerons pas, nous laisserons tremblantes
Nos deux âmes chanter
En phrases musicales, somptueuses, lentes,
Un hymne à la beauté.

Et des phrases diront, ô Déesse du Rêve,
Que nous vous adorons
Et que notre existence est un chant qui s'élève
A votre intention.

Truisme, éternelles redites, direz-vous ? Mais pourquoi ?

N'entendons-nous pas éternellement les mêmes plaintes du vent ? Ne respirons-nous pas les mêmes parfums renouvelés à chaque saison ? Ne nous voyons-nous pas inonder des clartés des mêmes aurores et des mêmes couchants qui se renouvellent au cours du temps ? Est-ce une redite que cette longue suite de voyages recommencés, de rêves journallement répétés ? Leur gamme n'est-elle pas infinie comme les parcelles des lumières d'en haut dont se nourrit l'imagination sans en épuiser les trésors ? Recueillons-nous avec le poète dans la "moindre tiédeur d'un soir"

Où l'on croirait entendre un long
Soupir vibrant de violon
Qui pleure au loin, désespéré,
Et qui semble souffrir
De ne pouvoir jamais mourir,
Et qui clame par moment
Son indicible tourment
Et son désir exaspéré
Vers les étoiles acérées.

On regrette que ce mauvais passant ne soit plus revenu, depuis nombre d'années, nous émouvoir aux rythmes nuancés de ces rêves dont l'éternel recommencement enchantait l'humanité à toutes les phases de sa longue existence. Mais qui sait ? De nouveau repris par la hantise de ses aventureuses randonnées, le mauvais passant que fut Albert Dreux est peut-être parti à la conquête de nouvelles chimères.



ALBERT LABERGE

A PROPOS de ces deux derniers poètes dont nous signalions chez l'un le manque de psychologie dans l'analyse des types humains, et chez l'autre, le complet désintéressement des réalités qui nous entourent, il nous vient à la mémoire Albert Laberge, l'auteur de la "Scouine", qui a voulu, comme Paul de Marigny, pousser la recherche de l'exacte vérité des faits jusqu'au scrupule.

Qu'on n'attache à ces paroles aucun sens de reproche, quand nous savons que Laberge, à la sincérité qui le caractérise, ajoute une constante volonté de servir un art qu'il considère comme le plus sûr instrument de sa conscience d'écrivain. Pour s'en convaincre, suivons-le dans les méandres de sa pensée. L'expérience, nous dirait-il, veut que le romancier, par sa connaissance des menus faits constituant l'ensemble d'une vie, réussisse la peinture des types nombreux qu'elle nous présente, et que, pour en arriver à démêler la contexture des détails dont toute existence est composée, il s'astreigne à un travail rigoureux

d'analyse. Alors, seulement, il donnera à son exacte notation une valeur de haut prix.

En réalité, d'innombrables vies sont proposées au romancier comme thèmes fondamentaux; or, assailli par une âpre curiosité et à force d'en approfondir les mystères, il constate que ces vies se rencontrent par tant de points de ressemblance, qu'elles finissent par se confondre. En ce monde, il n'est pas inutile de le répéter, l'amour, la haine, l'ambition et la souffrance sont le lot de tous les hommes. Les passions semblent prendre des formes diverses : en vérité, elles se meuvent soumises à peu près aux mêmes causes, selon le temps, le milieu et l'éducation.

Ceci dit, il faut admettre que Albert Laberge s'imprégna des procédés chers aux naturalistes de la trempe de Guy de Maupassant dont le plus grand tourment est la crainte de se rendre coupable de lèse-vérité s'il lui devait arriver de déformer les faits de la vie réelle. Pour ne pas les dénaturer, il faut, outre une grande acuité d'observation, avoir le souci de l'expression juste dans la recherche des multiples nuances dont sont composés les différents caractères humains. Tout est dans cette formule : observation précise de l'exactitude des faits. Tout donc est dans la vérité de la notation, faudrait-il se servir du scalpel pour extraire de l'âme humaine un de ses multiples aspects, selon le procédé cher à Albert Laberge. Toute superfétation de style, toutes enveloppantes épithètes dont les écrivains ont abusé jusqu'à défigurer leur pensée, seront sacrifiées à cette loi sacrée exigeant que l'on rende la sensation éprouvée avec une scrupuleuse conscience.

Le naturaliste tente de pénétrer l'homme jusque dans ses plus profonds replis, c'est-à-dire, qu'il s'essaye à dévoiler ses laideurs, ses médiocrités, ses défauts saillants,

son égoïsme natif, les moyens grossiers ou raffinés qu'il met au service de ses innombrables désirs, lui qui passe sans cesse avide d'un bonheur relatif, ou acharné à réaliser quelque ambition la plupart du temps déçu.

Ces réflexions nous sont dictées par la lecture du roman de Albert Laberge "La Scouine", paru en 1918 et qui n'atteignit jamais le grand public. L'auteur en fit tirer une édition limitée à soixante exemplaires qu'il distribua avec un soin jaloux parmi quelques intimes. C'est que Laberge dédaigne l'opinion et la critique. Non, certes, par lâcheté ou par orgueil, mais il faut savoir qu'il écrit pour satisfaire un besoin intime de synthétiser les faits journaliers pour sa propre expérience, comme si, devant les phénomènes apparents de la vie, il voulait se concentrer et réfléchir, comme le chimiste prévoyant une réaction possible dans ses cornus, attend qu'une parcelle de vérité lui soit dévoilée.

Une seule lueur de cette vérité le remplit de joie, d'une joie qu'il ne veut communiquer à personne, pesant ses moindres observations, mais pyrrhonien endurci, doutant toujours et quand même de leur exactitude, prenant une vive satisfaction à ne pas confier aux autres ses doutes et ses incertitudes.

Son roman révèle une psychologie voilée, bien que ses personnages, de la plus sévère simplicité, ne présentent aucun caractère abstrait. Si nous voulons tirer une conclusion de l'ensemble du récit, il nous faudra d'abord étudier la série des types qui y défilent, accomplissant les actes les plus ordinaires de la vie, exprimant des idées frustes dans un langage sans apprêt, gens bien du milieu où ils évoluent, où ils naissent et meurent selon les lois naturelles.

Écoutez : "De son grand couteau pointu à manche de bois noir, Urgèle Deschamps, assis au bout de la table, trace rapidement une croix sur la miche que sa jeune femme Maço venait de sortir de la huche. Ayant marqué du signe de la rédemption le pain du souper, l'homme se mit à le découper par morceaux qu'il empilait devant lui. Son pouce laissait sur chaque tranche une large tache noire. C'était là un aliment massif, lourd comme du sable, au goût sûr et amer." Voilà le début d'une vie de paysan dont chaque jour sera semblable au précédent, dont les repas seront toujours composés de pain sûr et amer, existence qui se prolongera distraite seulement par les menus faits accoutumés, sans cesse recommencés, sans intérêt, mais qui, aux yeux de ces pauvres, paraissent des événements tout naturels, inévitables, parce qu'ils ressemblent à ceux de la veille et qu'ils ne changeront jamais.

Toute cette famille Deschamps grouille donc, besogne, trime jusqu'au soir, alors que se retrouvent autour de la table les mêmes êtres mangeant le pain sûr et amer marqué d'une croix. Les personnages y joueront un rôle journalièrement semblable et ne présentant d'intérêt que par son côté grotesque, monotone et déprimant. Si vous étudiez le personnage principal : la Scouine, vous constaterez qu'elle n'est pas plus la figure dominante du roman que les autres n'en sont les prototypes.

Paulima dite la Scouine tient ce sobriquet des élèves de l'école communale, surnom sans signification particulière, mais qu'on lui donna au hasard "à cause de l'odeur qu'elle répandait." La Scouine est insipide; elle a un penchant à la délation, reste fort ignorante. Elle est ladresse, rusée, finaude à sa façon, se livre à des travaux prosaïques, aide aux semailles comme aux récoltes, sait prendre

soin des veaux, "tâche qui est à la mesure de son intelligence et dont elle s'acquitte avec compétence", devient bigote, s'endurcit dans un célibat forcé, finit ses jours dans un insignifiant farniente, et c'est tout . . .

Puis, d'autres comparses défilent devant nos yeux. Deschamps, le père, a une seule ambition dans la vie : celle de perpétuer sa race dans la perpétuité de ses biens. Aussi, croit-il que pour atteindre ce but noble en soi, il lui suffira de bâtir la maison qu'habiteront toujours son fils préféré, Charlot et sa descendance. Hélas ! il n'a pas compté avec l'instabilité des choses humaines. "Cette maison n'abritera jamais ni grande joie ni grande douleur; ni la vie ni la mort ne franchiront son seuil. Avec ses fenêtres éternellement closes, ses portes fermées, elle prendra un air de deuil et d'abandon." Charlot à Deschamps, espoir du vieux père, devenu infirme à la suite d'un accident, désormais incapable d'habiter la demeure paternelle et de labourer la terre, verra tout s'en aller en ruine, comme ses pauvres ambitions.

Et comme il arrive dans certains romans naturalistes dont Flaubert est le maître incontesté, où le protagoniste traîne lamentablement une existence manquée dont les jours se succèdent, gris et sans intérêt, le pauvre Charlot réduit à jouer au petit rentier dans un coin de village monotone et plat, regrettera jusqu'à sa mort cette vie des champs qu'il ne revivra plus.

Souvent "plongé dans sa rêverie, Charlot se lève à tous les instants du jour pour aller jeter un coup d'oeil à la fenêtre, mais il n'aperçoit que le cimetière, la terre qui ne sera jamais labourée, qui ne rapportera aucune récolte, la terre que l'on ne creuse plus et que l'on ouvre que pour y déposer les restes de ceux qui furent des hommes." Les

jours s'écoulent en longs regrets. Et ce sera ainsi jusqu'à la fin.

Pourtant, un matin, Charlot se sentira le besoin de revoir la terre paternelle. Des voix l'appelleront. Il ira allégrement à travers bois et prés. Soudain, il reverra au loin la vieille maison où s'écoula son enfance. Des parfums pénétrants réveilleront ses souvenirs. Il songera que cette demeure sacrée a changé de maître. Puis, voyant toute la famille du paysan au travail, il s'offrira "à donner un coup de main" pour terminer la besogne, car on est au temps des moissons, et il sera heureux de pouvoir encore une fois remuer la terre où des ombres connues le retiennent et le sollicitent. Mais la journée faite, ayant aidé dans la mesure de ses forces amoindries, il deviendra songeur. Alors qu'il ira s'asseoir à table, il n'aura pas faim.

"Plus que jamais, il aura l'impression d'être un étranger dans cette maison où s'écoula sa jeunesse, où son père est mort. Oui, malgré le spectacle des champs, la vue des bâtiments, des arbres familiers, des voisins d'autrefois, ce ne sera plus la même chose." Car jamais plus, en effet, il ne reviendra dans cette maison des ancêtres; il ne reprendra plus ce travail bienfaisant de la terre; il sera et restera un inutile condamné à finir son existence dans l'inactivité déprimante. "Il avait forcément renoncé à la terre pour aller goûter le repos, la vie facile, et n'a trouvé que l'ennui mortel, dévorant."

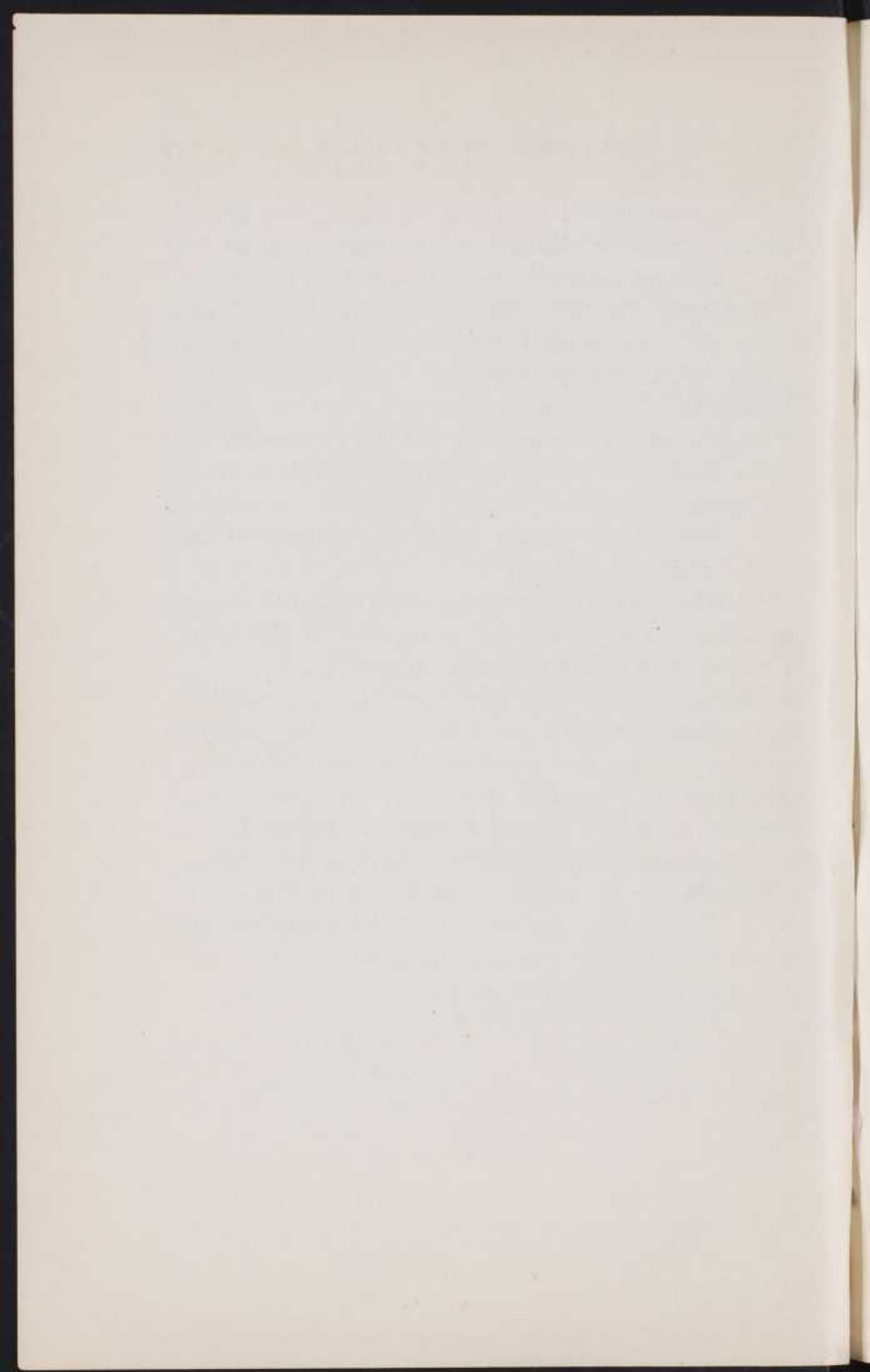
Et dans la nuit qui tombe sur la campagne, devant le paysage connu, Charlot évoque avec regret, toujours avec regret, les jours où, après le dur labeur, avant de s'aller coucher "dans le vieux sofa jaune", il soupait de pain sûr et amer marqué d'une croix.

Voilà bien une vie où se joue le drame journalier, vie morne, remplie de désillusions, de fausses joies, de bonheurs manqués, comme on en rencontre tous les jours autour de soi. Ce récit composé de menus faits, d'événements moyens, sans relief, prend dans l'ensemble une profonde signification qui s'applique à une large partie de l'humanité. Ce tableau de quelques existences humbles et cachées est un microcosme reflet des nombreuses existences disséminées sur les routes rocailleuses de la vie.

Comme presque tous les naturalistes de la première façon, Albert Laberge trouve un grand enseignement dans l'étude d'une vie ordinaire où il "n'arrive rien", et où il n'arrivera jamais rien, parce que cette triste existence est semblable à tant d'autres qui représentent le pâle écoulement des jours moroses, sans but et sans intérêt.

Longue série des existences manquées ou incomplètes, c'est-à-dire, submersion des espoirs déçus, des ambitions avortées, tableau, dans toute sa vérité, de l'histoire psychologique de l'humanité depuis que des êtres naissent, respirent, souffrent, pensent et meurent. Albert Laberge avait commencé une belle œuvre. Nous savons pertinemment qu'il donnera suite à ce travail qui consiste à dérober à l'âme humaine quelques aveux, à lui arracher quelques-uns des terribles secrets qu'elle dissimule afin de nous voiler ses imperfections et ses souffrances.







J.-A. LAPOINTE

N OUS disions, à ce propos, que les conquêtes dans le domaine intérieur de l'être doivent, en effet, procurer une grande joie à l'artiste. Et pourtant, certaines âmes ne dévoilent pas facilement leurs secrets qu'elles dissimulent sous la mystérieuse enveloppe de l'inviolabilité.

Cette pensée nous est suggérée par le souvenir que nous avons gardé d'un des plus vieux membres de l'École, J.-A. Lapointe qui a toujours semblé éviter les confidences, paraissant éprouver une sorte de satisfaction à ne pas se confier et peu disposé à laisser libre cours aux effusions de son âme fermée. En l'évoquant, il nous vient à la mémoire une phrase du grand Balzac. "Quoi de plus complet que le silence, disait-il ? Il donne une victoire écrasante. Il est absolu : n'est-ce pas une des manières d'être de l'infini ?"

J.-A. Lapointe comprenait-il l'absolu du silence ? S'il en fut ainsi, il donna raison à l'auteur du "Père Goriot", car ce géant, loin de gaspiller ses paroles, porta un culte

sacré à une sorte de mutisme qu'il cultivait avec un soin jaloux. Pour le grand nombre, ce poète était apparemment un insensible, peu distrait, sembla-t-il, pour les événements extérieurs. A la lenteur de ses mouvements, il paraissait régler les actes de sa vie avec parcimonie. Journallement, il les voyait se dérouler réguliers et monotones, calculés, aurait-on dit, comme le sable filtre dans la clepsydre. Tel nous le connûmes au temps où il fit de discrètes apparitions aux séances de l'École.

Par intervalles, il lisait, ou plutôt, il faisait lire un poème régulier dans sa facture où se trahissait souvent une véritable émotion; car cet homme d'une apparence si froide qu'il nous semblait ne vouloir rien livrer de lui-même, assurément, et en vrai poète, capté certaines réalités supérieures pour les transporter sur un plan humain en les enveloppant de lyrisme. Qui pourrait le nier ? Bien peu connaissent son œuvre entière restée dans la poussière du tiroir de quelque bibliothèque. Les rares fragments qui nous en sont parvenus nous le montrent cependant épris des belles formes et de généreuses pensées.

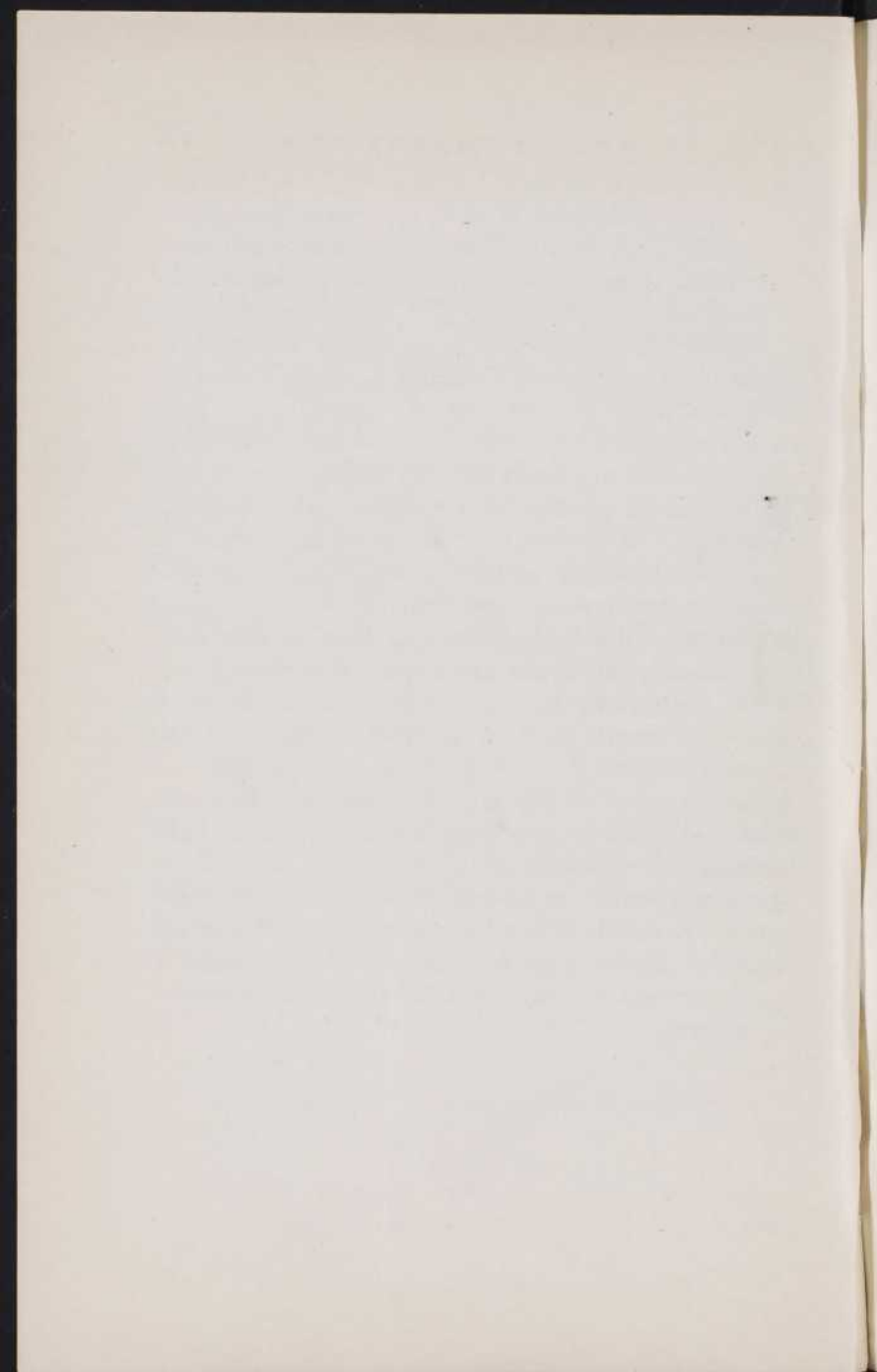
Sa philosophie discrète est celle d'un sage incliné devant l'énigme de la vie. Lapointe, semble-t-il, voyait les choses s'accomplir avec l'œil du déterministe, comme si, dans son imagination, elles devaient toujours ainsi se dérouler sous l'empire d'une force latente et inévitable.

Incontestablement, malgré son calme imperturbable, il possédait une âme vibrante pour ceux qui le connaissaient. S'il n'était pas sans amertume, il vivait sa vie avec une apparente résignation. Était-ce bien de la résignation ? Comment le saurions-nous ? A-t-il jamais fait de confidence à ce propos ? A-t-il pleinement exprimé sa pensée à quelque ami ? En tout cas, ses vers ne sont pas toujours

révélateurs de ses joies et ne nous donnent qu'incomplètement la clef de ses secrets tourments. A-t-il voulu intentionnellement nous cacher ses inquiétudes et ses doutes ? Était-il susceptible de souffrir ? Qui pourrait réellement l'affirmer ? Sans manifester de mansuétude devant les faiblesses humaines, atteint d'ataraxie, il semblait rester indifférent devant les fautes de ses contemporains. Peut-être voyait-il le monde comme un immense panorama dont les événements ne doivent pas nous étonner outre mesure. En ce cas, il faudrait admirer sa sagesse. Ergophobraque à n'en pas douter, rempli par conséquent de la crainte de tout effort physique, empêché de ne rien entreprendre, comme si tout travail devait entraîner pour lui un malheur certain, il ne publia jamais de livre où, pour notre satisfaction, nous l'eûmes mieux connu et mieux apprécié. C'est à regretter, puisque par les quelques essais qui nous sont restés, nous ne le pouvons juger que très imparfaitement.

Ce silencieux, cet emmuré fut un solitaire. Il se complut dans l'oubli du monde qui le méconnut aussi. Eut-il beaucoup de véritables amis ? Nous l'ignorons. Il disparut sans bruit, sans un mot de plainte, sans un reproche contre une destinée suivie volontairement et avec une belle impassibilité, régulièrement, comme si, d'avance, il en avait connu les péripéties, comme s'il en avait pressenti le terme.







GUSTAVE COMTE

TOUT le contraire nous apparaît Gustave Comte, toujours exubérant et n'ayant de secrets pour personne. Il se sentait le besoin de s'épancher. Son cœur était ouvert à tout venant. Ses effusions étaient sincères; il ne sut jamais dissimuler ses pensées. Ses confidences sont restées le plus sûr reflet de lui-même : elles furent le meilleur moyen de le connaître en profondeur, parce que, n'ayant pas laissé d'œuvre substantielle, on le placerait difficilement dans notre histoire littéraire.

Gustave Comte fut une sorte d'esthète doublé d'un bohème. Il a aimé tous les arts, en a pratiqué quelques-uns sans persévérance. Il a commencé le plan de plusieurs opéras, d'un bon nombre de pièces de théâtre, conçu le projet d'écrire un roman : "Spasme" dont le titre seul nous reste dans la mémoire, fit des vers parnassiens, ou à peu près, s'intitula librettiste, chanta toutes les romances de Théodore Dubois, de Holmès, de Cécile Chaminade, pianota avec acharnement, fut reporter, courriériste, critique littéraire et musical, fonda un ou plusieurs jour-

naux d'une existence éphémère, besogna sans esprit de suite et finit dans la peau d'un secrétaire d'une compagnie de tramways.

Visiblement audacieux, à certains moments, il échafaudait en imagination des projets pouvant étonner les plus avertis, mais pour ceux qui le connaissaient, son enthousiasme spontané faisait sourire, puisqu'il oubliait facilement le lendemain ce qu'il avait défendu la veille avec une si belle désinvolture. Bénin, finaud quelquefois, persuasif souvent, il surprenait la bonne foi comme il désarmait par son manque d'ordre et le peu d'empressement à tenir une parole donnée ou un rendez-vous auquel il avait attaché une majeure importance.

Remarquons qu'il n'apportait dans ces inconséquences journalières aucune mauvaise intention, aucune malhonnêteté. Il prenait simplement tout à la blague, car il était hâbleur et pince-sans-rire. Il donna néanmoins la preuve qu'il eut pu mener à bonne fin certaines entreprises s'il eut eu de l'esprit de suite. Mais toute sa vie il manqua de méthode. Les projets se succédaient dans son cerveau comme un panorama défile dans un appareil cinématographique.

Il était émotif et spontané à la fois. Sans outrecuidance, il vantait la qualité de ses conceptions comme Tartarin candidement exaltait ses prouesses cynégétiques.

Ce camarade charmant fut un chroniqueur de marque. Eclectique, renseigné, il écrivit sur tous les sujets, capable de nous intéresser sans apparence de pédanterie. Son style un peu flou, mais alerte souvent, plaisait par sa facilité. On le lisait sans fatigue parce qu'il ne s'embarrassait pas d'éblouir. Quelquefois il attaquait sans manquer de bienveillance. Si ses ripostes ne blessaient pas à mort,

elles ne s'en distinguaient pas moins par une sûre logique.

D'une verve conciliante, Gustave Comte ne connut ni la rancune ni le dépit. Il savait reconnaître le mérite de ses contemporains. Une sage indulgence même pour les faiblesses des autres lui assura de solides et durables amitiés. Il n'eut pas d'ennemis. Faudrait-il pour cela lui refuser le talent qu'il a sans cesse manifesté pendant un quart de siècle ?



THE HISTORY OF THE

REIGN OF

CHARLES THE FIRST

BY

JOHN BURNET

OF THE UNIVERSITY OF OXFORD

IN TWO VOLUMES

LONDON

Printed by J. Streater, at the Sign of the Gun, in St. Dunstons Church-yard, near St. Dunstons Church, in the City of London.

1679.

Printed by J. Streater, at the Sign of the Gun, in St. Dunstons Church-yard, near St. Dunstons Church, in the City of London.

1679.

Printed by J. Streater, at the Sign of the Gun, in St. Dunstons Church-yard, near St. Dunstons Church, in the City of London.

1679.

Printed by J. Streater, at the Sign of the Gun, in St. Dunstons Church-yard, near St. Dunstons Church, in the City of London.

1679.

Printed by J. Streater, at the Sign of the Gun, in St. Dunstons Church-yard, near St. Dunstons Church, in the City of London.

1679.

Printed by J. Streater, at the Sign of the Gun, in St. Dunstons Church-yard, near St. Dunstons Church, in the City of London.

1679.

Printed by J. Streater, at the Sign of the Gun, in St. Dunstons Church-yard, near St. Dunstons Church, in the City of London.

1679.

Printed by J. Streater, at the Sign of the Gun, in St. Dunstons Church-yard, near St. Dunstons Church, in the City of London.

1679.

Printed by J. Streater, at the Sign of the Gun, in St. Dunstons Church-yard, near St. Dunstons Church, in the City of London.

1679.

Printed by J. Streater, at the Sign of the Gun, in St. Dunstons Church-yard, near St. Dunstons Church, in the City of London.

1679.

Printed by J. Streater, at the Sign of the Gun, in St. Dunstons Church-yard, near St. Dunstons Church, in the City of London.

1679.



ERNEST TREMBLAY

COMME Gustave Comte, Ernest Tremblay a été journaliste pendant un quart de siècle environ. Comme son confrère, il manifesta une grande exubérance, mais une exubérance de surface, tonitruante et le plus souvent spirituelle.

Une étude biographique de ce type singulier n'est pas une entreprise facile, quand on sait que sous une apparence de matamore, il déguisait une extrême sensibilité; et nous ne serions pas surpris qu'on nous taxât de manquer de psychologie, parce que nous osons prétendre qu'il fût l'être le moins compris de la foule et le plus énigmatique des tempéraments. En vérité, il éprouvait un malaise secret qu'il dissimulait sous le masque insolent du pourfendeur.

D'aucuns ont essayé de le portraiturer sans y complètement réussir; car si ceux-là mêmes qui l'ont jugé à sa faconde inépuisable, à son geste péremptoire, à sa voix métallique, ont cru avoir démasqué son âme, ils se trompaient en cela que Tremblay se montrait rarement sous

son véritable jour, et que le fond de sa pensée était le plus souvent en contradiction avec les opinions qu'il étalait avec fracas. Que de fois l'avons-nous entendu discuter les idées d'un indifférent rencontré au hasard pour la seule satisfaction de le contredire et sans autre intention que de donner libre cours à un impérieux besoin de forfanterie.

A l'exemple de certains de ses semblables qui regardent la vie se dérouler avec un perpétuel sourire, pour qui les événements journaliers sont autant de spectacles drolatiques, pour qui le côté ridicule des passions est un moyen d'observation paradoxale, et pour qui les hommes apparaissent comme des êtres falots qu'on ne doit jamais prendre au sérieux, Tremblay ratiocinait sur l'instabilité du monde, et il en plaisantait sans se soucier du lendemain.

Bien que sentimental, le côté tragique des choses proprement dites ne l'intéressait guère. Vibrant comme sous l'influence de ses nerfs, il ne se souciait pas de remonter aux causes. Il vivait, agissait, pensait spontanément, par impulsion. Il ne s'attachait à rien en particulier. Il était vaniteux. Ses amitiés étaient superficielles et apparemment intéressées. Il fut le curieux égoïste en quête de sensations aux dépens de tout ce qui se trouvait sur son passage.

Il a souffert de ses origines, de l'abandon où son enfance l'avait relégué, du manque d'affection familiale, — il le disait du moins, — et son amertume se traduisait pas une ingratitude inexplicable à l'égard de ceux-là qu'il proclamait ses plus intimes. Bien que superficiel et changeant, il était un sentimental, disions-nous; seulement, pour le bien comprendre, il fallait avoir vécu de sa vie

intime, ce qui n'appartenait pas au premier venu. Il se créa des relations qui semblaient devoir être durables et qui n'ont pas été étrangères, loin de là, au choix de sa carrière de journaliste. Elles furent des guides sans lesquels il aurait assurément erré à l'aventure, incapable qu'il était de prendre aucune détermination. En tout cas, elles ont aidé chez lui d'utiles et passagères transformations, car il faillit s'affirmer comme une très rare personnalité.

Mais il manquait d'empire sur lui-même, était irrésolu, instable et n'eut jamais le sens de la méthode quand il s'agissait de mener à fin toute entreprise quelconque. Emporté par des courants irrésistibles, il rompit, un jour, brutalement avec le passé, préférant une problématique indépendance au voisinage de ses meilleurs amis.

Nous l'avions connu au temps où ajoutant l'originalité de l'accoutrement à l'ampleur du geste, il se vantait avec jactance de coucher tous les soirs dans "le corbillard à Juneau", un entrepreneur de pompe funèbre d'une banlieue de Montréal. À ce moment, frais émoulu de collège où il n'était resté que peu de temps, il cultivait les sports, arpentait les rues Sainte-Catherine et Notre-Dame, voulait devenir cabotin — il le fut toute sa vie — et manifestait une étrange indépendance d'idées et de goûts. Avec un flegme remarquable, peu particulier sur la qualité de ses fréquentations, méprisant l'argent et le monde, il répugnait à se plier aux conventions sociales. Il se disait partisan d'une liberté dont il essayait de déformer le sens.

Un hasard nous l'avait fait amener au directeur des "Soirées de Famille", Elzéar Roy, qui lui confia des rôles de premier plan et qui le garda trois ans consécutifs, à l'époque où ce cercle d'amateurs distingués donnait avec

un rare succès des représentations dans la salle du "Monument National". Tremblay manifesta alors les dons d'un artiste naturellement doué. D'une imagination vive, d'une facilité étonnante d'assimilation, il fouillait les textes les plus divers et en retenait la substance, se gavait de tirades et de strophes, se meublait l'esprit d'un innombrable répertoire d'expressions et d'idées prises au hasard, les emmagasinait sans ordonnance, au petit bonheur, amassant ainsi un bagage d'observations qu'il ne manqua pas de mettre à profit selon les circonstances et les besoins.

Son tempérament le servit à souhait. Son audace lui créa une sorte d'autorité; sa facilité de parole, son désir de se singulariser lui ont acquis une spontanéité, une façade qu'il sut exploiter avec un rare bonheur au cours de sa carrière. Son penchant à se mettre au niveau de tous les événements à qui son imagination savait donner un sens souvent exagéré, son goût de la parodie et des effets théâtraux, l'inclinèrent à aborder bientôt un genre nouveau chez nous : la revue.

Il fut revuiste comme il eut pu être politicien, et tenta d'illustrer chez nous l'argot proprement dit, un argot de clocher cependant qu'il exploita à la façon des revuistes français de l'époque, afin de tirer le meilleur parti possible de cette langue particulière, pleine de saveur, primesautière et "couleur locale." Des écrivains comme Henri Lavedan, disait-il, n'ont pas craint de mettre à la scène l'argot des boulevards et des bas-fonds, soutenant par ce fait "la gageure d'une langue imagée, pittoresque, funambulesque en sa trivialité". N'était-ce pas là une tentative heureuse pour donner à la langue verte toute l'importance qui lui est due ?

Tremblay voulait donc créer une œuvre où, sans prendre le contrepied des idées courantes, il montrerait le côté grotesque de nos mœurs, de notre politique, et surtout de nos travers. La revue, d'après lui, deviendrait un genre national, comme en France où elle envahit les boulevards, à cette époque, et donna à nombre de vedettes célèbres l'occasion de figurer avec avantage. La tragédie et la comédie, ajoutait-il, doivent souvent se cotôyer dans la vie, et la revue a pour mission de disséquer les événements de l'année dans tous les domaines de l'activité. Les pochades empreintes de la satire piquante y peignent avec franchise les travers des contemporains, car la satire doit être aristophanesque et devient une arme qui lacère. Le poison du ridicule y filtre, mais il est en même temps une panacée contre la bêtise humaine.

La revue étale ce qu'on appellerait avec Octave Usane "les clowneries intellectuelles". Tour à tour y prennent place les drôleries, les assemblages de mots, les impromptus, les quiproquos; les lazzis y font l'acrobatie au profit d'une intarissable gaîté, tohu-bohu de phrases qui se heurtent, se confondent, de propos qui se superposent et sont d'un effet irrésistible. Et dans ces séries de scènes inattendues, de tableaux dénués d'émotion véritable, le public se meut à l'aise, se repose, se retrempe et souvent s'instruit. Cette littérature superficielle et légère plaisait à Tremblay ennemi de toute spéculation philosophique qu'il tenait pour ennuyeuse et superflue.

Cependant, il fut attiré de bonne heure par l'ample philosophie qui se dégage des poèmes humains de Jéhan Ric-tus et de Aristide Bruant. Nous n'avons qu'à lire une pièce aujourd'hui oubliée "Les Épaves" pour nous en

rendre compte; car Tremblay écrivit nombre de poèmes où l'influence de ces deux poètes est visible :

On le voit passer dans la rue,
L'air morne, vieux, désabusé,
Car, sur la route parcourue,
Aux ronces ils se sont usés . . .

Il signe encore "Rêves et Réalités", "Ceux qui en mangent". "La Grève des Héros" où sous une pensée âpre et sûrement gauloise, se dégage cette tristesse inspirée par les mille souffrances que la vie étale sur les pavés du monde. Au cours de sa route, il veut encore, à la façon de Beaumarchais, s'écrier : "Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, se moquant des mots, bravant les méchants, je me presse de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer."

Selon le temps et l'heure, son inspiration vagabonde le porte à composer des pièces où il passe du sarcasme à l'attendrissement, de l'ironie à une fantaisie pleine de sentimentalité. Parfois aussi, il se laisse bercer par une douce mélancolie devant la fuite des amours illusoires :

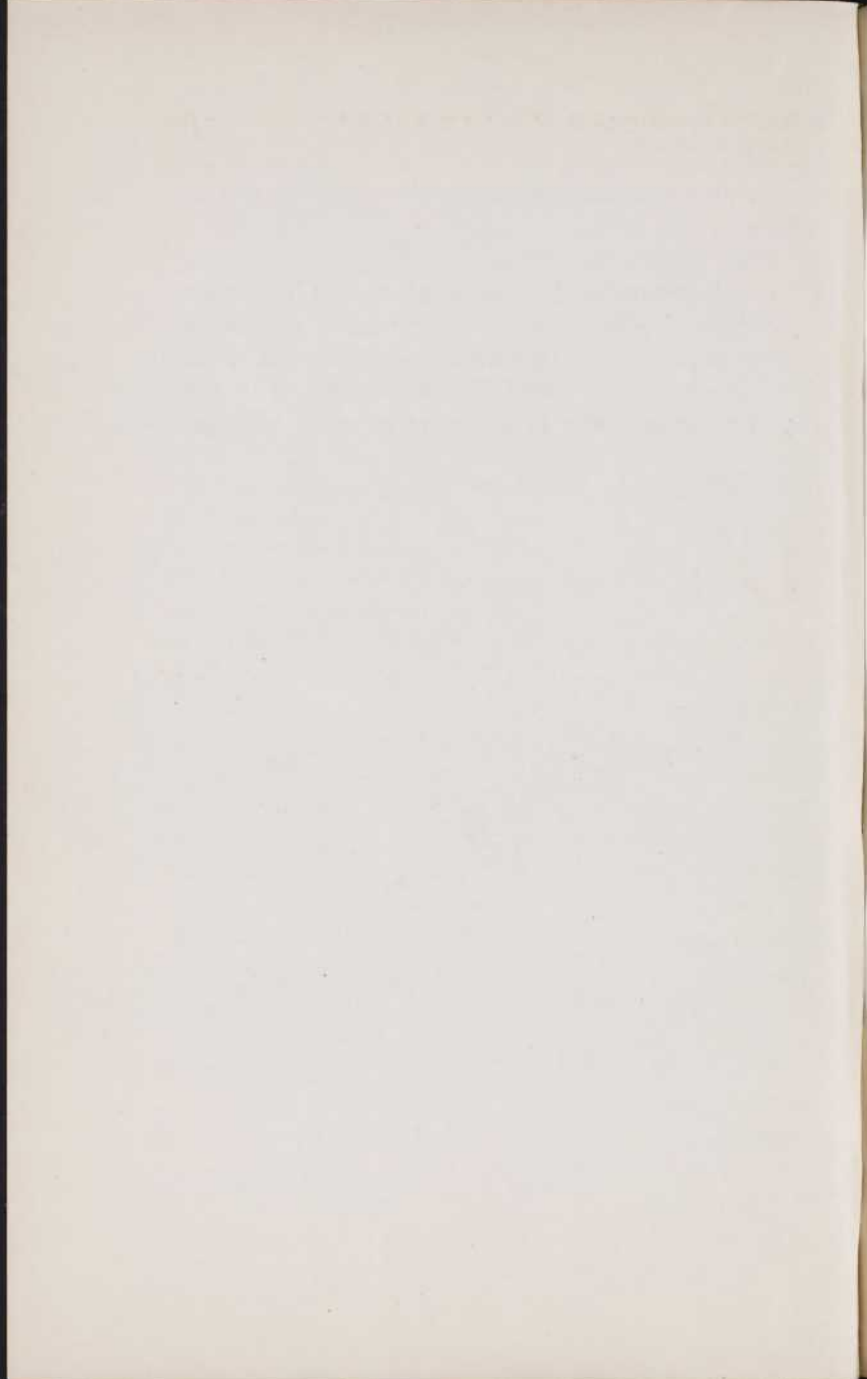
Tel ce feuillage au teint rouillé,
D'où tombent les frêles cohortes,
Mon cœur est aussi dépouillé
Des illusions... feuilles mortes.

Illusions perdues ! Hélas ! la destinée lui a fait cruellement éprouver les vicissitudes de la vie. Il a été vaincu à l'heure même du plein épanouissement de ses dons rares. Après les éclats de rire distribués au hasard et les effets de sa voix sonore, le désenchantement est venu avec

la décrépitude prématurée qui ont obnubilé cette vive intelligence.

Comme toutes les œuvres superficielles et sans consistance, la sienne tiendra peu de place dans la mémoire des hommes. Elle s'est dispersée, légère comme les échos si vains du rire, ou comme le soudain éclat de ces pièces pyrotechniques dont la flamme lancée dans les airs, éblouit un instant pour ne laisser qu'une trace éphémère.







JULES TREMBLAY

DEVRIIONS-NOUS prétendre, au contraire, que l'œuvre entière de Jules Tremblay, un autre journaliste, doive se disperser en fumée, bien que ses contemporains ne semblèrent pas lui avoir accordé l'importance qu'elle mérite ? Il a laissé plusieurs recueils où il s'avère un ouvrier remarquable et maître de son art.

Nous en avons tous gardé un tendre souvenir.

Ce poète enthousiaste se montra d'une activité débordante qui ne s'est jamais ralentie. Il fut secrétaire de l'Ecole pendant deux années, de 1910 à 1912, et s'acquitta de cette charge avec un zèle digne des plus grands éloges.

Jules Tremblay, fils de Rémy Tremblay contemporain des Fréchette, des Sulte, des Buies, des Lemay et de tant d'autres, conçut une poésie d'une essence raffinée, pleine d'envolées lyriques et de sentiments généreux.

Érudit et possédant à un haut degré le sens de l'esthétique, il a su donner à ses poèmes une forme savante et variée. La souplesse de sa pensée lui a permis l'ascension vers des sphères qu'il a tenté d'atteindre "avec des ailes qui montent", selon son expression. Certes, il n'est pas exempt d'une certaine grandiloquence qu'il faut attribuer à son enthousiasme accoutumé, à une sorte d'exaltation, à un état constant de nervosité qui, malgré lui, s'extériori-

sent en des flots d'éloquence sincère, spontanée, par le truchement de poèmes suggestifs et toujours d'une grande vigueur. Son vocabulaire est de qualité; sa logique impeccable lui donne l'air d'un grand seigneur de lettres. Sa façon cavalière d'imposer certains modes d'expression et certains rythmes lui assure une autorité de bon aloi.

Il s'exalte jusqu'à la frénésie devant la nature. Si, avec une rare dignité, il adresse des strophes aux splendeurs du passé, que ce soit sur les ruines antiques du Colisée ou devant les glaciers millénaires; s'il s'indigne devant l'inconséquence des hommes enclins à sacrifier la raison pure à des lois que leur dicte une coupable soif d'ambition ou un dégradant réalisme, sans poser au redresseur d'abus, mais se plaçant au delà des réalités, Tremblay tâche à donner à sa vie une direction supérieure, mission qu'il veut ardemment accomplir. S'il s'exalte, disons-nous, devant les beautés de l'univers, il s'émeut davantage devant le noir tableau des vicissitudes humaines. Plein d'indignation devant le prosaïsme journalier des aspirations sans noblesse, il entrevoit des régions accessibles à une élite où se réaliserait une confraternité des âmes dans le sens le plus humain.

Il rêve aussi des amours épurées, et à ce propos, quand il écrit les vers suivants :

Celle que j'aime est châtelaine
En un manoir unique et vieux
Qu'on ne voit pas avec les yeux,
Tant la demeure en est lointaine.
Elle règne si près des cieux
Mon intangible châtelaine,
Si lointaine, qu'on voit sans yeux,

est-ce bien l'insaisissable et l'inaccessible qui devient le mobile essentiel de ses aspirations ? En même temps que cette confraternité des âmes qu'il appelle de toutes ses forces, entrevoit-il quelque amour dans l'illimité où règne l'extase supraterrrestre ? Le poète qui a dit :

La raison libre enfin, dans sa sérénité,
S'exalte dans l'extase et dans l'éternité,

ne cherche-t-il pas pour lui-même cette surhumaine libération là "où commence une vie nouvelle ?" Le poète qui s'écrie :

Poétique silence et merveilleux instant,
Où l'inspiration de l'idéal unie
Cherche dans l'invisible un rêve consistant,
Et trempe sa pensée à la source infinie,

n'ambitionne-t-il pas de planer aux confins du grand Mystère ? Voilà bien toute l'ambition de Jules Tremblay : imposer à sa vie une direction supérieure.

La réalisation de ce rêve implique une volonté en action et le désir de donner une valeur à sa poésie dont il fait un instrument d'équilibre, de beauté et de justice.

Donner à son œuvre une haute qualité esthétique, lui faire aussi jouer un rôle utile, répondre à un impérieux besoin de dire ses joies, clamer son indignation, incliner à la mansuétude ou prêcher le redressement d'une époque, tel serait l'idéal d'un homme qui travaille à résoudre des problèmes angoissants ou passionnants, tel est le mobile de son inspiration qui se pare d'utopies, mais d'où jaillit une profonde sincérité.

Dans ces envolées où, peut-être, l'éloquence joue un rôle trop apparent, il se retrempe, se grandit et s'impose

à notre attention. Se complaisant ainsi dans de constantes visions, Jules Tremblay, avec une grande vigueur, nous communique les effusions de son âme qu'il veut épurer. Il marche par étapes vers le perfectionnement de son être et toujours avide d'ennoblir son œuvre. Ce poète sans cesse en ébullition s'applique à produire des fruits nouveaux, et, par la limpidité de son intelligence, s'attire une sympathie que ses contemporains, d'ailleurs, ne surent jamais lui refuser.





DAMASE POTVIN

PUISQUE nous en sommes aux journalistes, nous devons évoquer ici Damase Potvin, un romancier qui, précisément, en 1932, a publié en France un roman remarquable : "La Robe Noire."

Admis à l'École, le 10 juin 1910, il en fut le vice-président quelques mois et nous quitta pour représenter à Québec le journal "La Presse". Mais de loin, Damase Potvin s'est intéressé aux destinées de notre groupe et en a suivi l'évolution. Nous pouvons le compter parmi nos plus sûrs adeptes. Écrivain du terroir, il s'est toujours fait le défenseur de la langue française en notre Province.

Son œuvre témoigne d'un grand et profond amour à la France.

Quand on lit deux écrivains de la classe de Laberge et de Potvin que nous mettons en présence ici parce que cela nous est simplement suggéré par un hasard de rapprochement, leur œuvre, de nature différente, nous rappelle un principe fondamental de l'art des romanciers qui, dans l'ordre des vérités subjectives et objectives, ont diverses façons de les exprimer. Qu'ils procèdent par syn-

thèse ou par analyse; qu'ils cherchent à donner à leurs récits le plus de vraisemblance possible, la vérité de l'un n'est pas la vérité de l'autre.

Alors qu'on dissèque avec minutie les menus faits de la vie dans leurs enchevêtrements, ils ne présentent certes pas un intérêt identique pour deux romanciers qui, à n'en pas douter, ne les voient pas sous les mêmes angles, parce que de tempéraments différents, et parce que, du fait de leur puissance de vision plus ou moins profonde, ils essaient d'en déterminer les causes secrètes, composant des groupes, pour ainsi en arriver à créer des impressions variées et, dans la différence totale de ces mêmes groupes, à divulguer les innombrables aspects de l'âme humaine.

Toute âme humaine porte en elle sa tragédie secrète qu'elle dissimule souvent avec un soin jaloux et dont on ignore le développement intérieur. Le romancier digne de ce nom doit en deviner les subtils ressorts et en exhumer les mouvements complexes. Approfondir les âmes, en interroger les variabilités, voilà le rôle du romancier ou des romanciers. Tout être porte aussi en lui sa vérité. La grande variété des âmes demande un nombre de romanciers qui les interrogeront à l'infini.

Le romancier tend à peindre la vérité, nous le savons; mais toute vérité doit être de son siècle, — on l'a dit souvent, — la vérité d'aujourd'hui n'étant pas la vérité de demain, à telle enseigne que, selon le temps et l'heure, elle présente apparemment de changeantes contradictions, étant conditionnée par des raisons de frontières ou de milieux, ne se faisant voir que sous des aspects divers, souvent en antagonisme.

Si la vérité de l'un n'est pas la vérité de l'autre, disons-nous, il faudra admettre, nous le répétons, que, selon

les multiples transparences des choses ou selon leur changement sur la planète que nous habitons, il peut naître pour chacune d'elles un romancier ayant sa façon propre de la peindre, d'en exprimer le suc, d'en diluer les couleurs prismatiques. Un roman qui a nom "La Scouine" ne se déroule pas à nos yeux par les mêmes procédés d'analyse qu'emploie le romancier de "La Robe noire". L'un et l'autre de leurs auteurs sont à des distances de pensée incommensurables.

Ils ne se sont pas rencontrés et ne se rencontreront jamais sur la même route. Ils visent des buts à atteindre qui les éloigneront toujours l'un de l'autre. Ils ne respireront jamais non plus la même atmosphère et ne se sont aventurés dans les mêmes dédales de l'observation psychologique. Ils nous semblent donc exprimer des vérités dissemblables tant leurs procédés d'art et leur façon de les appliquer paraissent en faire des êtres contradictoires.

C'est ainsi que le premier situe la trame de son roman dans un milieu particulier, le milieu des êtres manqués, des ratés de la vie; tandis que l'autre cherche le décor somptueux, les splendeurs de la nature, la majesté des sites au centre desquels se déroulera la tragique et véritable aventure de son héros.

Damase Potvin est un amant de la nature, il a la passion de son pays de Québec, du sol canadien. La terre ancestrale fait le fond de toutes ses œuvres. Né dans les larges décors du Saguenay, il en a le culte. Dans tous ses romans, depuis "L'Appel de la terre" jusqu'au "Français", depuis "La Baie" jusqu'à son dernier livre "La Robe noire", il n'a jamais cessé d'exalter le pays canadien, ses forêts vierges, ses monts impérieux, sa nature farouche.

L'amour du sol, voilà ce qui conduit Potvin, d'étape en étape, à démêler les grandes causes qui sont à la base de notre nationalité. Il a voulu écrire comme une sorte d'épopée sur nos origines. Il a fait plus encore. Il suit les péripéties sanglantes et héroïques qui ont présidé à la découverte de son pays, à sa conquête difficile et glorieuse qui est comme le prodrome de notre histoire. A ce pays vierge des anciens temps, il veut donner une âme : l'âme de ses premiers colons, de ces évangélisateurs, conquérants sublimes dont les inimaginables sacrifices nous sembleraient dépasser les limites des forces de l'homme si Potvin ne nous en prouvait la surhumaine vraisemblance avec l'appui de documents irréfutables et de sincères persuasions.

Les héros du genre du Père de Crespieul sont, certes, des phénomènes dont l'histoire donne peu d'exemples au cours des siècles. Si on en excepte la part de mysticisme qui en fait un illuminé, le Père de Crespieul, on n'en saurait douter, s'affirme par une somme d'énergie qui tient du miracle. De bonne heure, il lit avec avidité les relations des premiers missionnaires du Canada. Il veut être un homme d'action comme les êtres fortement trempés. Il rêve d'un apostolat pénible, mais consolant. Il sera le "vagabond de Dieu."

Quels hommes choisis dans nos sociétés modernes, la plupart composant le triste tableau d'êtres falots, veules et opportunistes, accepteraient, pour l'accomplissement d'une semblable cause, une longue série de sacrifices aussi surhumains sans espoir d'une rémunération possible en ce monde ? La vocation des sublimes désintéressements semble dépasser nos modernes compréhensions, et l'intention d'atteindre un idéal réside surtout dans l'unique vo-

lonté de retirer une facile jouissance des biens matériels. Nous aimons mieux les civilisations toutes faites avec ce qu'elles apportent de satisfactions journalières. Nos ancêtres, dirons-nous, ont aplani la terre et vaincu les difficultés. Ils ont tout nivelé pour le bonheur des générations suivantes. Tant mieux. Qu'importent leurs souffrances et leurs sacrifices, pourvu que nous jouissions du fruit de leurs conquêtes.

Mais ceci est une digression. Le Père de Crespieul, d'ailleurs, ne s'embarrasse pas de pareilles réflexions. Illuminé par un rayon divin, il avait crié à Dieu : "Ecce ego, mitte me." "Après s'être transporté aux extrémités du monde; après n'avoir été qu'un pauvre être souffrant dans sa chair misérable; après avoir marché sans cesse vers la douleur, source de l'héroïsme; après avoir enduré le froid, la faim, la maladie, l'isolement, le mépris, souvent le martyre, peut-être la mort, la mort sans gloire dans l'obscurité et dans l'abjection", cet homme de Dieu s'étant dévoué corps et âme à la découverte de continents nouveaux, avait porté l'enseignement divin jusqu'aux confins des déserts nordiques où croupissait l'ignorance la plus primitive, et avait répandu la lumière régénératrice. Quelle plus enviable destinée !

Il y eut de ces missionnaires après le triomphe du christianisme; il y eut de ces héros aux débuts de la colonie française établie par Samuel de Champlain et les autres dans l'Amérique du nord. Le roman de Potvin nous emportant aux époques lointaines de la fin du XVII^{ème} siècle où des continents s'offraient encore à la curiosité des découvreurs, renferme, certes, un profond enseignement pour nos générations présentes.

Le père de Crespieul est loin d'être le héros d'un roman fictif. Comme nous le disions, il s'était senti emporté vers une haute destinée dès les premiers temps où sur le bord de la Scarpe, en son pays d'Arras, "ce coin où il était né", "il rêvait des départs éternels pour la conquête des âmes". Il avait eu "l'idée et l'appétit des grands espaces." Ce silencieux, réfléchit, qui, vivant de la vie intérieure de ceux-là "qui peuvent davantage", avait sacrifié les brillantes promesses d'un beau nom. Son esprit le portait loin des humaines ambitions. Il eut pu embrasser la carrière des armes, mais il entrevoyait d'autres horizons : il était l'élu de Dieu. Les solitudes sans fin des Amériques l'attiraient invinciblement. Il devait partir. Il partit. En 1671, sur l'ordre de ses supérieurs établis à Québec, il montait une première fois la rivière Saguenay, accompagné de "quelques engagés" français, nous dit Potvin, "d'un coureur des bois et de deux chefs Montagnais et Mistassin."

Immédiatement, il essuie une première et formidable tempête. Il en supportera bien d'autres. Ce fut le premier martyr de ce missionnaire pour qui la souffrance et les privations s'offraient comme un viatique. Il avait trente deux ans. En pleine possession d'une nature forte, il avait une âme tempérée par la prudence et la sagesse, un cœur bouillant, mitigé par une maturité précoce; il avait la fermeté de caractère qu'on ne rencontre que chez les prédestinés. Car il était un prédestiné. Et, nous apprend Potvin, à partir de cette époque, et durant trente longues années, "malgré les répugnances de tout nature, malgré les découragements venant même de haut lieu, toutes ces sordides peuplades, les Paninachois, les Montagnais, les Algonquins, les Mistassins, le Père de Cres-

pieul les suit avec amour, les prêche, les baptise. Il parcourt leur pays du nord au midi, de l'est à l'ouest sans jamais prendre le moindre repos."

Le gouverneur Frontenac avait dit : "Il n'y a rien à faire avec ces sauvages." Le Père de Crespieul répondit : "Ils ont besoin d'être éclairés." Et il partait... vers l'inconnu. Durant trente ans, ce sont les courses vertigineuses vers la mort. Écoutez l'auteur : "Ils marchent sur des rivières coulant entre les lignes interminables de caps abrupts, de rochers escarpés, chaotiques. Ils s'en vont par des jours blafards où la nature est secouée par des tempêtes infernales; ils retrouvent par intervalles le printemps dont cependant la neige fondante mouille jusqu'aux moelles; ils assistent à des étés pullulant de moustiques qui ensanglantent les chairs; puis reviennent trop vite, hélas ! les hivers—oh ! ces hivers !—où l'on ne dort que sur le sol glacé, dans la nuit de gel étincelant d'étoiles, courbaturés, le matin, comme si l'on descendait d'une croix, les membres rongés par la vermine qui s'en donne, ces nuits-là, sur ces corps emprisonnés dans une factice chaleur."

Puis, malgré les accablantes perspectives que l'on prévoit toujours plus menaçantes, c'est de nouveau le grand silence des forêts nordiques, la mortelle angoisse et, soudain l'approche de l'ouragan plus déchaîné que jamais se précipitant du fond du nord. Quel spectacle ! "L'air affolé sous le vent glacial qui mord, écorche la peau sous l'épaisseur des fourrures. Il souffle en tordant les arbres; il verlope les clairières à grands coups, tourbillonnant en des trombes de poussières opaques; se heurtant à la moindre dune de neige qu'il grossit à son seul contact pour former de monstrueuses ondulations qu'il faut franchir par

de grands sauts, de toute la force des jarrets. Pendant des heures et des heures, ce sont des tournolements de lanières coupantes. La neige fouette avec violence les visages; elle gèle les yeux, perce la peau et brûle comme du vitriole, la boîte crânienne, sous certains coups, menace d'éclater."

Mais faudra-t-il s'arrêter? Où? Il faudra marcher. Autrement, sous la griffe infernale d'un froid progressif, c'est la mort partout, l'ensevelissement sous la neige, l'anéantissement de toute espérance de trouver peut-être un gîte pour la prochaine nuit. Ah! s'écrie le Père de Crespieul: "Qu'importent les souffrances de quelques heures, pourvu qu'après avoir réussi à arracher l'ivraie, le pur froment vienne à germer." Quelle misère! Il poursuit sa marche; mais comme le maître divin, le pauvre missionnaire succombera sous le poids de sa croix. Ses forces momentanément épuisées, il tombe. Se relèvera-t-il? Dormira-t-il l'éternel sommeil ou poursuivra-t-il son calvaire? Oui, il se relèvera. Quelques-uns des compagnons qui l'appuient, disparus subitement dans la tourmente et qu'il croyait morts, reparaissent comme par miracle. Ils n'étaient qu'ensevelis sous la neige, comme dans une tombe, mais la providence les protège. La marche continuera... continuera...

Bientôt, ce sera le salut à l'abri de la tempête, au bord d'un lac, "sous un épais boqueteau de sapins que le vent a entouré, tout le jour, d'un lasso sifflant." Minute de joie intense qui ne durera pas longtemps, car il faudra avancer encore dans les tourbillons sans cesse renouvelés. Un devoir impérieux appelle la petite caravane vers un point éloigné. Il faudra retrouver le Père Aubanel, un autre missionnaire martyr qui, blessé, fourbu, immobile dans une cabane sordide située là-bas, vers l'inconnu, a

fait appeler le Père de Crespieul. Il faut lui porter secours. On le retrouvera bientôt, ce Père Aubanel; on lui portera les premiers soins, on le réconfortera; mais à peine quelques consolations données à la hâte, sur le conseil du malade lui-même, il faudra continuer encore vers le nord, à la conquête de nouvelles âmes; il faudra répondre à l'appel de lointains catéchumènes qui attendent le Père de Crespieul.

La course se poursuivra interminable, vers les forêts vierges, vers des plaines perdues jamais foulées par des blancs et où, pour le Père, "se manifestent librement la puissance et l'harmonie divines." Et l'on repart. Quel spectacle que d'assister au réveil de la grande nature ! Le printemps a, en effet, repris ses droits: il va régner dans toute sa floraison. Et si le grand missionnaire n'est pas parvenu au "sommet du calvaire de la route; s'il n'a pas franchi la moitié peut-être de la distance qu'il parcourera pendant un tiers de siècle, le découragement n'effleure même pas son âme."

Par un beau soir d'apothéose, il contemple et médite. Tout son roman se résume en cette prière qu'il fait en lui-même. Écoutez-le. En ce moment, tout ce qui l'entoure en haut de la colline, lui paraît si pur qu'il se chante en son âme un cantique jamais autre part entendu. En chaque chose, en chaque être qui murmure, il épelle distinctement l'Évangile qui lui parle de l'abondance du cœur rempli de Jésus...

La douce chose vraiment que d'aimer ces infiniment petits qui l'entourent comme tous ces êtres abjects de corps après lesquels il court par tant d'affreux sentiers. Épeler l'Évangile dans chacun d'eux en les aimant !... "Alors, devenir amour, s'incorporer à l'amour. S'infliger la faim

du désert, l'ignominie du jardin des Oliviers, le froid de l'étable de Bethléem, les meurtrissures des épines de Pilate, s'abandonner à la flagellation des intempéries, s'attirer les mille dards des souffrances que l'on ignore en pays civilisés." Voilà raconté tout d'un trait le côté sublime de ce roman du Père de Crespieul.

* * *

Comme nous le disions en commentant le livre de Lucien Rainier "Vers la Vie", l'héroïsme s'inspire de vertus incomparables, parce que le héros va jusqu'à l'oubli de soi, jusqu'au complet sacrifice de sa personnalité, jusqu'à l'anéantissement de tout mesquin intérêt, et parce qu'il représente une noble abstraction dont l'entière humanité s'est toujours enorgueillie.

L'héroïsme, tel que le conçoit le Père de Crespieul, nous convainc qu'il ne saurait exister sans une participation surhumaine à laquelle les anciens attribuaient, en effet, une coopération divine. De Crespieul, inspiré et mystique, n'agissant que d'après l'inspiration d'en haut, est un privilégié de l'Amour divin. Une puissance en lui dépassait notre ordinaire condition humaine; des vertus surnaturelles illuminaient cet être d'exception. Et c'est ce qui le grandit à tous les yeux.

Comme malgré nous, nous sommes humiliés devant le récit incroyable, cruel et pourtant imbu de vérité, devant l'aventure de cet homme extraordinaire que rien ne rebute, qui nous apparaît comme un phénomène de la nature communiant avec des forces mystérieuses qui le joignent à la volonté suprême.

La "Robe noire" s'avère donc un roman dont les faits souvent invraisemblables nous captivent et nous entraî-

nent comme malgré nous. Ces premiers jours de notre colonie française nous inspirent le respect et nous remplissent d'admiration. "Épopée admirable, sublime, s'écrie Damase Potvin ! Charité ! Foi ! Amour ! Quelle divine chevauchée a été inspirée à ce "vagabond de Dieu" ! Ce fut vraiment dans la joie et dans l'abandon du sacrifice que s'est accompli ce long calvaire du Père de Crespiuel pendant qu'à son Maître il élevait des autels aux confins des arpents de neige du Nouveau-Monde."

* * *

Damase Potvin dans la "Robe noire" a su habilement enchaîner les péripéties de ce drame humain. Il témoigne d'une belle acuité d'analyse. Sans chercher l'effet, sans tomber dans la déclamation, — ce qui arrive souvent chez un grand nombre de romanciers modernes, — et bien que son roman n'ait pas d'intrigue suivie, il atteint presque l'objectif entrevu et ne manque pas de nous tenir constamment en haleine.

Dans certains de ses livres, Potvin s'était abandonné à la prolixité; dans la "Robe noire", il se concentre et ne tombe que rarement dans ce défaut. Ses descriptions souvent calquées de mémoires, mais sur place, nourries et savoureuses, sont, en général, pleines de pittoresque et respirent la couleur locale. Elles sont animées. Par leur mouvement et par l'intérêt qu'elles suscitent, elles se développent sans effort.

L'auteur a su rendre le rapport entre cette grande nature du nord des Amériques et ses aborigènes des premières époques de la colonie. Sans s'embarrasser de la complexité des contrastes, Potvin s'essaye à être humain. La plupart des romanciers, dans le but de se singulariser,

péchant par une sorte de densité, nous accablent de romans mastodontes ou "cycliques". Ils tombent souvent dans les longueurs fatigantes, se compromettent par des négligences trop visibles de style, se prêtent à des curiosités de détails vains et, malheureusement, accusent un manque de concentration qui les fait se perdre dans des développements de feuilletonnistes.

"Le roman prolix est touffu et s'orne de végétations parasites", écrivait John Charpentier. Damase Potvin évite ces échecs. Rien d'encyclopédique dans la "Robe noire". Loin de prétendre au roman "fleuve", comme le veut une certaine école moderne, le livre de Potvin ne vise ni "l'illimité ni l'infini". Il se complait à la formule classique qui impose la clarté, la belle ordonnance. En ceci, il est de la lignée des Balsac, dont l'intelligence est commandée par "une volonté d'ordre et de hiérarchie", et qui est individualiste, ajoute John Charpentier, au sens de Saint-François de Sales quand il déclare que "le monde ne vaut pas une âme."

Si nous rappelons cette phrase, c'est qu'elle s'applique dans sa précise signification et dans toute son intention à la "Robe noire." Le monde entier, pour François de Crespieul, ne vaut pas une âme. C'est la pensée dominatrice de ce "Vagabond de Dieu" qui entrevoit les bienfaits de l'évangélisation, le triomphe d'un idéal qu'il place au-dessus des contingences humaines et qu'il pose comme principe de toute véritable existence, de toute civilisation.





LÉON LORRAIN

EN parlant de Damase Potvin, il nous souvient qu'à la même date du 16 juin 1910, Léon Lorrain fit son entrée à l'École littéraire. Cet ancien journaliste n'a pas menti au dicton. Si le journalisme est une belle carrière pourvu qu'on en sorte un jour, Léon Lorrain qui en est sorti doit-il le regretter ?

Nous pourrions nous le demander quand nous savons qu'il y brilla d'une façon remarquable, car il possède les dons de l'observateur et du psychologue qui restent bien les plus précieux apanages de tout journaliste digne de ce nom. A cette époque, son œuvre était mince. Nous ne croyons pas d'ailleurs qu'il ait publié de livre depuis, au sens littéraire du mot. Son bagage se résumait donc en un pamphlet intitulé "Chroniques."

Mais ce petit livre présentait une élégance de style et une logique dans son exposé qui nous y attacha immédiatement. Il y a là, en effet, sur la plupart des problèmes de l'actualité. — entendons les problèmes de l'époque, — des aperçus d'une belle désinvolture et d'une rare pré-

cision. L'auteur y est malicieux, prime-sautier et impertinent à souhait. L'aisance, la spontanéité et l'originalité avec lesquelles il traite ses sujets leur donne un intérêt captivant.

Il est ironiste tout en s'apitoyant sur la sottise de ses contemporains. Son art est sûr et n'est pas dépourvu de grâce. Sa philosophie souriante nous intéresse parce qu'elle touche un grand nombre de travers et souvent nous incline à la méditation. Léon Lorrain est un écrivain qui se prête avec bonheur aux jeux de l'esprit. Il fallait bien que parut un humoriste chez nous pour égayer un peu notre groupe composé de graves poètes que des influences romantiques avaient affligés d'une persistante mélancolie.

Gaîté légère et piquante, philosophie souriante ou profonde, voilà bien, a-t-on dit souvent, les dons que doit posséder l'humoriste dans sa façon de regarder les choses et les êtres qui l'entourent. Selon les circonstances, il dissèque les travers d'une époque en des tableaux succincts ou ramène la plupart des problèmes en cours à des formules brèves qui, cependant, fixent l'aspect général du moment, et nous en montre la réalité fuyante en nous campant des types variés en qui se reconnaissent les maladies dont ils souffrent; il se complait à en diagnostiquer la nature avec les yeux de l'ironiste, tout en cherchant le remède propre à les amoindrir.

Si, en ce commencement d'un siècle angoissé, des sages se laissèrent guider par des principes d'un ordre supérieur, d'autres, — et c'est le plus grand nombre, — furent conduits par des instincts avilissant qui les diminuèrent à nos yeux et nous les fit regarder avec méfiance.

L'humoriste n'a pas manqué de les fustiger et de nous mettre en garde contre leurs dépravations. Croirait-on que pour y arriver il soit nécessaire d'écrire un roman "fleuve", ou que, pour déceler les travers d'une civilisation, il faille passer par une série de considérations qui encombrerait un in-folio géant ?

Au contraire. Il suffit à l'auteur averti d'un petit livre au titre anodin, ayant l'apparence d'un prospectus, pour affirmer les dons précieux d'observation et mettre en lumière des vérités souvent éternelles. Léon Lorrain a modestement écrit ce livre qui semble, malheureusement, bien oublié aujourd'hui.

Mais parcourons-en la substance. L'histoire du monde, semble-t-il vouloir nous expliquer, repose sur quelques données fondamentales et directrices qu'on peut appliquer à tous les peuples, à toutes les époques. Si la vérité d'au-delà les Pyrénées est en contradiction avec celles d'en deçà pour le grand Pascal qui la scrutait du haut de sa géniale compréhension métaphysique, il faut pourtant admettre que bien des vérités courantes ne cessent d'être le fond commun de l'humanité tout entière, et en cela, nous sommes assujettis à une éthique, à des lois esthétiques, à une philosophie générale que tous les hommes pourraient s'appliquer indistinctement, ce qui ne les empêcherait pas d'être heureux.

Malheureusement il n'en est pas ainsi. Nous sommes et resterons les victimes conscientes ou involontaires de notre suffisance, de nos dépits, de notre imbécilité, de la richesse ou de la pauvreté.

Léon Lorrain ne manque pas de nous tracer d'abord une silhouette frappante de l'imbécile que nous trouvons dans tous les milieux, sous toutes les latitudes.

Écoutez-le. Vous ignorez son nom, mais souvent la popularité de l'imbécile nous le fait reconnaître dans toutes les réunions où, se croyant indispensable, il étale sa bêtise et son encombrante personne. Il est donc de toutes les manifestations, à telle enseigne "que le public s'habitue à sa présence et finit par le tolérer, par le saluer dans la rue, par lui parler même comme à un personnage d'importance. C'est le monsieur qui plastronne, qui a le verbe sonore, l'allure du matamore, qui n'ouvre la bouche qu'à bon escient, quand il est entouré et quand ses voisins font silence."

C'est un distributeur d'avis; il fréquente les politiques, les grands de la terre; il sait inventer les aventures qui le feront prendre pour une sorte de héros, et il sait faire valoir à temps, à l'appui de ses récits, "le témoignage d'hommes si respectables, qu'il serait malhonnête de contester le moindre détail de ce qu'il rapporte avec un scrupuleux souci de l'exactitude circonstanciée." C'est l'improvisateur modèle qui, comme tous ceux qui ne vivent pas la vie en profondeur, promènent à tous les vents les lieux communs qu'ils exploitent avec pompe, croyant infaillibles leurs propos débités partout, et donnant ainsi aux autres l'illusion qu'ils pensent et agissent pour le plus grand bien de l'humanité.

Voilà le portrait en raccourci et exact d'un très grand nombre d'hommes que nous rencontrons journellement. Mais il en est d'autres. Si la bêtise humaine s'affirme ostensiblement sous tous les cieux, dans des milieux disparates, et manifeste les mêmes déplorables symptômes, la suffisance et l'orgueil aussi offrent abondamment et dans tous les pays les mêmes tristes exemples que l'ironie et la

satire s'appliquent à dévoiler à l'occasion. Léon Lorrain ne manque pas d'effleurer ce vice.

Que penser de ces réflexions : "L'homme trop plein d'indulgence pour lui-même, est tenu, par la loi puissante des compensations, d'être autant plus dur envers les autres. Il a saisi aussi que tout être humain, réalisant en soi la perfection qu'il se serait proposée, s'il avait été autre, ne la trouve à aucun degré chez les autres organisés différemment; et tous les hommes en étant là, l'humanité risque de se mépriser dans chacun des individus et jusqu'à la consommation."

Ce sont là des vérités éternelles.

Parfois, l'ironiste Lorrain s'appuie sur une simple et apaisante philosophie. "Tu te crois le plus sage, dit-il à l'homme, quand d'autres te regardent comme le plus imprévoyant et le plus ridicule. N'oublie donc pas que la sagesse des disciples de Confucius, par exemple, est comparable à celle de nos occidentaux si elle ne la surpasse pas; que leur pensée est digne de comparaison avec celle de tous nos philosophes. Aucune race n'a jamais rien trouvé de plus clair et de plus vrai que le proverbe suivant : Celui-là est heureux qui connaît son bonheur." Ce proverbe, en effet, ne contient-il pas le secret du bonheur de l'entière humanité ? Peut-être implique-t-il, d'autre part, que le bonheur consiste à savoir se contenter de ce qu'on possède. En ce cas, ne faudrait-il pas affirmer que la possession du bonheur est conditionné par une sage modération de nos appétits ? Or, plutôt que de montrer de la modération, nous sommes esclaves d'appétits jamais satisfaits et dominés par des convoitises sans cesse renouvelées.

Il est donc encore vrai, pense notre humoriste, que nous sommes assujettis à cette loi cruelle mais inévitable de l'inégalité des conditions. Le monde pourrait-il, d'ailleurs, exister autrement ? Lorrain en trouve d'abord un exemple dans ce qu'il appelle "le revers de l'or." "L'enfant que l'or, en guise de maillot, a enserré dans ses mailles, parce qu'il possède cent millions, et que l'on promène dans une cage d'acier fermée à triple tour pour l'empêcher d'être la proie des ravisseurs, est-il, en somme, plus heureux que l'enfant de la balle à culottes rapiécées et qui jouit de la liberté des oiseaux ?"

Cette comparaison n'offre-t-elle pas un symbole frappant qui nous montre la tyrannie des richesses ? Tyrannie des richesses ! Le millionnaire pouvant satisfaire ses plus capricieux instincts, mais sans cesse assailli par de journalières préoccupations, doit-il se comparer au pauvre ouvrier qui, sa tâche accomplie, se reposera parmi les siens "sans tracas ni souci ?" Contraste inquiétant des conditions des hommes, sous toutes les latitudes, dirait l'humoriste, problème angoissant qui divisera toujours les peuples en multiples catégories et qui ne les nivelera que dans la mort. Ici, certes, le secret du bonheur est conditionné par des lois indépendantes de la volonté humaine, que le hasard, dirions-nous, peut seul résoudre, ou qu'un pouvoir en dehors de notre compréhension dispense et contrôle.

Mais passons à un autre ordre d'idées. Léon Lorrain, souvent blagueur à froid, s'il montre un grand fond de philosophie, ne manque pas aussi, à l'occasion, d'apporter à la multiplicité des moyens employés à la recherche de l'amélioration de l'espèce humaine des suggestions typiques qui nous amusent. Au docteur Maginot, de l'Aca-

démie des sciences de Paris, qui réussit à greffer un œil nouveau dans l'orbite de son patient, il dira plaisamment: "Concevez, docteur, le progrès qu'aura réalisé l'humanité le jour où, ayant proprement vidé le thorax et la tête des hommes, on placera là un cœur de chien, ici un cerveau de renard."

Saisissez-vous l'allusion ?

Pour ceux qui se sentent le besoin, ajoute notre humoriste, "d'épargner à leurs nerfs auditifs de cruelles tensions," un négociant parisien vient d'inventer un petit appareil que nous appellerons "l'antibruit." Voilà encore une invention qui participera à l'amélioration de l'espèce humaine. En vous plaçant les petites boules d'ivoire dans les oreilles, déclare notre pince-sans-rire, cela vous préservera des rageurs et des encombrants qui vous obsèdent de leurs discours. Ainsi, l'électeur de tous les pays qui ne peut faire taire son député, celui-ci étant élu pour toujours parler, aura le loisir ou non de l'écouter. "La civilisation qui s'est déjà fourré le doigt dans l'œil, se glissera des boules d'ivoire dans les oreilles; bientôt, elle se mettra un baillon sur la bouche et ce sera très bien, car le jour où les hommes parleront moins, ils s'entendront sans doute beaucoup mieux." Mais il faut s'arrêter. Nous pourrions citer tout le livre dont l'ensemble nous porte à tirer des conclusions.

Le plus grand obstacle au bonheur de l'humanité, comprenons-nous, se retrouve visiblement dans le déséquilibre qui règne partout, dans l'organisation sans cesse menaçante des esprits et des cœurs. Le plus sûr remède à ce mal universel, en somme, et la plus salutaire répression, serait d'enrayer la bêtise humaine, mal contagieux dont souffre le monde entier. Voilà le palliatif que les hom-

mes cherchent depuis de longs siècles sans le pouvoir trouver.

Puis, nous dit Lorrain, il arriverait un heureux moment où on supprimerait le tribunal de La Haye et les armements. La guerre, cauchemar qui plonge l'humanité dans un obscur marasme, disparaîtrait. "La terre serait partagée entre les puissances proportionnellement au chiffre de leur population et à leur possibilité d'accroissement. La bonté universelle triompherait, les querelles d'héritages au sein des familles n'existeraient plus. Sans qu'un nouveau déluge noyât le monde, et le Christ n'ayant plus besoin de renaître, on aurait trouvé une nouvelle maxime oubliée depuis longtemps, et qu'on avait répandue depuis des siècles. Celle-ci : aimez-vous les uns les autres."

Oui, nous pouvons l'affirmer, ce petit livre au titre modestes est rempli de sagesse. Faut-il regretter que Léon Lorrain se soit orienté vers des préoccupations qui l'ont éloigné — du moins en apparence — de la littérature ? Nous eussions aimé qu'il poursuivît une œuvre où déjà s'affirmaient de solides qualités de psychologue et d'humoriste.





ALBERT LOZEAU

SI, dans la nomenclature des membres les plus représentatifs de l'École en cette seconde période que nous terminons ici, le nom de Albert Lozeau s'inscrit le dernier, c'est qu'il fit peu de temps partie de notre groupe. Nous savons pourquoi il n'en put suivre le mouvement que de loin.

Mais ne serait-ce que pour lui rendre hommage, nous ne pouvons le passer sous silence, bien que la critique en général, depuis de longues années, ait étudié son œuvre sous ses aspects divers. Dans la solitude forcée où le destin l'avait relégué, il a pu réaliser une œuvre que tant de morts et de vivants eurent l'ambition d'écrire s'ils n'y sont pas parvenus. La vie de ce poète est comme l'écho d'une légende. Quand on l'évoque, on se rappelle ce que déclarait Hegel : "Si la poésie a pour objet l'empire infini de l'esprit, l'homme n'existe cependant, conformément à la loi de son être, qu'autant qu'il se connaît et ce qui l'environne, en d'autres termes, qu'en tant qu'il connaît les puissances qui le font agir et le dirigent." Brutalement

empêché d'agir par le moyen efficace de l'observation extérieure, ce qui lui aurait permis d'amasser une infinité d'impressions, ce par quoi il aurait, sans doute, découvert la raison de "ces puissances qui nous font agir," le poète que fut Albert Lozeau se forma une vision particulière de la nature et des choses qu'il essaya de comprendre par le truchement des livres dont il subit l'influence, et dont il tira comme une genèse intime de l'ensemble du monde.

Pourtant, s'il a puisé une grande part de son inspiration de ses lectures et dans les livres que le hasard souvent lui faisait lire, ce malade, emmuré depuis l'enfance, finit par trouver en lui-même les thèmes dont se compose son recueil "l'Âme solitaire". Aux profondeurs de son être, il a senti battre le cœur de la grande nature; à travers les barreaux de sa géole, il a partagé les intimes vibrations de l'univers; dans la paix de son exil forcé il a essayé d'exprimer des beautés qu'il entrevoyait comme si leur lumière se fut diluée dans son âme. Dans sa réclusion, jamais le désenchantement ne troubla ses heures tristes. La mélancolie fluide de certains de ses vers y passe comme un souffle de douce résignation, une résignation née d'une souffrance longtemps et patiemment endurée, d'une souffrance que, chaque jour, la méditation a divinisée.

Quelles réflexions ne ferait-on pas sur les désenchantés de la vie qui méprisent les hommes et qui voient l'instinct libérateur dans la mort seulement ? Mais Lozeau fut-il jamais la proie de ce pessimisme destructeur ? Non. S'il ignorait beaucoup de choses, et s'il vécut loin de l'ingratitude humaine, cela avait sans doute contribué à fortifier la noblesse de son caractère jusque dans le malheur même qui l'accablait. Il vivait une vie immatérielle. Il

la vivait intensément entouré de poètes chers à sa solitude et dont il avait fait ses auteurs de chevet.

La profonde grandeur d'un Charles Guérin, la malade mélancolie d'un Albert Samain, la tristesse voilée d'un Rodenbach, le chantre des béguinages, et quelquefois les réminiscences fantaisistes d'un Rostand, à la mode à cette époque, tout enfin lui fut salulaire, sans le faire dévier néanmoins de sa voie. S'il eut du premier l'intensité de passion qui détermine les grands amours, comme les cuisants regrets de la chair et des plaisirs, il n'en prit pas moins l'ivresse enveloppante, les délices inconnues, il n'en éprouve pas moins les tourments, sensible qu'il était à la musique qui vient d'en haut et passe sur le monde en inondant d'arpèges célestes les âmes attentives à son charme :

L'heure passe là-haut, penchant un peu son urne
Pleine de paix divine et de rêve nocturne . . .
Et nous sommes tous deux sans parole, songeant
A la sainte splendeur des points d'or et d'argent,
Heureux loin du Réel jaloux qui nous réclame,
Comme s'il pleuvait des étoiles dans l'âme.

Musique d'en haut aussi ces accords qu'il entend par
un soir de clair de lune où

L'espace bluit troué par les étoiles vagues
Au feu atténué et doux de vieilles vagues,

et d'où nous arrivent d'étonnantes harmonies :

Les notes, ces rayons éblouissants ou pâles,
Jaillis en frissons vifs de saphyrs ou d'opales,

Les accords, ces couleurs, et leurs vibrations,
Ces reflets aux milliers de variations,

Mariant leurs accents dans la nuit agrandie,
Et c'était une exquise et lente mélodie . . .

Ce commerce visible avec l'auteur du "Cœur solitaire" — c'est Lozeau qui nous en fit l'aveu — est loin de l'avoir détourné de son chemin, disions-nous, non plus que la fréquentation du chantre du "Jardin de l'Infante" — que Coppée appelait le poète de la "morbide langueur" — n'a altéré l'originalité native de notre barde canadien. En lisant Rodenbach, n'a-t-il pas cultivé l'amour du silence ? Ne se trouvait-il pas des affinités avec le poète des "Vies encloses", précisément parce qu'il se complaisait en une solitude forcée, mais pleine d'enseignement ?

Quoiqu'il en soit, Albert Lozeau se sentait visité par d'autres ambitions bien au-dessus de ses moyens. Il eut voulu devenir exclusivement le chantre de l'amour. Celui qui écrit : "Et j'ai Musset pour maître et pour muse la femme", a rêvé avidement d'éprouver et de vivre de grandes amours. Il n'est pas besoin d'affirmer qu'à l'instar du chantre de "Namouma", il n'a jamais vécu les péripéties romanesques qui engendrent les amours déçues et qui aboutissent à de meurtrières déceptions. La bien-aimée, il l'a toujours attendue au fond de sa triste solitude. Ne l'avait-il pas évoquée dans ces vers connus :

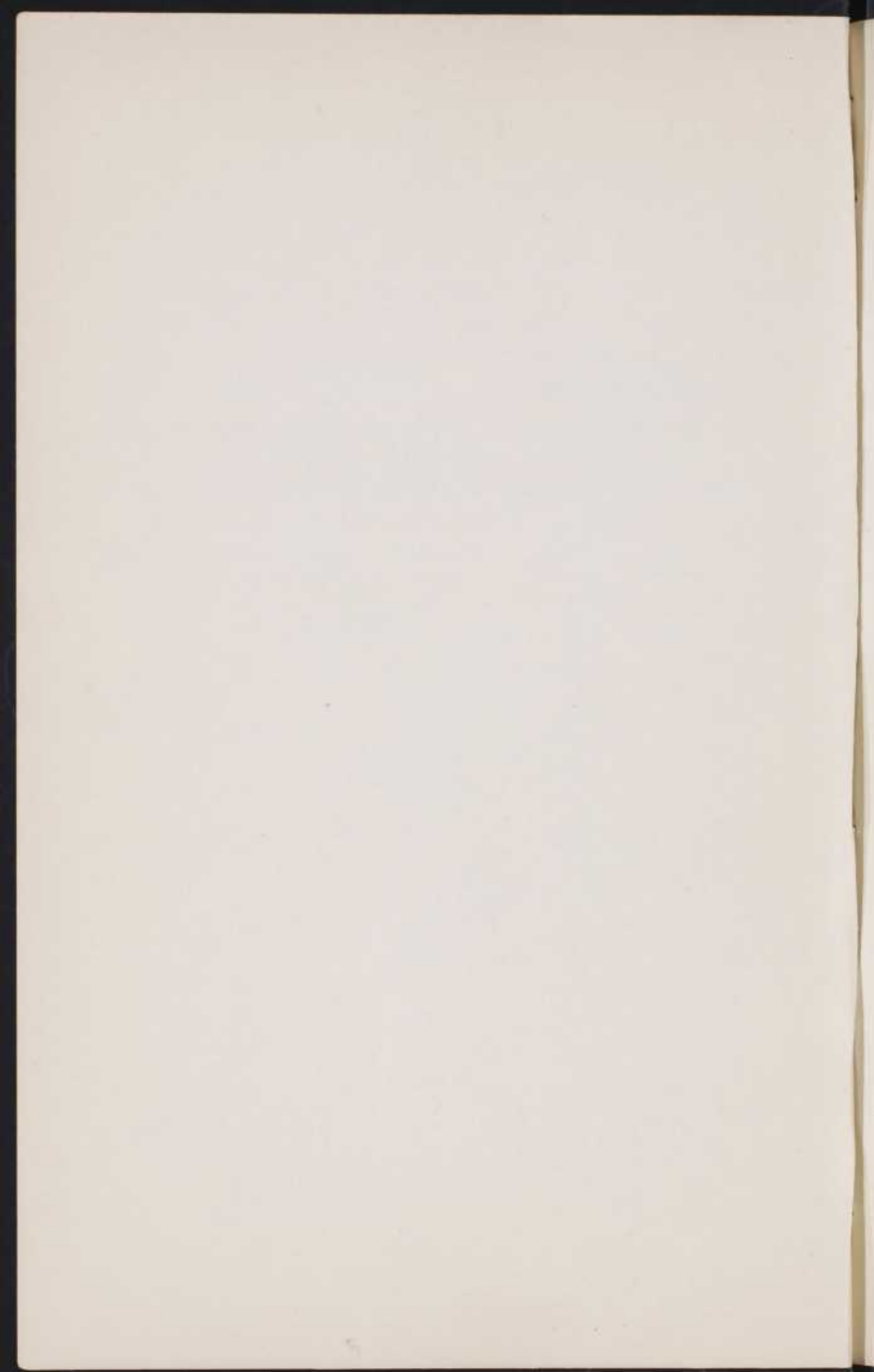
Mon cœur est maintenant ouvert comme une porte.
Il vous attend, ma Bien-Aimée : y viendrez-vous ?
Que vous veniez demain ou plus tard, il n'importe !
Mon attente d'amour fera de telle sorte
Que son lointain bonheur en deviendra plus doux.

Ce lointain bonheur fut, nous le savons, un espoir jamais réalisé. Lozeau s'en consola peu à peu. Comme

certain poètes qui, loin de la réalité de leur temps, "meurent au monde pour entrer dans le royaume de fixation", il s'est créé les plus consolantes visions, les régions innommées du rêve, afin de les rendre sensibles à son imagination. Ce fut là la récompense due à celui à qui la destinée avait refusé le pouvoir de jouir librement des phénomènes de la grande nature.

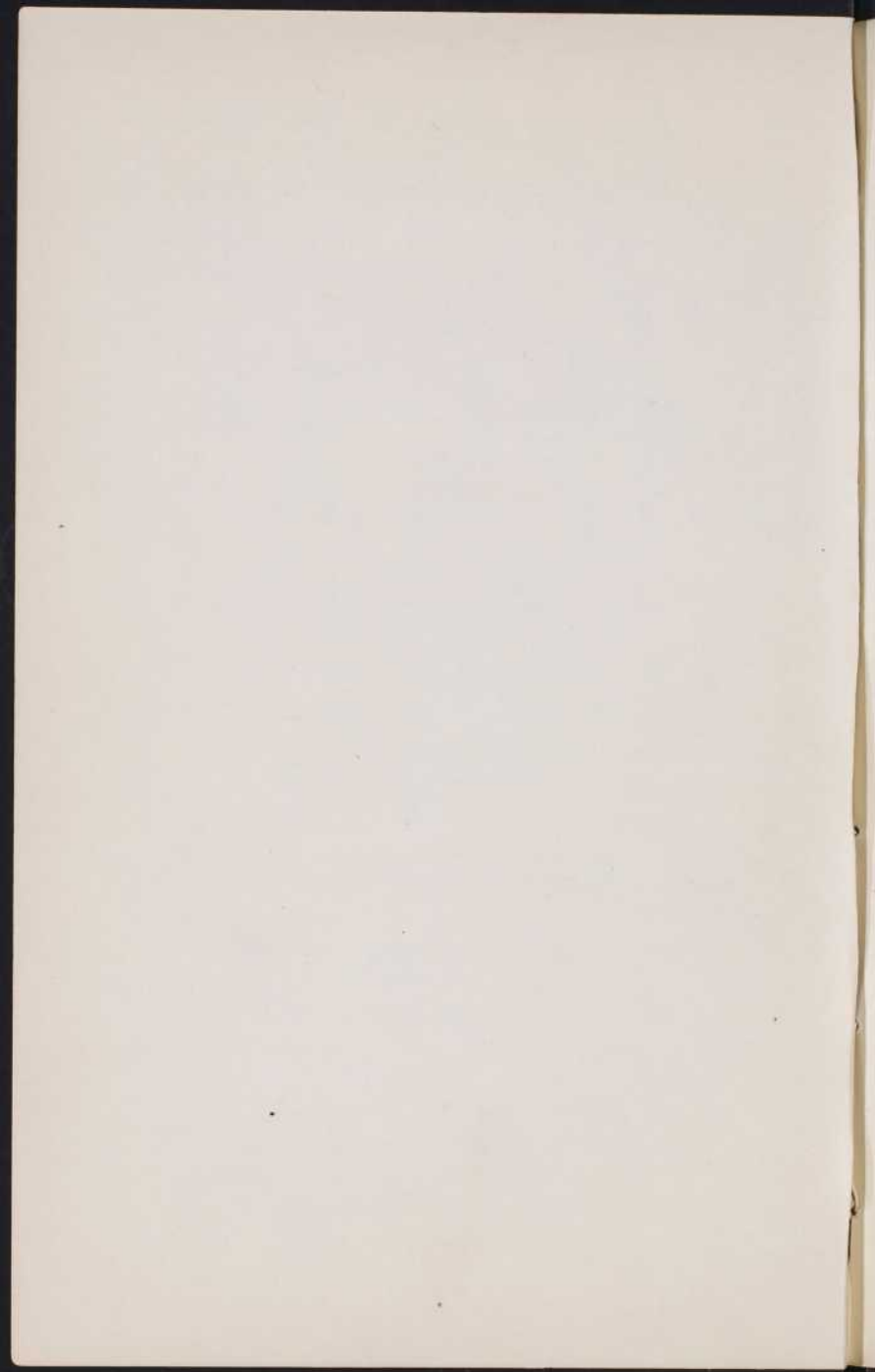
Parmi les vivants et les morts, parmi ceux-là que nous avons connus, bien peu héritèrent du privilège exclusif de pouvoir se placer au delà des réalités déprimantes, pour vivre dans ce royaume des fictions, et qui, certes, auraient volontiers sacrifié tous les trésors du monde pour en connaître la divine volupté.





TROISIÈME PARTIE

SES INFLUENCES





LES INFLUENCES DE L'ÉCOLE LITTÉRAIRE DE MONTRÉAL

L'ÉCOLE littéraire titre son origine d'un mouvement spontané. Elle naît de l'indignation d'un groupe de jeunes hommes devant une réalité, devant un état de choses. L'enthousiasme préside à ses premiers ébats et elle arrive à un moment propice.

Moment propice, disons-nous ? Il n'en faut pas douter. La jeune génération de 1895 consciente de son autorité, se croyant maîtresse de son époque, s'en fait l'interprète et veut à elle seule en diriger le mouvement littéraire. En dépit de ses moyens fort modestes, de ses défaillances, de ses succès, nous n'avons pas à blâmer ses impulsions momentanées ou durables : par son influence, sans aucun doute, elle a voulu une réaction utile des idées de son temps.

Ridicule prétention, dira-t-on ? Et pourquoi ? Il n'y a pas longtemps un critique déclarait : "Nous voulons à tout prix que nos vies d'hommes aient une valeur et soient événements d'intérêt majeur." Et il ajoutait : "Ceci est

d'une grande prétention, d'une profonde folie, mais il semble difficile de vivre sans cette folie."

La jeunesse, nous le savons, n'a jamais manqué de nourrir cette folie profonde : l'ambition d'atteindre un but. Elle sait prendre à elle-même "un intérêt toujours nouveau et supérieur." Entendons par ces paroles qu'elle doit s'imposer une mission sainte, celle de réaliser sa destinée. Réaliser sa destinée, c'est acquérir du prestige dans un milieu donné, c'est tenter de se survivre dans ce milieu même où l'on se développe, c'est chercher par tous les moyens légitimes à échapper à la dispersion de ses facultés, à sa déchéance intellectuelle, à la perte de ses droits à une vie supérieure.

Comme Renan, parlant, à cette époque même, de l'avenir de la science, refusa de croire à la déchéance possible des races et prédit, au contraire, leur constante amélioration, la jeunesse, optimiste, croit à la progression ininterrompue de ses valeurs. Elle y voit la réalisation magnifique d'un grand rêve.

Sublime folie, dirait notre critique ? Pourtant, cette folie se justifie en devenant la condition même de la vie, car elle donne un intérêt toujours nouveau et supérieur à nos actes humains. Cette ambition du perfectionnement des valeurs intellectuelles marche de pair avec celle d'augmenter la puissance des richesses ; mais, en réalité, dans ce conflit entre la pensée et l'action, les œuvres nées de l'intelligence lui confèrent une prééminence, car dans toutes les sphères du travail humain, le primat de l'intelligence assure à l'homme un incontestable prestige et la plus sûre garantie de durée.

Évidemment, la pensée, "ce miroir où viennent se refléter les constructions miraculeuses de l'ordre universel",

trouve, comme moyens d'expression, un instrument digne d'elle dans la littérature. Aussi, la génération de 1895 devait-elle s'émouvoir en parcourant notre histoire littéraire du passé dont l'impécuniosité la justifiait plus que jamais de s'inquiéter du perfectionnement de nos valeurs intellectuelles mises en grand danger à une époque d'inertie. Étions-nous cependant bien armés pour entreprendre une lutte d'un ordre spéculatif ? Notre âge, notre manque d'expérience, les conditions de notre milieu ne nous interdisaient-ils pas de pouvoir réaliser de pareils projets ?

Sans doute, un instinctif avertissement nous guidait et nous mettait en lumière certaines réalités qui nous dessillaient les yeux. Nous parlions plus haut de l'état des esprits vers 1895, ne serait-il pas à propos d'y revenir ? Conformément à une opinion déjà exprimée, l'origine de l'École s'explique par un fait de grande importance : les jeunes écrivains d'alors veulent se libérer de formules périmées et préparer une époque de transition.

Cette génération, il va sans dire, déplore "la soumission et l'obédience" de notre littérature reflet des épigones du romantisme expirant. Elle s'en indigne, car elle peut en être victime, et elle pense qu'en un jour prochain, brisant ses entraves, elle pourra s'affranchir des procédés poncifs et des influences néfastes.

Elle se dit que si le complet épanouissement de la littérature se manifeste chez les peuples arrivés à un très haut degré de civilisation, il ne faudrait pas quand même refuser à un peuple à son berceau le privilège de se créer un milieu propice au développement de ses facultés intellectuelles; car, à peine né, il se sent le besoin de balbutier son enthousiasme dans une langue peut-être frustrée encore,

d'exalter les petits faits inscrits comme prodrome à son histoire dont les annales s'enrichissant du passé devront, par étapes, se transmettre de génération en génération, afin de perpétuer l'âme ancestrale, de créer une légende pleine de ce mysticisme éternel qui est le principe de toute civilisation et dont les peuples les plus lointains ont tiré leur genèse. Dans un autre ordre d'idées, l'École trouve aussi la raison de s'insurger contre le déplorable isolement où toute une génération, la sienne, est forcément tenue. Les bibliothèques, les conférences, les milieux lui manquent.

Elle voudrait y voir se répandre les moyens de propagation des idées comme en France, par exemple. Dans tout milieu bien organisé, en effet, l'information par les livres y procure toute facilité à la jeunesse avide de s'instruire. Les centralisations intellectuelles par les bibliothèques y exercent une profonde influence; les cours et les conférences publiques y répandent comme un rayonnement; les cénacles, les cercles y abondent; l'ambiance journalière y est un stimulant efficace et immédiat; les musées, les salons, les monuments, le théâtre, sous toutes ses formes, y propagent à profusion le bon goût, y créent enfin des centres complets de développement et de constante amélioration des valeurs.

Tous ces moyens nous manquaient à la fin du XIX^e siècle. Nous n'étions pas seulement privé du pain de l'esprit, mais plongés dans un abandon voisin de la mort. Nous restions confinés dans une sorte de réclusion, dans un cercle vicieux; nous étions devenus des sortes de phénomènes, des êtres à part. A l'impécuniosité des moyens chez nous, puisque nous en parlons, venaient s'ajouter des raisons d'ordre pratique. Un jeune homme que sa fa-

mille destinait à une profession quelconque et qui, clandestinement, "faisait de la littérature", avait besoin d'être mis sous observation comme s'il était atteint d'une maladie mentale. Beaucoup en étaient convaincus. Ces préjugés — nous n'exagérons rien — existaient chez nous depuis longtemps.

Dès l'origine de l'École, on avait donc à lutter contre ces courants justifiés à tort ou à raison par le passé. Mais nous nous placions bien au delà des opinions subversives, car assaillis par une préoccupation d'un ordre supérieur, nous voulions vivre de la vie de l'intelligence et nous dévouer au succès d'une grande et noble cause. Le passé pour qui l'École avait un profond respect et de qui le présent avait tant reçu, lui offrait cependant une suite de poètes et d'écrivains ayant épuisé le fond commun légué par le romantisme à son déclin.

Elle avait le culte des aînés, certes; mais devait-elle pour cela même s'enfermer dans un passéisme stérile? La plante arrosée des cendres d'un bûcher ne peut produire de fleurs, comme sur une terre en jachère et laissée longtemps improductive, poussent des chardons et de la ciguë. La constante évolution des idées est indispensable à l'existence d'une littérature. Il ne faut pas vivre seulement du passé, mais le continuer.

Il est nécessaire de participer à la vie active du moment, car le présent est rempli de beautés neuves et devient un champ d'exploitation sans limites. Participer au mouvement universel, s'éprendre de nouveautés, sans nous croire pourtant des novateurs et des créateurs de formules, répandre l'enthousiasme, vouloir devenir un groupe agissant dans l'époque où nous vivons, est plutôt un signe de l'effervescence des volontés et du renouvellement des

idées, ce dont l'histoire présente ou future doit profiter. Il est permis à la jeunesse possédant une certaine culture de l'esprit de se croire une élite. On ne doit pas l'en chicaner si, prise de l'ambition de se plier à une discipline, elle veut travailler au progrès intellectuel de son pays. Sans aucun doute, l'École a accompli ce travail.

Ses moyens d'action ont pu être limités; ses plus chers espoirs ont pu être déçus; elle a peut-être entrepris au delà de ses forces; il est facile de railler ses prétentions d'innover. Qu'importe. Incontestablement, elle créa le mouvement le plus productif de notre littérature, de 1895 à 1925, on ne saurait le nier.

"1895 date une époque de notre histoire littéraire," disait Louis Dantin. Il a raison. L'École n'aurait accompli qu'une modeste transition qu'elle serait encore justifiable de s'enorgueillir de ses origines. Une réaction comme celle de 1860 fut, en quelque sorte, un reflet continu de l'influence post-romantique. Nos poètes de cette époque montrent dans l'expression de leur pensée une certaine allure, mais n'en restent pas moins les disciples imbus des défauts plutôt que des qualités des écoles antérieures, et ne paraissent pas vouloir se débarrasser de leur influence. Au contraire, avec plus d'audace, l'École littéraire rompt brusquement avec le passé; entendons qu'elle renie ses formules périmées. Si, comme l'a justement remarqué le chanoine Chartier, "nos richesses sont d'une importation qui retarde d'une époque", les adeptes de l'École, bien que visiblement influencés par les mouvements parnassiens, symbolistes ou autres, ont acquis, tout au moins, une incontestable personnalité. Ils ont donné une nouvelle orientation à notre littérature, il n'en faut pas douter.

Dès les premières manifestations de leur talent, ils ont montré leur intention de se rallier à des formes nouvelles, ou certes, à celles qui rencontraient leurs préférences.

Si elle est le reflet des tendances du moment, si elle ne crée pas et si elle retarde, comme on l'a prétendu, l'École n'en réveille pas moins, pour un moment, les inerties, agite la plume acerbe des Zoïles et des éteigneurs d'enthousiasmes dont elle méprise les attaques. Elle se dit avec Camille Mauclair : "Il n'y a pas d'art ancien ou moderne, de passéisme ou de futurisme, selon le jargon à la mode : il y a de belles œuvres. Devant l'Art sain, glorieux et éternel, les merveilles sont sans date."

L'École a l'ambition d'en créer ? Soit. Qui ne l'a pas eue ? Élever son âme vers les splendeurs de la beauté et tenter de les atteindre, ne constitue pas en soi un acte répréhensible. La jeunesse se croit des ailes : n'allons pas les lui couper. "La jeunesse pour l'âme est le meilleur temps de la vie : la seconde moitié de son existence se dépense en stériles regrets. Que la jeunesse embellisse son printemps de grands rêves, cela est aussi naturel qu'à l'oiseau de vouloir monter vers le ciel et de planer dans la lumière.

* * *

Dès l'origine de l'École littéraire, ses membres manifestent visiblement une parfaite indépendance d'idées et de goûts artistiques. Ils ne cherchent pas à s'influencer les uns les autres sur le choix de tel ou tel procédé littéraire. Ils veulent devenir des personnalités distinctes et libres de leurs mouvements. Dans la lente et modeste réalisation de leurs œuvres, ils s'efforcent d'adopter des formes qui n'ont aucune parenté avec celles dont s'enorgueillis-

saient leurs devanciers. Ils affirment des préférences, mais ne s'embarrassent pas de chicaner leurs congénères sur des questions d'école. En un mot, ils ne veulent subir l'influence ni des uns ni des autres.

Nous nous rendons compte de la vérité de cette assertion en relisant leurs œuvres et en les comparant avec celles de leurs aînés ou de leurs contemporains.

En réalité, depuis les origines de l'École et de notre littérature même, aucun groupe n'a fourni une pareille pléiade de poètes et donné un nombre aussi substantiel d'œuvres où chacun s'avère une personnalité distincte. Et quoi qu'on en dise, quelle que soit l'importance de ces personnalités, quelle que soit la place qu'elles occuperont à l'avenir dans l'histoire de nos lettres, elles n'en demeureront pas moins représentatives d'une époque. Il nous faut signaler ce fait, car il ne manque pas de nous suggérer de féconds enseignements.

Qu'on ne veuille pas néanmoins nous prêter non plus l'intention de donner à ces personnalités une valeur définitive ou exagérée. Bien des raisons les ont empêchées de donner leur pleine mesure. Ce n'est pas seulement à la stricte nécessité de ses valeurs que l'on juge de l'importance d'un groupe et du rôle qu'il joue à un moment donné.

Le fait de créer une élite confère une supériorité incontestable et assure l'équilibre d'une race, parce que cette élite se sent l'impérieux besoin de travailler à des œuvres collectives. Mais pour y arriver, elle doit sacrifier tout intérêt purement personnel et prouver son complet désintéressement lorsqu'il s'agit de l'intérêt de la race toute entière.

Tout groupe doit présenter un esprit de solidarité.

Il n'y a pas bien longtemps, un écrivain français disait avec regret: "La France d'aujourd'hui a, certes, beaucoup d'hommes d'élite, en raison du fait qu'elle est une race d'aristocrates, mais, en réalité, elle ne possède pas d'Élite." Et pourquoi? Parce qu'à cet assemblage d'hommes distingués "manquent les liens de solidarité mutuelle qui, seuls, peuvent les grouper et faire d'eux un organe essentiel du corps social." Et, ajoutait-il: "Il n'est pas de pays au monde où les hommes soient aussi démunis d'influence réelle qu'en France, et c'est ce qui rend si redoutable les dangers qui la menacent."

En évoquant ces réflexions d'un Français de France, il nous semble pouvoir les appliquer à notre province française et en méditer les sérieuses conséquences. Certes, il est indispensable de vouloir devenir des individualités en littérature; mais, dans un autre ordre d'idées, parce que nous avons voulu être des individualités, en un mot, parce que nous fûmes individualistes, comme nos cousins de France, nous avons toujours manqué de cette solidarité qui fait d'une élite d'écrivains un corps collectif, et cela, à toutes les phases de notre histoire littéraire. Voilà une des raisons qui nous empêche de donner la pleine mesure de nos facultés et de constituer chez nous des groupes complets, au sens littéraire de cette expression.

Une élite existe et se maintient par son dévouement sans réserve aux intérêts généraux. Elle établit sûrement l'équilibre d'une race ambitionnant de hautes destinées et voulant devenir une entité parfaite.

Le jour où les promoteurs de l'École littéraire lançaient un manifeste demandant la coopération de notre jeune élite, un bon nombre s'offrit à la seconder; mais le lende-

main, sur une cinquantaine d'adhésions, dix jeunes hommes à peine restèrent fidèles à cette difficile entreprise.

Au cours de notre existence comme groupe, devant des vicissitudes multiples, nous avons souvent brisé ces liens de solidarité indispensables à toute survie. Nous manquions, nous avons trop manqué d'esprit de suite et de méthode, nous avons oublié le sens du mot désintéressement si plein de conséquence et qui demeurera éternellement un des éléments de solidarité collective. Des malentendus de concierge, des querelles d'allemands sont venus semer la division et la discorde; nous n'avions pas la volonté immédiate de les éteindre. Nous craignions les responsabilités; nous étions dénués d'une vertu indispensable aux hommes bien équilibrés par laquelle s'exerce le libre abandon de tout orgueil et de toute mesquine ambition.

L'insuccès est venu. La dispersion déplorable et peut-être définitive de nos meilleurs éléments nous a été fatale. Trop de forces contraires se sont heurtées au sein même de l'École dont l'ascendant fut sans doute une des raisons ajoutées à d'autres de sa désorganisation et de sa déchéance. Il y régna un manque visible de cohésion.

Si nous avions travaillé dans le sens d'une parfaite unité; si nous avions placé l'idéal commun au-dessus des vaines chicanes de clocher; si nous avions toujours eu à cœur de maintenir cette collectivité supérieure d'une élite intellectuelle et de la placer en dehors de tout intérêt particulier, nous serions peut-être, à cette heure, le corps le plus représentatif ou, du moins, le plus opérant de notre littérature canadienne.

Il faut bien admettre qu'un bon nombre d'écrivains s'illusionnent sur leurs propres mérites. Dans leur ridicule orgueil, ils s'arrogent le privilège de se proclamer les maîtres de l'heure présente — eux ou leur clan — au détri-

ment du clan opposé. Au lieu de se serrer les coudes et de tendre à atteindre un but commun, ces chercheurs d'embarras travaillent à saper les fondements de l'édifice à la construction duquel ils n'ont pas participé.

La jeunesse, une certaine jeunesse, pressée et avide de se singulariser, veut à tout prix se fonder une réputation sur ce qu'elle appelle les ruines du passé. Rien n'est stable pour elle. Elle semble vouloir marcher sur des cadavres. Elle n'est généralement pas constructive, mais destructive. Elle se perd dans des ratiocinations qui l'empêchent de rester sur place. Elle se laisse emporter par les vagues mobiles de l'imprévu. Croit-elle en vérité que cette prétentieuse agitation pourra changer l'état des choses? Oui, elle le croit; mais le monde ne s'émeut pas outre mesure des courants obscurs qui se perdent dans le vide, car, de tous temps, les esprits pondérés ont pesé à leur juste valeur ces prétendus rêves nés d'un snobisme momentané ou dans des cerveaux en ébullition, et dont les pâles reflets sont vite réduits à néant.

A ce jeu dangereux, ceux-là qui se proclament des redresseurs d'abus déforment la pensée de tout le monde ou la leur, le plus souvent, cherchent à tout renverser sur leur passage. Parasites se nourrissant des produits des autres, vivant aux dépens des réputations consacrées, refusant de subir — ils le disent partout — toute influence, anarchistes par système ou par parti pris, ne parvenant jamais à créer une œuvre quelconque, incapables d'inventer quoi que ce soit, jetant de la cendre fumante sur les jeunes pousses, se consumant dans une pitoyable suffisance, ratés lamentables, pleins de morgue, entretenant avec soin, comme on l'a dit, à la place du cœur "une petite poche à fiel" prête à crever à la moindre occasion; et, en outre,

fauteurs de discordes, semant au hasard le délayage alambiqué de pâles productions infailliblement vouées au mépris et à l'oubli. Au lieu donc de prétendre à former un ensemble solide qui serait un groupe homogène dans un milieu donné, ils deviennent la cause de désagrégation et de dispersion de ce groupe même qu'ils avaient voulu constituer.

A l'époque des débuts de l'École, nous avons été en but à ces courants contraires nés surtout du dehors et dont l'influence nuisit considérablement à la solidarité de notre cénacle, le menaçant même jusque dans son sein.

Avec les yeux de l'envie et du dépit, on nous regardait comme un groupe appelé à mourir dans son berceau et avant même qu'il eut donné la pleine mesure de ses énergies. Devant cet état de choses; en raison aussi de son manque de solidarité et de méthode, l'École eut donc à subir des attaques extérieures de la part de pourfendeurs d'occasion, et elle en souffrit au cours de son existence tourmentée. C'est pourquoi nous nous sommes insurgés ici contre ce manque de solidarité mutuelle qui, chez nous, à un moment décisif, devait amener un relâchement de nos forces vives.

Et sous prétexte aussi de diminuer le mérite de notre groupe, n'a-t-on pas été jusqu'à agiter la question oiseuse des influences subies ?

Les influences littéraires ! A ce propos, que de discussions interminables et vides n'a-t-on pas provoqué autour de notre cénacle en formation ? Pourtant, il faut bien en convenir : les idées philosophiques et artistiques se diluent dans l'atmosphère d'un siècle. Toute œuvre, quelle qu'elle soit, n'est pas un produit spontané de la pensée, car, dans l'affirmative, isolée à sa naissance, elle nous ap-

paraîtrait à l'état de pure formule. Nul ne peut échapper aux influences littéraires de son époque ou d'époques antérieures.

De même que l'ensemble des institutions d'une race apporte à ses écrivains une similitude de pensées et les dispose à s'influencer les uns les autres jusque dans le domaine si vaste de l'esthétique, de même les peuples ont-ils plusieurs traits de ressemblance au point de vue des idées qu'ils se transmettent; et de même transmettent-ils ces idées aux groupes qui se détachent d'eux pour former des agglomérations à part.

Or, si la langue française s'est distinguée dans le passé par sa rapide expansion hors de France; si elle fut le plus précieux trésor qu'emportèrent avec eux les premiers possesseurs des colonies françaises en Amérique, en raison même de cette puissance d'expansion, elle n'a pas manqué de s'implanter chez nous et pour toujours. Comme ces premiers colons apportaient avec eux des traditions ancestrales, leur langue faisait partie de ce patrimoine. Ils ne devaient jamais plus le renier.

Ils devaient le conserver comme un organe essentiel, indispensable à leur existence, comme le sang français qui coulait dans leurs veines. Cette langue devait s'acclimater en terre nouvelle comme certaines plantes détachées de leur milieu acquièrent une force vive en pays étranger, grandissent et finissent par s'y répandre à profusion.

Ces fils de France parlèrent et continuèrent de parler leur langue, comme ils continuèrent de respirer selon une loi naturelle. Et pour exister et se survivre dans l'avenir, ils auront une littérature subissant des influences françaises, marquée de ses origines. Pouvait-il en être autrement? L'avenir s'est chargé de répondre à cette question.

Pourtant, comme nous le disions, à diverses époques, — et avec une intention plus qu'exagérée, — on s'est insurgé contre le fait que notre littérature avait subi des influences françaises dans le sens péjoratif de ce terme.

Évidemment, ces polémiques n'ont jamais apporté de conclusions définitives. Si elles ont mis à jour de profondes et cruelles vérités, elles ont surtout aidé à nous éloigner les uns des autres et rompu le lien de solidarité qui, à ces instants, aurait dû se resserrer davantage, à cette heure où nous devons marcher la main dans la main.

L'existence de notre littérature, s'est-on demandé, doit-elle se baser sur la nécessité d'exprimer un idéal entièrement canadien ? Doit-on lui refuser le privilège de produire des œuvres impersonnelles ou d'expression exotique ? Devrait-elle se renfermer dans un sévère formalisme consistant à exalter les beautés du pays natal, et proclamer, par le fait même, la seule valeur de l'objectivisme au détriment du subjectivisme dont tant de célèbres écrivains ont fait le fond de leurs œuvres ?

Certes, d'illustres traditions nous imposent le devoir d'exalter un idéal national, mais aucune loi nous empêche de nous livrer aux investigations intérieures et de répondre au pressant appel des joies et des douleurs de l'âme. Les éternels thèmes inspirés par l'amour et par la nature nous appartiennent, comme il est loisible aux écrivains de tous les pays de les exploiter indéfiniment. Ils sont du domaine de la pensée pure. Faudrait-il donc accuser les littérateurs de tous les pays et de tous les temps de s'être alimentés de ces mêmes thèmes et d'en avoir fait le fond même de leur inspiration ?

Ces problèmes posés par nos régionalistes ou par nos nationalistes à outrance se sont cependant présentés sous di-

vers aspects. Les uns envisageaient le régionalisme ou le nationalisme comme un problème d'exception et du point de vue purement canadien; d'autres lui prêtent des intentions d'un ordre plutôt mystique qu'ils expliquent par des raisonnements compliqués et tendancieux. Ils se complaisent dans une sorte d'exclusivisme, si l'on peut dire, qui ressortit à l'impérieux devoir de l'envelopper d'un caractère religieux. Ils voient notre race en danger si notre littérature persiste à demeurer d'essence française et, surtout, si la France moderniste et libre penseuse devient un funeste exemple dans un milieu comme le nôtre franchement ennemi de l'anticléricalisme. Que de complications !

Par le truchement de cet exclusivisme, ils détournent l'art de sa véritable fonction. Ils sont francophobes en raison d'un injustifiable préjugé dont les conséquences, malheureusement, peuvent être funestes en un temps où l'intrusion de divers éléments étrangers devient une menace grandissante et imminente dans notre province de Québec.

Adversaire de ce régionalisme à outrance, un groupe s'est lentement formé, à la fin du XIX^e siècle, d'intention ouvertement opposée. Il a hautement exprimé ses vues et ses tendances dans des œuvres subissant des influences françaises, et, par conséquent, se désintéressant des idées régionalistes ou nationalistes. Les poètes de ce groupe — et parmi les meilleurs incontestablement — se sont appliqués à être français avant tout. Ils prêtent à leurs poèmes une langue châtiée où l'on reconnaît sans effort l'habitude et la fréquentation des écrivains de France.

Ils n'admettent pas la possibilité d'introduire dans notre littérature un certain nombre de néologismes qui feraient image, l'adoption de certaines expressions archaïques ou

du terroir prenant leur origine dans notre milieu, ou de les mettre en regard selon les besoins du moment s'ils sont pittoresques et s'ils sont d'un apport utile à notre vocabulaire. Cette habitude contractée à tort qui porte à changer ou à altérer le sens des mots ou des expressions, ou à en créer à l'occasion, disent-ils, nous séparerait fatalement de la langue maternelle, et nous finirions par parler et écrire un idiome particulier de plus en plus éloigné de nos sources originelles. Ceci nous inclinerait à nous donner un caractère autochtone dans le mauvais sens du terme, à nous affranchir de toute influence française, comme le veulent certains régionalistes, et, comme dangereuse conséquence, à nous faire perdre le trésor de nos traditions.

Mais ces tendances n'ont, en somme, que maintenu les traditions de notre langue; elles ont servi à donner à presque toutes nos productions les plus représentatives une allure toute française dans leur ensemble; elles les relient à celles d'une lignée d'écrivains de la langue française au même titre que les coloniaux qui, restés sous la domination de la France, appartiennent à la littérature française.

Prétendrions-nous nous séparer de l'influence française que nous ne le pourrions pas. Créer un schisme intellectuel chez nous serait "un crime tout aussi atroce, nous dit Arthur Beauchesne, que si l'on tentait de séparer de l'autorité papale l'Église catholique du Canada."

Mais ceci n'est qu'une parenthèse. Depuis nos origines, nous avons subi des influences françaises; les œuvres de nos poètes sans exception sont d'inspiration française et remontent à la même source. Pourquoi toujours le répéter? Il n'importe, d'ailleurs.

Que l'École littéraire ait retardé d'une époque; qu'elle ait, au moment de sa formation, adopté des moyens d'ex-

pression déjà périmés en France; qu'elle ait plus que toute autre subi des influences françaises, son geste est davantage louable que celui des tueurs d'enthousiasmes, des destructeurs du passé qui, sous prétexte de se proclamer des redresseurs d'abus ont, dans le passé comme dans le présent, semé des discordes, le découragement et ont brisé peut-être à tout jamais ce lien de solidarité qui devait, jadis comme aujourd'hui, unir les âmes dans une même aspiration. "Ceux qui, par une sorte de zèle profanateur, sont toujours conduits à réprimer, à ridiculiser toute noble tendance, tous ceux qui ne touchent jamais à un rayon que pour l'éteindre, les rogneurs d'ailes sont des êtres inférieurs qui même au milieu des flots de lumière ne peuvent cesser de rester obscurs." (Antoine Orliac.)

* * *

Jusqu'à quel point la rapide expansion de l'École littéraire a-t-elle influencé ses propres adeptes, la génération de 1895, et la suivante? Jamais de conclusion n'a été tirée de ce problème. En effet, se présentant sous divers aspects, il suscite bien des hypothèses.

Il est d'abord un fait à constater. La subite apparition de l'École produit un retentissement considérable. Membres ou non du nouveau cénacle, tous prévoient une réaction chez nous. Au signal du ralliement, tous semblent prêts à se précipiter aux avant-gardes. L'exemple des plus audacieux leur est un stimulant.

Nous pouvons dire en passant que le hasard ne joue ici aucun rôle. Le nouveau courant d'idées artistiques, irrésistible et mu comme par un ressort secret, se dilue dans l'atmosphère de cette époque au point d'imprégner les plus endurcis. Toute notre génération s'prend de formules

nouvelles; elle suit l'École littéraire et veut avec elle tenter l'aventure pleine de séduisantes promesses. La création de l'École est donc un événement d'une importance inusitée jusqu'alors. On peut s'en rendre compte aujourd'hui à la lumière des faits. La presse, d'un commun accord, et le public même plutôt indifférent à ces sortes de manifestations, s'en émurent visiblement et s'intéressèrent avec un enthousiasme inaccoutumé à un mouvement attendu depuis longtemps.

Son allure conquérante, sa ferme volonté de se tailler une place au soleil, sa raison d'être, son intention bien arrêtée de se pénétrer des conceptions les plus modernes de l'art sous toutes ses formes, mirent bientôt l'École en relief, lui conférèrent une suprématie et un prestige incontestables dont profitèrent ses adeptes à plus d'un point de vue.

Il faut aussi tenir compte de l'emballement particulier à la jeunesse aiguillonnée par le désir d'étonner ses contemporains. Les jeunes aiment les mouvements spontanés. Sans crainte de l'avenir, ils ambitionnent de placer leur idéal au-dessus des intérêts matériels. Ils le disent à qui veut l'entendre. Ils entrevoient les manifestations nouvelles sous le jour le plus favorable. Devant les promesses d'une ère intellectuelle qui s'annonce brillante, ils font un geste de domination et s'imaginent ne devoir jamais être surpassés par les générations futures. Ce fut à peu près le cas en 1895.

La jeunesse se sent donc fortement appuyée. Quelques nouveaux membres de l'École ont déjà puisé aux sources vives de la capitale française des lumières dont le rayonnement ne manquera pas de produire des effets salutaires. D'autres, assagis par l'expérience du passé, ap-

portent de précieux conseils; d'autres enfin se croient armés d'un peu plus de sens pratique et comptent mener à bonne fin notre entreprise. Tous ces prosélytes, devenus des forces agissantes, s'affrontent le sourire aux lèvres. On fait de beaux rêves.

Peu à peu, le milieu se crée plus accentué, prenant de plus larges proportions. Un groupe assure son existence, se dit-on, s'il devient un centre de rayonnement, un milieu propre à l'éveil des intelligences. Créer un milieu, c'est pénétrer dans le domaine illuminé du rêve; c'est aborder ces pays mystérieux où, dans une solitude paradisiaque, se nouent des affinités entre des êtres faits pour se comprendre et participant d'une vie située loin des contingences. Il s'établit alors un accord avec l'invisible, avec un monde de splendeurs intraduisibles et de visions sur-naturelles.

Ce milieu créé par l'École eut sans doute une influence salutaire sur ses néophytes qui essayèrent d'avoir les uns sur les autres une bienfaisante autorité; car s'ils peuplent leur imagination d'aimables fantômes, ils ont à cœur de se plier aux réalités.

Comprenant ces vérités, l'École témoigne d'une ferme volonté de travailler à la perfection de l'œuvre qu'elle entreprend. Sans doute, travailler à la perfection d'une œuvre ne prouve nullement qu'elle la réalisera effectivement; mais le geste n'en est pas moins noble et commande le respect.

Néanmoins, l'expansion rapide et effective de l'École qui appelle la bienveillance des uns n'en réveille pas moins le dépit chez les autres. Cela est inévitable. La sympathie et l'envie ont toujours beau jeu en de pareilles

circonstances. Mais notre groupe se plaçait au-dessus de ces misères.

L'attrait de la nouveauté l'emporta, car si le romantisme avait imprégné les époques antérieures de notre littérature hésitante au point de les laisser presque indifférentes devant l'éclosion des écoles nouvelles qui, en France, avaient pris la direction des grands mouvements artistiques, les jeunes, nos contemporains de 1895, déjà épris des modes esthétiques de leurs temps, s'efforçaient de se retremper aux sources vives de ces courants irrésistibles qui ont donné une si magnifique impulsion à la poésie de la fin du XIXe siècle. L'esprit déjà éveillé par d'éblouissantes formules dont alors on subissait le prestige, ils furent faciles à convaincre et, résolument, ils marchèrent sur les traces de l'École littéraire qui avait pris les devants.

Son apparition, nous ont déclaré quelques poètes aujourd'hui connus, nous avait enthousiasmés. Encore écoliers, nous suivions avec le plus grand intérêt les comptes rendus de ses séances hebdomadaires publiés souvent dans les quotidiens, nous recueillions les poèmes que ses membres semaient dans les revues, nous voulions nous imprégner de son exemple, nous rêvions d'en appartenir plus tard, nous en avions partagé les aspirations et caressé les espoirs.

L'École n'était pas seulement un centre de rayonnement dans la métropole du Canada; son nom s'était répandu dans toute notre province française et même au dehors. De loin on en encourageait la marche et le progrès. On la regarda un peu plus tard comme un mouvement de grande importance et le dictionnaire Larousse lui fit l'honneur d'une mention flatteuse dans sa livraison de septembre 1912.

À n'en pas douter, que le hasard, les circonstances, le milieu ou l'époque y aient contribué ou non, l'École littéraire a influencé la génération de 1895, et la suivante. La nouvelle orientation des idées littéraires, l'effort apporté à l'épuration des œuvres, les tendances manifestées et acceptées ont eu une répercussion certaine sur notre littérature. Nous pouvons vérifier cette assertion en parcourant la suite déjà substantielle des livres publiés depuis 1900.

Que la génération suivante ait agi indépendamment de l'École, que certains groupes d'avant-garde aient formellement nié son influence, — ce qui, d'ailleurs, ne pouvait manquer, — les esprits épris de justice l'admettront quand même : elle a entretenu le feu sacré chez nous, et son prestige indiscutable ne peut lui être dénié en dépit du silence où on la plonge avec soin depuis un bon nombre d'années. Soyons conséquents avec nous-mêmes. N'amoinçons pas notre présent et notre passé, disait jadis Louis Dantin. "L'attitude qu'il nous faut, n'est pas un dédain futile englobant par principe les œuvres de chez nous : c'est une sorte de modestie fière qui, en graduant les niveaux, reconnaisse leur valeur entière comme attestation nationale et comme jalons sur une route à peine commencée."

Que ceux-là mêmes qui proclament nulle l'influence de l'École; que les arrivistes forcenés, destructeurs ou constructeurs, selon leur degré de suffisance ou de mérite, aient le courage, s'il leur arrivait d'en pouvoir montrer, de reprendre à leur compte la tâche de l'École littéraire; qu'ils élèvent un nouveau groupe au niveau d'une plus haute destinée, et nous les tiendrons alors non comme des rivaux ou des ambitieux ridicules, mais comme les dignes continuateurs de cette lignée d'écrivains assoiffés

d'idéal qui, en la fin du XIX^e siècle, voulurent maintenir chez nous le beau fleuron de la pensée française.

* * *

Les œuvres d'importance produites depuis un tiers de siècle par l'École littéraire et les autres groupes seraient-elles suffisantes aux yeux d'un étranger au courant de notre histoire et parlant la langue française, pour démontrer l'existence de notre littérature ?

Sans doute, il tirerait sa réponse du fait qu'une littérature peut exister non en raison du grand nombre, mais d'un minimum d'œuvres issues d'un pays, enfantées par les écrivains d'un groupe racial.* Il ne manquerait pas d'ajouter : Par leur tendance, par leur fond d'inspiration, par leur pensée même, vos œuvres dans leur ensemble nous portent à les confondre dans le grand courant de la littérature française.** Conséquemment, elles ne présentent pas un caractère absolument national, et elles seraient plutôt une contribution à la littérature française, précisément parce qu'étant française d'inspiration, de pensée et de tendance, étant toutes écrites par des canadiens parlant le français, elles se rattachent à la littérature française, tout ce qui est écrit et pensé en français ne pouvant et ne devant appartenir qu'à la littérature française.***

En résumé cet étranger nous dirait : Si la littérature, toute littérature se définit comme étant l'expression des divers mouvements intellectuels d'un peuple quels qu'ils soient, si la littérature d'un peuple à son berceau se manifeste par la volonté de se survivre intellectuellement; si

* Louis Dantin.

** Chanoine Emile Chartier.

*** Germain Beaulieu.

une littérature existe véritablement en raison du nombre restreint des individualités composant un groupe dont la lente évolution se rattache à des causes diverses; si, en somme, vous cherchez l'importance de cette littérature non dans le grand nombre d'œuvres que produit une race, mais surtout dans la qualité de ces œuvres, dans leur sincérité apportée à la défense des traditions ancestrales, alors, je vous dirai qu'elles sont suffisantes pour démontrer l'existence de votre littérature.

Et il ajouterait encore : Si votre littérature ne peut et ne doit être que d'inspiration française, mais si elle existe comme issue d'un groupe racial, quelle que soit sa valeur inégale, quel que soit le nombre d'œuvres d'importance produites chez vous, elle prend évidemment rang dans la littérature mondiale au même titre, proportion gardée, que celle de la Suisse romande ou que celle de la Belgique à qui on accorde une place remarquable dans l'histoire de la littérature française des derniers siècles.

Nous n'avons pas besoin d'insister sur cette définition connue : La littérature, le mot littérature désigne l'ensemble des productions littéraires d'une époque, d'un groupe, d'une race. "Inutile d'y joindre les qualités d'importance, de valeur définie qui restent en dehors de sa notion réelle", nous dit Louis Dantin. Une littérature peut être grande ou moyenne, admirable ou médiocre, elle n'en existe pas moins si elle comprend, répétons-le, un minimum d'œuvres issues du sol, enfantées par les écrivains d'un groupe racial.* Et sans cependant admettre qu'une douzaine de poètes, qu'une douzaine d'œuvres ne pourraient nous faire conclure à l'existence d'une

* Louis Dantin.

littérature,** on ne saurait nier quand même que leur contribution reste d'une importance majeure dans le maintien d'une littérature comme la nôtre qui, ne comptant pas encore un siècle, n'a pu échapper à la loi universelle de l'évolution et dut connaître les hésitations des commencements. ***

Quelques types, marqués des dieux, sont représentatifs de la littérature de leur pays, nous démontre l'histoire universelle. S'enorgueillissant de posséder une longue suite d'écrivains supérieurs, certains peuples ont dominé le monde des esprits à diverses époques et, par ce fait même, ils occupent une place prééminente dans l'histoire de la pensée humaine. Leur littérature est le résultat d'une longue patience.

Mais faudrait-il pour cela, dans un domaine plus restreint, refuser aux petits peuples la satisfaction de se donner une littérature en raison du nombre infime des œuvres qu'ils ont produites ? Et avant de leur donner la place qu'ils méritent dans le domaine de la pensée, ne faut-il pas les étudier selon les lois ethnologiques qui les régissent, en connaître les manifestations successives dans le milieu où ils naissent et se développent ?

Au cours de leur existence, par suite d'évolutions et de transformations successives, ces petits peuples se sont différenciés des autres. Soumis à des perturbations nombreuses et d'un caractère particulier, ils ont été conduits souvent par le jeu de circonstances indépendantes de leur volonté.

Suivant une lente évolution politique, les Belges, par exemple, se sont développés proportionnellement aux

** Arthur Beauchesne.

*** Albert Ferland.

luttres constantes auxquelles ils furent contraints. Leur existence nationale fut surtout militante, oscillant entre les civilisations romaine et germanique, nation vingt fois démembrée, soumise à diverses influences au contact de races antipathiques, mais dont elle accepte les coutumes, finissant, néanmoins, par se constituer une nationalité au prix d'efforts surhumains.

Par ce fait, devrions-nous nier aux Belges, inférieurs en nombre comme nation européenne, une valeur littéraire quelconque ? Est-ce par le grand nombre de ses écrivains importants qu'elle mérite ses titres de noblesse ? Sa littérature d'imitation visiblement française ne lui confère-t-elle pas quand même une place enviable dans la littérature mondiale ?

Est-il un petit peuple plus homogène que la Suisse composée d'éléments divers, d'une origine obscure dont les ramifications remontent à quatre souches dans l'histoire helvétique ? Quel spectacle est plus éblouissant que son histoire offrant peu de comparaison depuis l'antiquité au point de vue ethnologique ? Ne doit-elle pas s'enorgueillir de son passé, cette race fière, attachée à son sol, vivant dans un milieu incomparable où tout invite à la contemplation de l'univers ?

Si la Belgique soumise à des dénombrements s'est créée une nationalité ; si la confédération helvétique, encerclée par de formidables puissances a, au cours de son existence, supporté l'assaut étranger et conquis héroïquement une indépendance méritée, que doit-on penser de ce petit peuple canadien-français, le nôtre ? Abandonné à lui-même, soumis au joug étranger, au milieu du XVIII^e siècle, ne risque-t-il pas vingt fois de perdre son homogénéité ?

Dans un complet désarroi, la colonie française de 1760 est composée de sujets ignares et sans guides, mal armée pour la lutte dans la défense de ses droits. Mais elle est douée d'une indomptable ténacité, celle de la race dont elle est issue. Absorbée par le seul souci de défendre son foyer et de conserver ses traditions, elle ne peut, évidemment, espérer avoir une littérature avant longtemps; mais comparable, par ses vertus ancestrales, à ces petits peuples Belge et Suisse, elle se maintient et survit par une énergie sans défaillance.

L'exemple de ce petit peuple est unique dans l'histoire des races. Au lieu de se laisser absorber comme la source par les sables désertiques, il se désaltère aux eaux d'un grand fleuve, s'alimente des seules richesses de son sol et retrouve toujours une nouvelle vigueur chaque fois qu'on veut saper ses profondes origines. N'ayant pas derrière lui une longue suite de siècles, quelques cents années lui permettent quand même d'accomplir le miracle de conserver sa langue et, depuis cent ans, d'avoir fourni sans faiblir un effort littéraire dont nous devons de bonne foi admettre l'importance. On en trouve la preuve dans la quantité considérable de livres parus depuis un siècle et parmi lesquels figurent les œuvres de l'École littéraire dont le nombre ne fut jamais dépassé par aucun groupe chez nous.

En effet, proportionnellement à ce que chaque époque a produit dans tous les domaines de notre littérature, l'École se place au premier plan, en poésie surtout, et affirme une incontestable supériorité. Depuis trente ans au plus, les membres de l'École ont publié, à différentes dates, quatre-vingts volumes environ dont la plupart accuse une belle tenue, dont l'expression verbale et souvent l'élévation de la pensée leur mérite une place enviable dans notre his-

toire littéraire, si nous voulons admettre qu'elle existe.

Phénomène extraordinaire ! Contraints par les nécessités pratiques de la vie, isolés par suite de l'indifférence d'un public absorbé ailleurs, perdus au milieu d'une foule emportée par des courants contraires, nous avons trouvé quand même, et contre tout obstacle, le temps d'embellir notre existence en entretenant chez nous le culte du beau par la poésie.

La poésie fut, en effet, et à tous les instants de notre histoire littéraire, la langue spontanée des jeunes hommes, parce qu'elle leur apparaissait comme l'aliment naturel à leur esprit, parce qu'elle répondait mieux à leurs aspirations, parce qu'ils comprirent que jamais elle ne devra disparaître du cœur des humains. À aucune époque il ne s'est produit une telle effervescence chez nous. Certes, nous ne saurions nous illusionner sur la valeur quelquefois contestable de certaines de ces œuvres, mais jamais nous ne pourrions nier leur profonde sincérité et l'intention louable qui les fit naître. Toujours elles accusent le noble effort de celui qui veut vivre de la vie supérieure de l'intelligence.

À ce propos, et puisque nous sommes à établir des comparaisons, sans vouloir diminuer la valeur des productions du passé, nous osons prétendre que les œuvres parues depuis trente ans dépassent le niveau atteint par les générations précédentes. Avec plus de sûreté de touche, plus de hardiesse, imbues des modes nouveaux d'expression, elles brisent les cadres vieillis où on s'était trop longtemps enfermé; elles détaillent et peignent avec plus d'originalité les paysages de chez nous en en exprimant plus savamment les charmes; elles montrent de plus larges aspirations parce que mieux ordonnées; elles chantent d'une voix élo-

quente les fastes de notre histoire; elles varient dans l'inspiration qui les anime et ne s'enferment pas dans un sévère régionalisme souvent générateur de monotonie et d'inutile grandiloquence; elles se placent loin d'un stérile passéisme, parce qu'elles offrent une note plus personnelle, plus vivante, plus moderne; elles tendent à se parer de plus de symboles, de plus de richesses verbales et de la grâce des belles formes; elles sont exemptes des longueurs fatigantes des anciens; enfin, elles sont plus vibrantes, plus touchantes, plus près de la vérité, plus approfondies, parce qu'elles ambitionnent de pénétrer les secrets insondables de l'âme humaine.

Ceci dit, et sans tenir compte de leur valeur intrinsèque, en présence de ces livres parus depuis trente ans; mesurant l'effort aux résultats obtenus, ne faudrait-il pas se demander ce qu'auraient donné en œuvres de valeur les générations de 1895, et la suivante sans l'existence de l'École? Sans doute notre littérature aurait évolué quand même; mais depuis trente ou quarante ans, les productions se seraient-elles accrues en nombre aussi considérables?

L'écrivain de talent, nous n'en saurions douter, sait toujours percer dans quelque milieu où il se trouve et indépendamment de toute ambiance. Le germe d'une œuvre peut naître des profondeurs de l'être ou d'une cause extérieure dont nous ne saisissons pas bien l'origine; mais il faut l'admettre : l'artiste a besoin le plus souvent de contact, de stimulant, d'influence immédiate. Abandonné à ses seules forces, il court le risque de s'étioler dans une solitude déprimante et meurtrière.

Certes, en dehors de l'influence directe de l'École littéraire, depuis un bon nombre d'années, de jeunes écrivains ont manifesté une vive activité intellectuelle dans certains

domaines et ont donné à leur manière une preuve de volonté étonnante. D'autre part, quelques-uns se sont singularisés en voulant renverser les anciennes valeurs ou en niant tout mérite littéraire à des œuvres qu'ils avaient mal lues ou qu'ils répudiaient maintenant parce que, peut-être, ils ne les ont pas conçues eux-mêmes. Mais cela se répète à chaque époque et dans tous les pays.

En vérité, les moyens de formation de l'actuelle génération diffèrent grandement en ce commencement du XXe siècle. La jeunesse de la fin du siècle précédent, isolée dans son milieu, presque abandonnée à elle-même, se fie à ses propres forces : son développement intellectuel en souffre et repose souvent sur des bases fragiles.

Pourtant, malgré les avantages certains d'une éducation peut-être plus raffinée, la jeune génération de 1920 à 1930, celle d'aujourd'hui, nous donne-t-elle des œuvres si transcendantes ? S'est-elle distinguée au point qu'elle mériterait qu'on la plaçât bien au-dessus de la première ? Ne nous est-il pas permis de poser la question sans arrière pensée et avec toute l'impartialité dont nous ne voudrions jamais nous départir ?

Mais passons. Pour revenir à notre sujet, quel que soit le milieu où il vit et s'agite, l'artiste a besoin d'éviter l'isolement complet. Il est nécessaire de lui signaler ses erreurs et ses qualités, pourvu que ces avertissements partent d'une critique juste et autorisée. Livré à lui-même, peut-être ferait-il fausse route et dépenserait-il au hasard des dons précieux.

À ce point de vue, l'Ecole littéraire a joué un rôle de premier plan. Par son influence, par son prestige, n'en doutons pas, elle a réveillé des enthousiasmes, créé une salutaire émulation dans son milieu et aidé dans une large

mesure à la publication de la plupart des œuvres parues de 1895 à 1925 qui seraient peut-être restées dans l'ombre si elle n'en avait pas encouragé la diffusion. Sans le rayonnement dont elle s'entoura, à une certaine heure de son existence, beaucoup de ses membres seraient maintenant totalement inconnus, et même parmi les plus en évidence actuellement qui n'auraient peut-être rien produit.

En définitive, aurait-elle seulement brisé avec le passé et redonné à nos lettres plongées dans le marasme une passagère recrudescence, à un moment opportun de notre histoire littéraire; aurait-elle travaillé seulement à ouvrir des voies nouvelles, qu'elle mériterait encore plus que notre respect.

Mais elle a fait plus. En groupant une poignée de jeunes hommes épris de la beauté, et en proclamant la préexcellence d'une élite entièrement dévouée à la défense de la langue française en Amérique, elle a dignement continué la tâche de nos modestes devanciers et aidé à nous construire une littérature. Ce geste bienfaisant devrait lui mériter notre reconnaissance et notre admiration.

* * *

En conclusion aux problèmes posés dans des pages qui pourraient être reprises sous différents aspects, on peut se demander quelle place l'École littéraire occupera dans notre histoire. Une question complémentaire s'imposerait aussi, celle de savoir quel groupe remplacera demain l'École, puisqu'elle semble ne plus avoir de volonté militante, bien qu'elle ne soit pas tout à fait morte et qu'elle s'enferme, depuis un bon nombre d'années, dans un silence voisin de l'inertie.

Pour lui assigner une place justement méritée, il faut

d'abord — et sans parti pris — en bien disséquer le mécanisme secret, en connaître les intentions primordiales, son intime fonctionnement, le rôle qu'elle joua à un moment donné et l'influence qu'elle exerça dans le milieu où elle naquit et se développa. Encore faut-il étudier les faits du passé avec impartialité, à la lumière de la stricte vérité.

À vrai dire, l'École ne doit pas jouir d'une réputation usurpée. Loin de nous l'intention de lui attribuer une place exagérée dans notre histoire littéraire. Mais en étudiant son ascendant sur la fin du XIX^e siècle, il faut se rendre compte, par comparaison, de la manière dont les groupes apparus à diverses époques se sont développés, et, quelle que soit leur fortune, en raison des circonstances, selon le temps où ils sont nés, le milieu où ils évoluèrent, dans quelle mesure ils ont exercé une influence sur leurs contemporains. Toujours par comparaison, on peut se demander s'ils furent au même degré que l'École littéraire générateurs de courants nouveaux, s'ils ont comme elle marqué une heure de transition, s'ils ont donné la même impulsion aux esprits.

Certes, cette étude minutieuse nous inclinerait à conclure que les groupes, quelle que soit l'influence qu'ils exercèrent, sont reliés par des liens puissants dans l'accomplissement de l'œuvre entreprise jadis par nos ancêtres. Elle nous convaincrail que l'impulsion donnée au courant des idées comporte, de génération en génération, le développement de nos qualités natives. Elle nous démontrerait que tous les matériaux amassés à la réalisation d'une grande œuvre ont contribué à une lente poussée intellectuelle de notre race, elle nous ferait entrevoir la raison de son futur épanouissement.

Une histoire littéraire ne s'improvise pas. Elle se forme d'actes journaliers, de menus faits superposés, constituant les pages indispensables où puiseront les hommes de demain. Il n'y a pas cent ans, lorsque de pâles écrivains s'essayaient en de faibles proses, en des poèmes anodins, à des sujets sans consistance, ils ne faisaient pas œuvre de littérateurs dans le vrai sens du terme; mais, nous dit Louis Dantin, "leurs élans empêtrés nous paraîtront gestes de géants, parce que dans leurs écrits surnageait le verbe de France. Qui eut sauvé notre langue alors des forces qui s'acharnaient à les détruire de la désagrégation qui s'impose à toute chose inerte ?"

Comme complément à cette opinion, il faut admettre que l'École littéraire a fait le geste qui perpétua le verbe français à un moment opportun où un danger le menaçait, et que, plus d'un siècle et demi après nos ancêtres, elle accomplit ce geste avec peut-être plus d'ampleur et plus d'éloquence. Les ancêtres ont parlé par sa voix et se sont réveillés de leur tombe. Les grandes lumières dont parle Maurice Barrès dans la "Terre et les Morts" et dont se pénétrèrent les esprits à l'appel du grand écrivain, ont été des guides sûrs. L'École les ranima pour en entretenir la flamme. Les profondes idées de survie que la France répand partout nous ont marqué du sceau de nos fières origines. L'École le comprit et s'en imprégna fidèlement.

À certaines époques de l'histoire d'une race, et selon les principes de son évolution psychique, un groupe doit, par le truchement de ses élites, transmettre aux générations de demain la beauté même des traditions ancestrales et les soumettre à des rythmes nouveaux, trésors inépuisables au cours du temps. L'École se pénétra de ces vérités. Comme ses devanciers, elle s'essaya à démêler les forces

conductrices, les pensées dominantes qui devaient être notre soutien et comme le lien qui nous rattachait au passé.

Par son caractère et son esprit, elle fit un travail de perpétuation à une époque de notre histoire littéraire dont la lente évolution s'opéra par la vertu de forces toujours vivantes, toujours actives, prêtes à se renouveler en toutes occasions, parce que prenant leur essence dans le principe du mouvement universel, elles ne peuvent mourir. L'œuvre de ce groupe, en la fin du XIXe siècle, s'imposa donc comme une conséquence du passé et devint comme une condition de l'œuvre à venir. Voilà pourquoi, si l'on tient compte du modeste mais efficace travail accompli par l'École littéraire, nous devons lui donner une place de premier plan dans notre histoire.

Mais une autre question se pose ici. Se formera-t-il un groupe qui serait le pendant de l'École littéraire ou la remplacerait avantageusement dans l'avenir ? Cette question, disions-nous, est complémentaire à celle que nous posions en premier lieu. Hélas ! il faut bien se rendre à une cruelle évidence. Après les périodes déprimantes qui ont changé l'aspect de l'histoire du monde, notre jeunesse, comme celle de tous les pays, est plongée dans un tourment facile à comprendre. Absorbée par des préoccupations multiples, elle n'a guère le temps de s'occuper des spéculations philosophiques ou de former des écoles littéraires. La profondeur de la crise actuelle la place dans un état de malaise dont elle sent toute la gravité et qui absorbe le meilleur de ses pensées.

Devant des perspectives peu rassurantes, devant les événements sans cesse emmêlés de la vie journalière, elle semble de plus en plus contrainte par de dures réalités, et

le présent comme l'avenir ébranlent ses espoirs. Plus que jamais elle est entraînée dans un tourbillon de phénomènes, de fantômes qui paraissent la détourner de sa véritable voie. Leurrée par les promesses menteuses d'un présent sans consistance, entretiendrait-elle l'intention de se tromper le plus possible sur la direction de ses destinées en ces heures où l'erreur peut l'acculer aux dernières limites du désastre et de l'anéantissement ?

Outre cette énervante inquiétude, captive d'une méfiance justifiée ou cultivant un intime dédain des hommes, elle ne se sent pas le besoin de vivre une vie collective. Que ce soit dû à l'état actuel d'exacerbation des esprits si nous la voyons plutôt portée à s'isoler; que ce soit dû à un certain pessimisme si elle refuse de se grouper; que ce soit dû peut-être à l'orgueil de se croire supérieure à son entourage si elle s'enferme dans sa tour d'ivoire; que ce soit dû à un état d'âme ou à des circonstances incontrôlables, il n'en reste pas moins vrai qu'elle est individualiste plus que jamais et que ses œuvres s'en ressentent.

Le courant de brutalité qui passe actuellement sur l'univers a aigri son caractère et l'a rendue plutôt agressive que créatrice. Elle exprime non seulement son désapointement en présence d'un état de choses, mais elle manifeste aussi une visible satisfaction à vouloir détruire, sans tenir compte des valeurs du passé. Au lieu de dépenser des heures précieuses à la réalisation d'œuvres solides, elle clame à tous les vents leur inexistence chez nous et notre impuissance à en créer.

Mais on pourrait lui répondre : Si notre littérature n'existe pas, pourquoi écrivez-vous et pourquoi dépensez-vous votre talent à en nier l'existence ? Que n'employez-

vous votre temps à des occupations plus pratiques ? Et si elle existe, qu'avez-vous produit vous-mêmes de si remarquable qui augmente le rayonnement de notre littérature ?

Une contradiction accompagne ce pessimisme à outrance. Pourquoi s'épuiser en vaines protestations devant un fait qui ne saurait jamais exister ? Quel besoin aurions-nous de nier une littérature inexistante ? Et si, d'un autre côté, elle existe dans des conditions d'infériorité manifeste, que n'essayez-vous, vous, chercheurs d'embarras, d'en réhausser le niveau en créant des œuvres de réelles valeurs, si vous en êtes capables ?

En vérité, que veut cette jeunesse ? Le sait-elle seulement ? Ne croyez pas qu'elle ait trouvé quelque formule nouvelle. Elle ne crée rien, elle produit peu d'œuvres remarquables : elle démolie et elle nie. À quoi cette négation des valeurs la conduira-t-elle, nous vous le demandons ? À prouver qu'elle a du génie ou à démontrer son insuffisance et son infériorité ? Qui sait ? En tout cas, nous sommes à même de constater qu'elle se débat dans un dilemme.

Notre jeunesse, pourrait-on dire, condamnée au mépris du spéculatif, selon le mot de Julien Benda, et se tournant plus que jamais vers l'action, serait plutôt portée à refuser systématiquement toute utilité pratique aux œuvres de l'intelligence, par conséquent, à en nier souvent la valeur même, au risque de faire perdre confiance à ses contemporains dans leurs propres forces intellectuelles, ce qui les mènera infailliblement à la perte de tout espoir en l'avenir de notre littérature.

Cette jeunesse n'est pas constructive, disions-nous; elle est destructive. Aussi, le fait de voir surgir dix critiques

lors de la publication d'un livre dans notre pays où, peut-être, s'éditent quelques œuvres remarquables une fois l'an; le fait de voir ces critiques s'acharner à refuser une valeur quelconque à ces œuvres, à s'en servir de tremplin pour nier l'existence de notre littérature, ou à se porter à des excès de langage où se trahit visiblement l'indigence de leurs moyens, leur ignorance de la psychologie des êtres et des choses, ne constitue pas un exemple probant de fertilité intellectuelle.

Le geste essentiel, le seul geste qui compte, n'est pas d'entrevoir des œuvres en puissance, de nier toute possibilité de les voir naître, mais de savoir juger à leur juste mérite celles qui existent déjà, de peser avec mesure celles qui naissent et d'encourager la jeunesse à construire plutôt qu'à démolir. Il la faut prévenir contre tout individualisme à une heure où surtout l'isolement concerté devient un danger certain.

Des courants doivent s'établir, à chaque génération, représentant les efforts des divers groupes en fertile antagonisme et leur donnant une impulsion salutaire : de leur rencontre s'épurent les idées, se crée le milieu où il est permis de vivre la vie supérieure des intelligences. Ce n'est pas un truisme de répéter que tous les peuples sans exception se sont toujours soumis à des courants littéraires dont l'ensemble constitue l'histoire de la pensée humaine. En voulant échapper à ces vérités essentielles, nous abdiquons le droit de nous donner une littérature, si toutefois nous n'en n'avons pas.

Il est donc à propos de se demander quel groupe remplacera l'École littéraire, s'il la remplace jamais ? Pro-

blème obscur qu'on ne saurait résoudre en ces temps d'incertitude et de dépression.

* * *

Fermons ces pages déjà longues tracées en marge des souvenirs. Le temps impitoyable les a jaunies : elles nous deviennent donc plus précieuses. Échos de notre jeunesse, elles acquièrent pour nous un grand prix. Elles ont du moins le mérite d'être écrites avec sincérité.

Peut-être grandissent-elles quelque peu la vérité.

En mettant en relief certains poètes, nous avons voulu leur rendre un suprême hommage, leur apporter une ultime pensée, car souvent le destin leur fut contraire et injuste. Les hommes, sans miséricorde, les ont depuis longtemps effacés de leur mémoire; nous avons tenté de les placer un peu au-dessus de l'oubli. Qu'on ne prennent pas cependant notre opinion à leur égard comme un signe d'admiration sans borne. Loin de là notre intention. Nous aurions pu nous arrêter à mettre à jour leurs défauts saillants; — cela est toujours si facile; — nous avons voulu plutôt montrer quelques aspects de leurs qualités dominantes et quelque peu de leur âme inquiète.

La louable intention qu'indiquent leurs œuvres modestes dispersées pour la plupart avec la poussière des routes, nous a profondément touchés. Nous nous attendrissons devant tant de désintéressement, devant une telle noblesse de caractère. Plusieurs d'entre eux, parmi les vivants et les morts, sont loin d'avoir atteint leur idéal. Il faut en attribuer la cause plutôt aux circonstances et au milieu où ils vécurent qu'à leur manque de talent. Formés dans un milieu plus propice à leur tempérament, ils auraient, certes, et en peu de temps peut-être, manifesté des dons in-

contestables avec plus d'ampleur et plus d'originalité.

Nous les avons jugés avec mansuétude, parce que, souvent, on les attaqua avec plus d'injustice que d'impartialité, en tramant contre eux la conspiration du silence, en leur niant toute valeur, et cela sans les avoir lus; parce que le mépris dont on les entoura eut pour effet désastreux de provoquer chez eux une diminution de leurs moyens et de les plonger peut-être dans le découragement final; parce qu'au fond d'un abandon de reclus, ces pauvres poètes traînaient lamentablement une vie sans espoir et sans consolation.

Nous les avons jugés selon le noble désintéressement dont ils firent preuve, ces jeunes hommes qui, la plupart, pouvant, à l'exemple de leurs contemporains, aspirer à de lucratifs emplois, firent volontairement le sacrifice des biens matériels pour brûler l'encens sur l'autel de la Beauté.

Nous les avons jugés avec compassion parce que, pour leur joie comme pour leur peine, ils se sont leurrés des apparences, ont vécu en dehors des conventions admises, planant au delà des réalités, proclamant avec Aristote que "l'homme vivant de la raison pure, mène une vie plus qu'humaine, car il y a en lui quelque chose de divin."

Nous les avons jugés avec impartialité, croyons-nous, parce que ces pauvres, avides de confraternité spirituelle, s'entr'aidèrent "à conquérir cette réalité intérieure qui atteste la divinité de l'homme"; parce que donnant sans compter les heures précieuses de leur jeunesse, ils se penchèrent sur le miroir de la poésie pure pour y illuminer la trompeuse image de leurs illusions.

Hélas ! ils ont payé cher l'ambition de vouloir réaliser un rêve extravagant, car, en toutes occasions, on n'a pas

manqué de leur dresser un réquisitoire. Aux plus fidèles amateurs des formes traditionnelles, on a reproché de retarder, de n'être pas de leur temps; on a raillé les adeptes des écoles modernes, les accusant de vouloir innover sans en avoir l'autorité; on a taxé de particularisme ceux-là qui se rangeaient du côté des écrivains d'avant-garde; on a douté de leur sincérité; on a écrit qu'ils étaient livresques, pédants, sans sensibilité, qu'ils marchaient avec lenteur, n'avançaient qu'à pas de tortues; on leur a prêté une sorte de mimétisme avec les poètes de France; on leur a refusé toute originalité, par conséquent; on leur a nié le droit d'avoir une littérature; on a crié sur tous les tons que leurs œuvres n'étaient qu'un pâle reflet perdu dans l'immense courant de la littérature française.

Sous le prétexte qu'ils parlaient le français, on a prétendu que leur langue retardait. "Vous retenez, a-t-on dit, des faits de grammaire et de lexique malgré leur désuétude au centre émetteur. Vous cultivez un français sans couleur et sans consistance. L'anglicisme vous contraint; vos œuvres s'encombrent de néologismes faciles marqués du coin de l'influence sur place dont il vous est difficile d'alléger le poids."

On leur a souvent répété : "Vous êtes pris de phobie devant le moindre effort, vous manquez d'audace. Vous êtes les esclaves de formules toutes faites qui, inévitablement, aboutissent au relâchement de vos idées et de vos moyens littéraires. Dans le roman, quand vous en écrivez, et dans la critique même que vous abordez avec une rage comique, dont vous n'avez qu'une notion rudimentaire, vous n'arriverez jamais à la conquête de l'exacte observation, car il vous manque, dans le présent comme dans le passé, selon les paroles de Pierre Lasserre, "l'orientation

préalable fournie par certains présupposés fondamentaux sur les mouvements littéraires, sur la psychologie des êtres, sur le mécanisme général des choses."

On les a accusés d'ignorance; on leur a interdit jusqu'au privilège de penser, d'exprimer en formules leurs visions des choses extérieures, leurs intimes sensations; on les a qualifié d'ennuyeux, de poncifs, d'incohérents, de quoi encore ? . . . Mais ils ne se rebutaient pas. Repliés sur eux-mêmes, sans tenir compte des quolibets de la foule, ils pouvaient s'écrier avec Baudelaire :

Heureux celui qui peut d'une aile vigoureuse,
S'élancer vers les champs lumineux et sereins;
Celui dont les penses, comme les alouettes,
Vers les cieux, le matin, prennent un libre essor,
Qui plane sur la vie et comprend sans effort
Le langage des fleurs et des choses muettes !

Oui, nous les avons aimés ces poètes. Nous les avons aimés, parce qu'ils balbutiaient une langue sachant le mieux exprimer les sentiments les plus humains; une langue descendue de l'infini; parce que mieux que tout autre langage connu, elle établit un magique accord entre la créature et la divinité; une langue capable de rendre les innombrables nuances de l'âme dans leur plénitude et dans leurs secrètes variations; une langue révélatrice des plus subtils mouvements de la vie, langue compatissante à nos défaillances comme elle sait magnifier nos plus intimes élans.

Nous les avons aimés, ces poètes, parce qu'ils ont passionnément cultivé la poésie, parce qu'ils ont voulu faire tenir dans quelques strophes tout le monde irréel des idées; parce que leurs aspirations libérées de toutes entraves terrestres furent aussi les nôtres; parce que leurs

rêves extravagants, nous les avons religieusement entretenus; parce que les inquiétudes dont ils furent tourmentés, chaque jour, nous les avons ressenties et choyées comme les inspiratrices de nos plus beaux chants.

Nous les avons aimés, ces poètes, parce que, comme nous, ils se laissaient bercer aux harmonieuses cadences de la grande nature; parce que par le pouvoir de cette poésie subconsciente, source inépuisable où s'abreuvent les êtres en détresse, ils ont connu les captivants désirs, ont éprouvé les brûlantes nostalgies, la sainteté des souffrances humaines et versé de véritables larmes.

Poésie ! Divine consolatrice dont le magique destin est de nous libérer de toute enveloppe charnelle ! Poésie qui, par un miracle sans cesse renouvelé, nous amène par étapes successives jusqu'à la connaissance intime des choses ! Poésie qui nous fait vivre dans une atmosphère de vie supérieure ! Poésie qui nous transporte, sur les ailes du Temps, vers les lumineuses cimes de l'Absolu, tu es et tu demeures la suave résonance du Verbe débarrassé de son sens humain, du Verbe empruntant son universelle signification à ces concordances qui relient les mondes lointains !

Louée sois-tu, Poésie, créatrice de l'inexprimable langage des esprits, écho de l'immatériel, interprète des thèmes sans nombre, des sons mélodieux et alternés, vase d'où s'échappe la subtilité enveloppante des parfums, ô Toi qui, recevant ton essence de l'Éternel, va te joindre aux espaces inaccessibles, aux profondeurs du Cosmos, à la vie sublime ou monstrueuse des astres inconnus, et qui, par une radieuse puissance, élève l'homme si haut que tu lui confères quelquefois le nom sacré de demi-dieu !

— F I N —

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	7
1ère Partie — SES ORIGINES	13
I — Les Origines de l'École Littéraire de Montréal	15
II — Fondation de l'École	23
III — Les Archives de l'École	37
2ème Partie — SES ANIMATEURS	87
Prologue	89
Germain Beaulieu	97
Charles Gill	109
Émile Nelligan	117
Albert Ferland	127
Paul de Martigny	133
Lucien Rainier	141
E.-Z. Massicotte	153
Gonzalve Désaulniers	161
Arthur de Bussièrès	173
Hector Demers	179
Henri Desjardins	183
Alphonse Beauregard	187
Lionel Léveillé	199
Louis-J. Doucet	211
Albert Dreux	217
Albert Laberge	223
J.-A. Lapointe	231
Gustave Comte	235
Ernest Tremblay	239
Jules Tremblay	247
Damase Potvin	251
Léon Lorrain	263
Albert Lozeau	271
3ème Partie — SES INFLUENCES	277

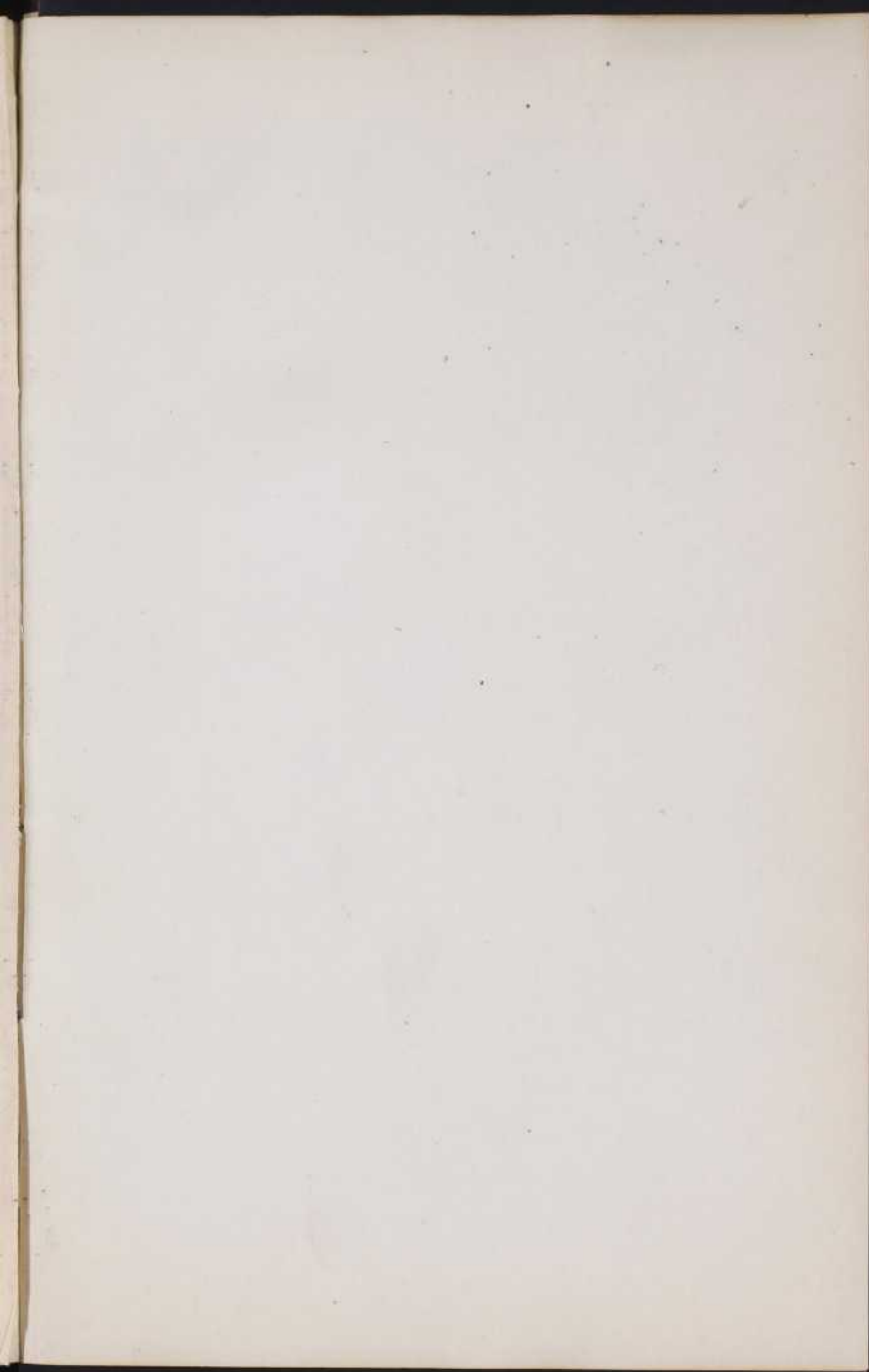
Achevé d'imprimer le onzième jour de mars mil-neuf cent trente-
cinq pour les Éditions Albert Lévêque, 1733, rue S. Denis,
à Montréal, par les soins de l'Imprimerie Modèle Ltée,
285, rue Dorchester Est, à Montréal.

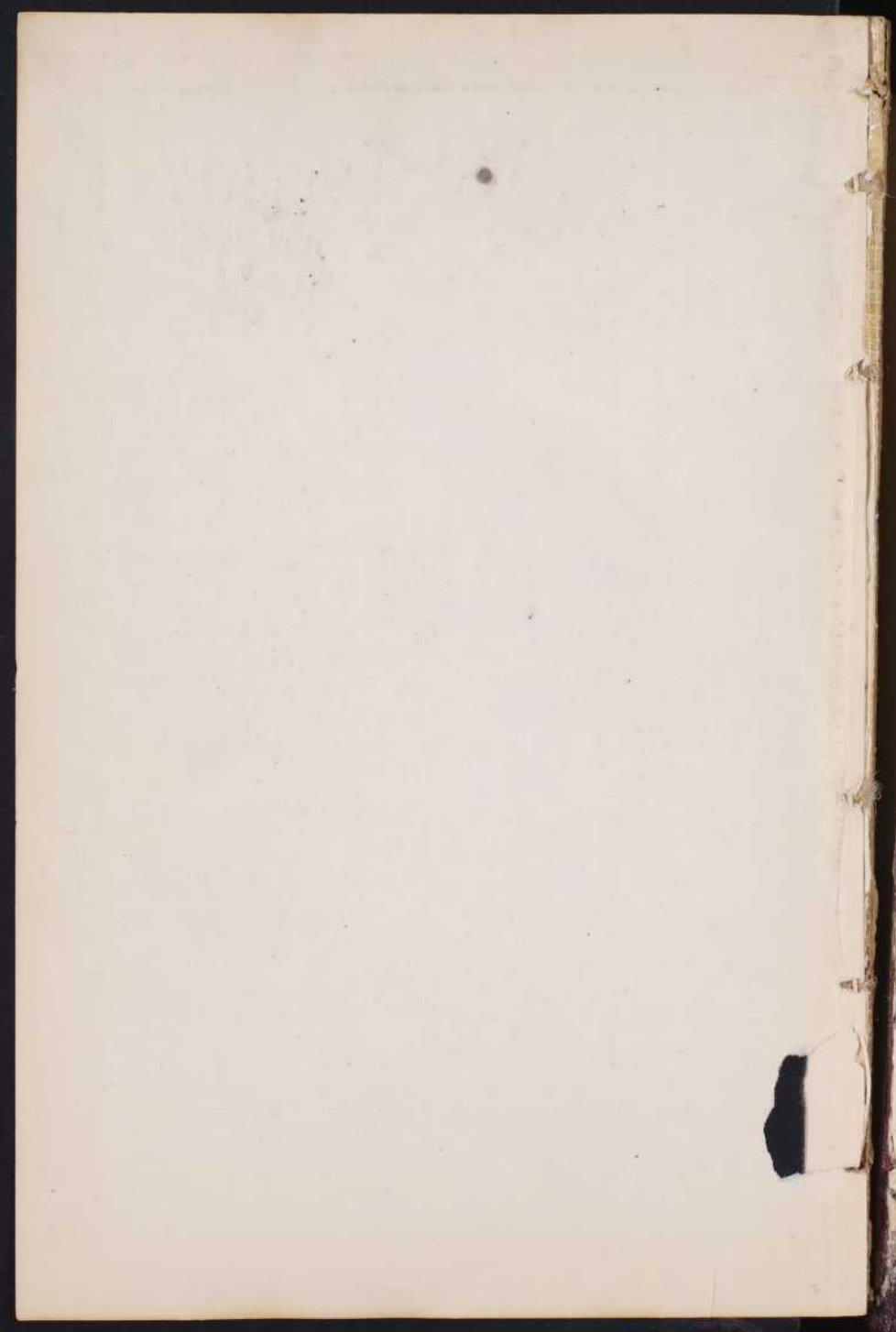


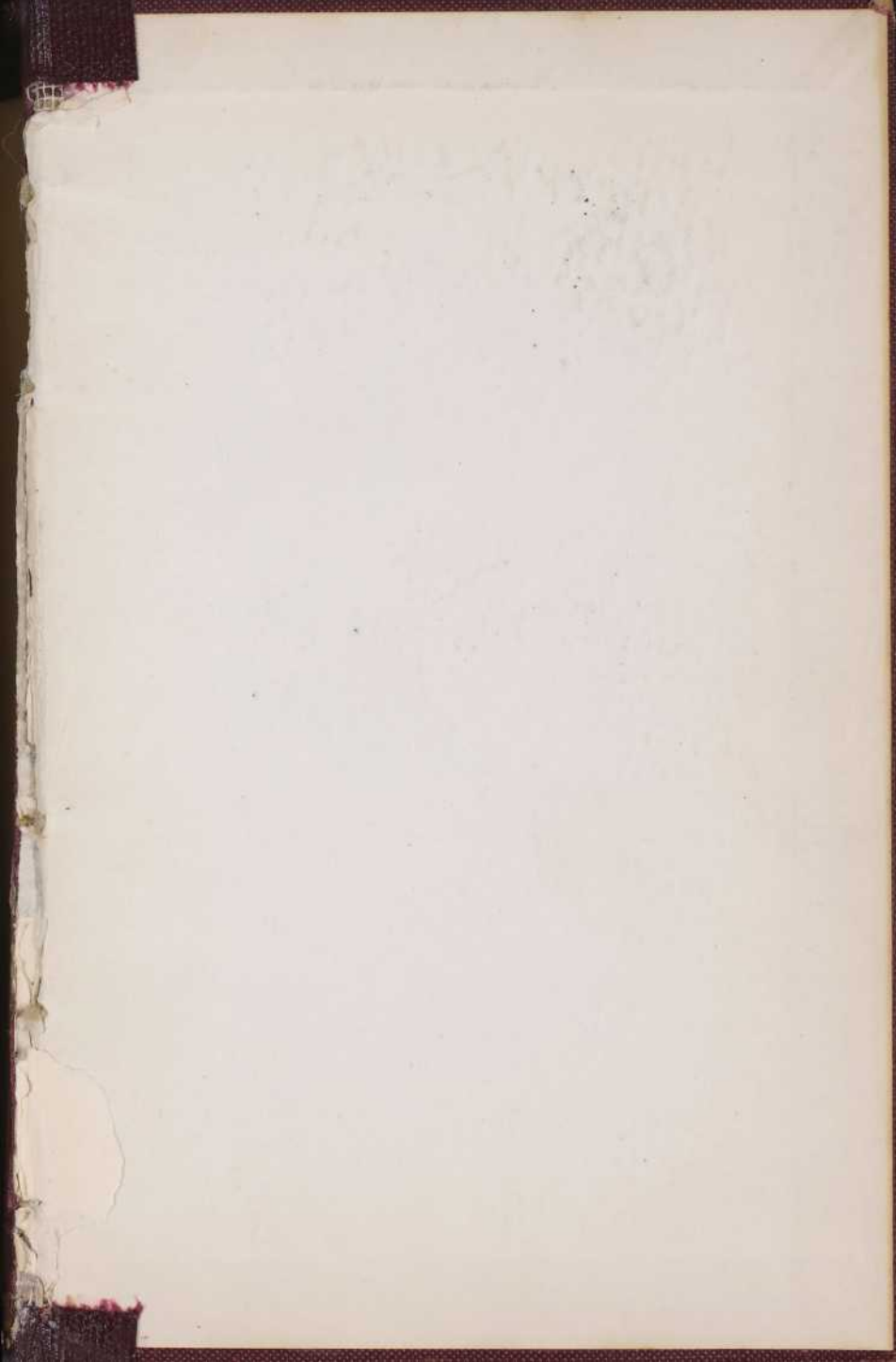
Dans la série
"LES JUGEMENTS"

<i>Estampes</i> , par Henri d'Arles	\$1.00
<i>Nos Historiens</i> , par Henri d'Arles	1.00
<i>Et d'un livre à l'autre</i> , par Maurice Hébert	1.00
<i>Essais critiques</i> , par Harry Bernard	1.00
<i>La poésie canadienne-française</i> , par l'abbé A. Dandurand	1.00
<i>Au service de la tradition française</i> , par Édouard Montpetit	1.00
<i>Carquois</i> , par Albert Pelletier	1.00
<i>Égrappages</i> , par Albert Pelletier	1.00
<i>Pour l'Amour du grec</i> , par Pascal Potvin, ptre ..	1.00
<i>En feuilletant nos écrivains</i> , par Séraphin Marion	1.00
<i>Sur les pas de nos littérateurs</i> , par Séraphin Marion	1.00
<i>Ombres et Clameurs</i> , par Cl.-Henri Grignon ..	1.00
<i>Littérature française moderne</i> , par Robert Rumilly	1.00
<i>Paragraphes</i> , par Alfred DesRochers	1.00
<i>Nos Immortels</i> , par Germain Beaulieu	1.00
<i>L'expression juste en traduction</i> , par Pierre Daviault	1.00
<i>Questions de langage</i> , par Pierre Daviault	1.00
<i>Parlons . . . Musique</i> , par Rodolphe Mathieu ..	1.00
<i>Poètes de l'Amérique française</i> , par Louis Dantin (1ère et 2e série) chacune	1.00
<i>Gloses critiques</i> , par Louis Dantin	1.00

\$1.00







.BNQ



000 418 542